

COLLECTION DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES

VILLES ET PAYSAGES DE GRÈCE

RHODES

PAR

R. MATTON

AVEC 96 PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE



ATHÈNES

1949

Bibliothèque Maison de l'Orient



171973

COLLECTION DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES

VILLES ET PAYSAGES DE GRÈCE

RHODES

PAR

R. MATTON

AVEC 96 PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

ATHÈNES

1949

R H O D E S

230018

*Copyright
by Institut français d'Athènes, 1949*

COLLECTION DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ATHÈNES

VILLES ET PAYSAGES DE GRÈCE

RHODES

PAR

R. MATTON

ATHÈNES

1949

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

Si l'on pouvait choisir son heure, c'est au petit jour, par mer, qu'il faudrait arriver à Rhodes. A partir de Symi, la dernière escale insulaire, le profil montueux de l'île barre tout l'horizon. Les collines côtières, les acropoles, les plateaux inclinés aux bords tranchants, se détachent peu à peu sur le fond des montagnes dans le contre-jour du matin. Mais le vrai spectacle vous attend à la pointe de l'île que l'on double pour entrer au port. Dans la lumière précise des premières heures, avec un relief saisissant sous les rayons obliques, la ville paraît. Nonchalamment adossée à la pente des collines, couronnée d'arbres, ceinte de vergers et de jardins, elle offre d'un seul coup la vision de sa double vie : d'abord la vie moderne qui éclate dans les grands palaces et les édifices monumentaux le long du rivage ; et plus loin, la vie mystérieuse qu'on se plaît à imaginer derrière les hautes murailles et les tours sombres de la ville médiévale, d'où jaillissent les flèches blanches des minarets. Et c'est au cœur de cette dernière qu'on accoste, à l'entrée du port muré qui fut celui des Chevaliers de Saint-Jean. Deux villes, qui sont matériellement séparées par de vieux remparts farouches et dont la visite la plus hâtive vous accable de leur contraste ; l'une du temps passé, silencieuse à l'ombre de ses murs, dans ses ruelles étroites et parfois voûtées, entre ses maisons grises, aussi bien que sous les platanes au seuil des mosquées ; l'autre neuve et fleurie, claire et gaie, avec ses larges avenues, ses hôtels, ses cafés et ses villas à demi noyées dans la verdure et les fleurs. Il faut aller à l'autre bout du monde oriental, qui est aussi l'extrême Occident, pour retrouver, dans les villes marocaines, le même troublant effet entre la ville neuve à l'urbanisme soigné, anticipant sur l'avenir, et la rude cité du moyen-âge que garde jalousement sa ceinture de pierre.

Il n'y a qu'un nom pour désigner l'île et la ville, comme il arrive souvent aux îles de moyenne dimension dans lesquelles un centre

urbain s'est développé aux dépens des autres. Depuis la fin du Ve siècle av. J.-C., et spécialement à partir du III^e, l'éclat de la ville antique, sa richesse, ses sièges retentissants et son histoire guerrière au moyen-âge, ont éclipsé le reste: l'histoire de Rhodes s'est identifiée à celle de l'île tout entière.

Rivale de Chypre et de la Sicile par la grandeur de ses souvenirs, l'île de Rhodes a eu le don, comme elles, à toutes les époques, de susciter l'enthousiasme. Les anciens vantaient la magnificence de sa capitale, «belle comme le soleil lui-même»¹, et déjà le charme et la salubrité de son climat: Tibère, selon Suétone, y vécut, avant de régner, huit années d'une retraite heureuse. Les riches Romains de l'Empire aimaient à venir s'y reposer, et quand la nécessité les y forçait, à la choisir comme lieu d'exil. Les voyageurs modernes ne tarissent pas sur les enchantements de l'île, mêlant dans leur lyrisme l'évocation de sa splendeur antique, la beauté des fortifications et la gloire des Chevaliers de Saint-Jean, les délices d'un printemps perpétuel et la verdure, qui leur paraît édénique, après la nudité de l'Attique ou les sables d'Alexandrie: «toute l'enceinte d'Athènes ne m'avait offert que trois palmiers; ici ils croissaient en nombreux bouquets, couronnaient les hauteurs, et formaient une ceinture verte autour des murs de la ville»². Lamartine, qui y fit escale lors de son voyage en Orient, au printemps 1833, voit l'île «sortir comme un bouquet de verdure du sein des flots... Je ne connais au monde ni un plus beau ciel, ni une terre plus féconde»³. M. de Marcellus, secrétaire d'ambassade à Constantinople en 1821, voudrait s'y fixer: «Rhodes est l'île que j'aime..., la rose de l'Archipel..., une fleur détachée du rivage...; elle est asiatique et européenne à la fois»⁴. En cela réside sans doute le secret de son charme: rattachée tantôt à l'Europe, tantôt à l'Asie, jusqu'au XVI^e siècle, urbanisée dans le style de l'Occident sous l'occupation italienne, elle reste marquée néanmoins par les quatre siècles

¹ Lucien, *Dialogues*, XXXVIII, 7, 8.

² D'Estourmel, *Voyage en Orient*, Paris, 1844, I, p. 27. Le voyage est de 1832.

³ Lamartine, *Voyage en Orient*, 1832-1833.

⁴ Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, Paris, 1839.

de la domination turque, et l'on y respire encore le parfum, l'on croit y entrevoir la magie de l'Orient.

Rhodes est située, en effet, à la limite des deux mondes. Si 18 kilomètres à peine la séparent de la côte d'Asie, dont le profil bleuté ferme au nord l'horizon, on découvre aussi vers l'ouest, de ses rivages ou de ses montagnes, les autres îles du monde égéen, et même l'hiver, par temps exceptionnel, les neiges crétoises de l'Ida. Un coup d'œil sur la carte la montre presque soudée à l'Asie et aux archipels de l'Égée, tandis que la grande mer commence à l'est et au sud : la distance est aussi longue de Rhodes à Chypre que du Pirée à Rhodes, et, comme la Crète, elle est distante de l'Égypte de plus de 600 kilomètres.

Sans être des plus vastes (1.400 km²), l'île nourrissait autrefois assez d'hommes et possédait une flotte suffisamment puissante pour que son alliance fût recherchée. Avec ses 80 kilomètres de long, ses 38 de large, elle est de beaucoup la plus grande île du Dodécanèse, dont elle constitue, malgré sa position excentrique, la capitale naturelle. A ne regarder que la carte, elle paraît encore très peuplée, par le nombre de ses villages qui avoisine cinquante. Ceux du sud sont moins importants, mais au nord de Lindos et de Monolithos ils atteignent fréquemment 1.000 à 1.500 habitants, et semblent répartis équitablement sur les deux côtes : Trianda, Crémasti, Paradisi (anciennement Villanova), Calavarda, Castellos sur la côte ouest, Koskinou, Aphanidou, Archangèlos, Malona sur la côte orientale, et au-delà, Lindos, qui a gardé un caractère urbain. A la pointe nord, la ville de Rhodes, fondée à la fin du Ve siècle av. J.-C., au plus près de l'Asie, n'a cessé d'être depuis cette époque l'unique agglomération importante : elle seule, en effet, dispose depuis l'antiquité d'une série de ports naturels qui lui ont permis d'utiliser au maximum sa position géographique.

L'île est aussi la plus élevée, sinon la plus montagneuse : l'Atabyros atteint 1.215 mètres, l'Acramytis, 823, le Mont Saint-Élie, 798. Ces montagnes ne constituent pas les cimes d'une chaîne unique, étendue comme on le disait jadis, du nord au sud de l'île, mais une série de blocs, isolés et fracturés, en cela pareils aux montagnes de Crète. En dépit des apparences, il ne semble pas qu'il y ait prolongement à travers l'île de Rhodes des plissements de la Grèce centrale

jusqu'en Asie-Mineure. Ces massifs s'alignent à peu de distance de la côte occidentale et conservent l'orientation générale de l'île, sud-ouest nord-est, de Monolithos jusqu'à hauteur de Camiros. Ailleurs, il est difficile de parler de montagnes. Quelques collines de la côte orientale, au sud d'Archangèlos, à l'ouest de Lindos, atteignent ou dépassent légèrement 500 mètres. Au nord comme au sud, l'altitude s'abaisse sensiblement en même temps que l'île s'amincit en forme d'amande : les 270 mètres du mont Philermos font sensation au-dessus de la plaine de Trianda, et dans le sud, les plus hautes collines ne dépassent guère 300 mètres. Les plaines, rares, sont toujours exiguës. Elles n'ont quelque développement qu'autour de Trianda et au nord de Lindos, sans jamais atteindre l'ampleur de celles de Cos.

Le rivage, et particulièrement à l'ouest, jusqu'à Castellos, est généralement plat et dépourvu d'abris. Le Cap Arménistis forme seul un saillant vigoureux qui correspond, sur l'autre côte, au Cap Lardos. La côte orientale est un peu plus découpée, mais n'offre qu'un seul petit port, à Lindos. Ce ne sont, partout ailleurs, que des plages de sable, interrompues de place en place par un bref promontoire. Entre les sommets principaux et ces plages, se développe une topographie confuse de collines moutonnantes et de bassins évidés dans les terrains tendres par l'affouillement des eaux à la saison des pluies.

La plus grande partie de l'île est constituée en effet de roches récentes et peu résistantes, appartenant aux grandes formations sédimentaires de l'ère secondaire et tertiaire. Les calcaires crétacés, relativement durs, ont le mieux résisté à l'érosion et constituent les principaux reliefs, partiellement boisés, mais qui émergent souvent, pareils à des îles blanches, du fouillis des collines plus modestes, plus adoucies et plus sombres, formées des terrains friables, gréseux et schisteux, de la série du flysch tertiaire. Ces terrains tendres et plus récents sont les mieux représentés : ils occupent la plus grande place dans le sud, l'est et le nord de l'île, constituant un enchevêtrement de formes molles et blanchâtres qui rappellent, avec leur végétation poudreuse, les paysages de la Sicile intérieure.

On est surpris de retrouver dans les légendes antiques et les tentatives des géographes anciens, Strabon et Pline, pour expliquer

la formation de Rhodes, les catastrophes géologiques que l'étude du sol a révélées¹. A plusieurs reprises au cours de l'ère tertiaire, la superposition anormale des couches de terrain dénote d'amples mouvements de submersion et d'émersion, au cours desquels l'île fut un moment rattachée à l'Asie. Après une dernière submersion à la fin de l'ère tertiaire elle réapparut sans que cessassent les mouvements orogéniques. Un soulèvement récent du rivage a déterminé, sur la côte orientale surtout, la formation de terrasses côtières qu'éventrent les torrents, tandis qu'un affaissement local autour de Lindos donnait naissance à un petit golfe utilisable pour les marines d'autrefois. Et depuis la période historique, l'île est éprouvée de temps à autre par des secousses sismiques dont le souvenir s'est gravé dans la mémoire des hommes : les unes ont ruiné la ville antique et jeté bas le Colosse tant admiré (225 av. J.-C.); d'autres ont ébranlé les remparts des Chevaliers en 1364, 1481; renversé la tour de Naillac, à l'entrée du port muré, en 1863; et bien d'autres encore dans l'intervalle, en 157, 515, 1304, 1851, dont les effets précis ne nous sont pas connus. Une stèle antique, découverte dans la nécropole de Camiros, porte cette inscription sans date : «A la mémoire des victimes du tremblement de terre», inscription fréquente dans l'île et surtout aux alentours de la capitale.

Par sa position en latitude², Rhodes tire de la Méditerranée ce qu'elle offre de meilleur. On a exagéré sans doute, ici comme ailleurs, la douceur de ses hivers. Il est sûr en tout cas qu'elle échappe aux coups de vent froids qui gâtent le climat du fond de l'Égée, souvent même de l'Attique. Dans l'intérieur, la neige blanchit une ou deux fois chaque année le sommet de l'Atabyros, mais à Rhodes-ville, la moyenne du mois de février, qui est le plus froid, atteint 13° soit 5 de plus qu'à Athènes. L'été par contre y est moins chaud : l'influence adoucissante de la mer s'y manifeste aussi et la moyenne de juillet ne dépasse pas 25, les minima et maxima absolus atteignant 0 et 38.

¹ Selon la tradition, Rhodes serait sortie lentement des eaux lors du partage du monde entre Zeus et les autres dieux, et sur sa prière aurait été attribuée à Hélios.

² Entre 35° 50' et 36° 30'.

La végétation et les cultures trouvent surtout leur compte dans des précipitations presque deux fois plus abondantes qu'en Attique : 900 millimètres en moyenne par an. Ces pluies, qui ont souvent un caractère orageux, tombent fréquemment pendant la saison froide, de novembre à avril, laissant place à une longue saison sèche d'été. Cette quantité d'eau n'est pas suffisante pour entretenir des cours d'eau permanents, mais elle donne naissance, l'hiver, à des torrents courts et violents qui sculptent profondément les deux versants montagneux, amenant jusqu'à la côte et étalant sur les petites plaines d'abondantes alluvions. Elle s'infiltre surtout dans les sols souvent perméables et constitue en profondeur d'abondantes nappes d'eau que vont capter les aqueducs en montagne ou les moulins à vent dans la plaine de Trianda. Ces deux aspects du climat apparentent l'île de Rhodes à la Sicile et à la région côtière de l'Algérie beaucoup plus qu'aux autres terres de l'Archipel.

Le régime des vents, au contraire, la rattache au monde égéen. Ils sont assez constants : au printemps et en été les vents dominants du nord apportent une brise légère qui n'affecte pas, comme dans les Cyclades, un caractère d'ouragan, mais qui modère la chaleur, tandis qu'en automne et en hiver, les vents doux et pluvieux du sud et de l'est soufflent de préférence. La double direction de ces vents saisonniers introduit dans l'île, entre les deux côtes, des nuances climatiques, peut-être moins accusées qu'en Sicile, car on n'y retrouve pas l'aspect quasi-africain des sables de Sélinonte, mais la côte orientale est sensiblement plus chaude, tandis que le versant qu'atteignent les vents du nord voit le printemps tarder de quinze jours.

La variété des sols et les qualités du climat se manifestent dans l'abondance relative de la végétation, qui surprend quand on vient des Cyclades, trait commun aux grandes îles qui frangent la côte d'Asie, Samos, Chio, Mytilène, mais qui est plus accentué ici, de même que la variété des cultures et l'abondance des fleurs dès qu'on leur donne l'eau nécessaire¹. Les forêts ont longtemps constitué pour

¹ Une tradition tenace veut que Rhodes ait été l'île des Roses qui lui auraient donné leur nom et qui auraient été représentées comme l'emblème de l'île sur les monnaies antiques, mais les prétendues roses sont des fleurs de grenadier.

l'île un revenu et même une richesse : jusqu'au début du siècle, elles ont alimenté les chantiers de Constantinople : pin maritime, recherché surtout pour la construction des navires ; chêne et chêne-vert, plusieurs variétés de cyprès et notamment le cyprès à branches horizontales, qui fait penser à la fois au sapin et au cèdre, et qui est l'arbre utilisé de préférence, imputrescible, pour les plafonds des maisons et les portes monumentales ; térébinthe et caroubier poussant partout, parmi les oliviers et les figuiers, et là où le sol est plus humide, d'énormes platanes ombrageant les fontaines, association symbolique de l'Orient. Le gros gibier hantait jadis les forêts et, du temps des Chevaliers, des restrictions avaient été imposées à la chasse, qui ne furent plus appliquées sous les Turcs. On n'y chassait plus guère que le renard et le lièvre, en dehors des oiseaux, à la fin du XIX^e siècle. Les Italiens ont réintroduit le cerf et projetaient, avec le reboisement, de rendre à l'île sa faune qu'on voit souvent passer au flanc des vases antiques. Bien que le déboisement ait ravagé les forêts rhodiennes, la pente des monts apparaît encore tachetée de vert : de l'acropole de Camiros, une vision de verdure s'étend jusqu'au sommet de l'Atabyros à travers vallons et collines. En hiver, les premières pentes se parent de l'or des genêts et des mimosas, tandis qu'au cœur de l'été, parmi les rocailles et les herbes jaunies, des traînées de lauriers-roses illuminent le fond des ravins.

II

RHODES ANTIQUE

*Époque archaïque
(XV^e - VI^e siècle).*

En Grèce, plus qu'ailleurs, aux origines de l'histoire, légendes et réalités s'entremêlent. Une tradition rapportée par Pindare fait des premiers habitants de Rhodes les fils du Soleil. C'est de l'union d'Hélios avec la nymphe Rhodon que naquirent sept fils dont l'un d'eux fut père de Camiros, Ialysos et Lindos, qui donnèrent chacun leur nom à une région de l'île.

Une autre tradition signale qu'un petit-fils de Minos s'en vint à Rhodes pour échapper à un oracle qui le menaçait d'être parricide, aborda sur le territoire de Camiros et introduisit sur l'Atabyros, le culte du Zeus crétois. Enfin Cadmus, avec une bande de Phéniciens se serait installé à son tour dans la région de Camiros. Ces légendes sont le signe manifeste des migrations de peuples dont l'île fut le témoin et des influences diverses qui, dès l'antiquité, s'y affrontèrent.

C'est surtout l'archéologie qui nous a renseignés sur ces époques fabuleuses. Les fouilles, entreprises à la fin du XIX^e siècle et poursuivies pendant l'occupation italienne, ont exhumé des nécropoles quantité de vases et d'objets divers permettant d'établir les rapports qui ont uni les populations primitives de Rhodes à celles des îles et des continents voisins. Les influences mycénienes se manifestent dans les tombes à coupole dont le mobilier funéraire est daté par un scarabée du temps d'Aménophis III (fin XV^e, début XIV^e siècle av. J.-C.). Elles se retrouvent aussi dans d'innombrables vases. Comme dans le reste de l'Égée, abondent à Ialysos et à Camiros les poteries ornées de végétaux, de poulpes, de chèvres sauvages, de l'insigne de la double hache. On y a découvert également des armes crétoises, notamment l'épée de bronze en forme de croix, et ce sont les Égéens de Crète qui ont soumis les populations autochtones. Mais il est sûr aussi que dès la plus haute antiquité, Rhodes s'est adonnée à la céramique. A

Camiros surtout, les nécropoles ont fourni des pièces originales qui indiquent l'existence d'une fabrication locale : il s'agit de vases de style géométrique aux décors brun sur rouge comme à l'ordinaire, tandis qu'un lustre noir, étendu sur le reste, fait davantage ressortir l'ornementation ¹.

Vers la fin de l'époque achéenne, Homère nous dit que des émigrants sont venus de l'Attique et du Péloponnèse, conduits par un Héraklide, Tlypolème, et que, peu après, avec neuf vaisseaux, ils prirent part à la guerre de Troie. Puis, entre le XIII^e et le X^e siècle, les Doriens arrivèrent par bandes, sur le conseil de l'oracle de Delphes. Ils partaient d'Argos et de Laconie et fondèrent sur les trois acropoles les villes sur qui Zeus, plus tard, «répandit d'immenses richesses» ², Ialysos, Lindos, et «l'argileuse Camiros»³. Ces migrations successives d'Achéens et de Doriens, qui de Grèce ont passé en Asie, d'île en île, la Crète comprise, ont donc marqué Rhodes de leur empreinte. Elles expliquent dans une certaine mesure sans doute, avec les souvenirs qui se sont perpétués de ces temps fabuleux, le maintien du contact avec les îles et les terres voisines où les mêmes vagues de peuples, dans leur passage, avaient marqué un temps d'arrêt. Dans la Grèce propre, en Crète, à Rhodes, en Asie-Mineure, on se sentait un peu de la même famille et prêt à s'associer quand on se reconnaissait, fictif ou réel, un ancêtre commun. Ainsi les trois cités s'unirent avec les établissements doriens de Cos, Cnide et Halicarnasse pour constituer une sorte de confédération sous le nom d'Hexapole dorienne, puis, pourvues de bons navires, Lindos en particulier, elles participèrent au grand mouvement de colonisation qui porta les Grecs du VIII^e au VI^e siècle, jusqu'aux bornes de la Méditerranée.

En Italie, les Rhodiens fondent Parthénopè, qui cédera la place au V^e siècle à Néapolis; ils colonisent la région de Tarente, arrivent, associés à des Crétois, sur les côtes de Sicile où ils édifient Géla en 690-689, dont les colons, toujours en relations avec la métropole et encouragés par elle, donneront naissance, un siècle plus

¹ Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, p. 211.

² Homère, *Iliade*, II, 670.

³ Homère, *Iliade*, II, 656.

tard, à l'une des plus belles villes du monde grec avec Syracuse, Agrigente. On les rencontre en 639 avec des Doriens de Théra, jetant les fondations de Cyrène. En Occident, ils ont précédé les Phocéens et donné leur nom à Rhodanousia, qui fut peut-être l'ancêtre d'Arles, et à Rhodè en Espagne, qui devint, croit-on, Rosas. Placés sur les routes du commerce antique, pourvus de bonnes flottes, ils exploitaient les mers voisines, de la Sicile à la Mer Noire et de Chypre en Égypte où, associés aux Milésiens, ils installèrent, au milieu du VII^e siècle le comptoir de Naucratis. Leur qualité d'insulaire n'a donc pas isolé les Rhodiens, mais leur position géographique et leur vocation maritime les ont mis en étroites relations avec le monde grec antique, et dans les nécropoles on a retrouvé des quantités considérables de poteries de la Grèce continentale, corinthiennes, attiques, laconiennes, qui sont le signe de rapports continus.

Rhodes a connu à cette haute époque une activité florissante : elle possédait des ateliers de céramique, des fonderies de bronze, des fabriques d'armes, des chantiers navals ; on allait pêcher les éponges sur les côtes de Symi ; on vendait de l'huile, du vin, des figues, du marbre ; on exportait des poteries. Dans la Grèce propre et jusqu'en Sicile on a retrouvé les beaux vases de Camiros, les colliers de verre ou les armes de bronze de Ialysos. Sans doute les Doriens de Rhodes se sont-ils affinés au commerce des Ioniens de Milet et ont-ils subi profondément leur influence. Mais ils ont été capables aussi d'originalité et il n'y a pas lieu de rechercher à tout prix ailleurs que dans la fabrique locale, les beaux vases peints que nous ont conservés leurs nécropoles¹, et plus spécialement celles de Camiros, la plus brillante, semble-t-il, des trois villes primitives : ce sont tantôt des pièces, vases, plats ou coupes, dont les motifs, le plus souvent des animaux stylisés, sont répartis en bandes superposées, à la manière dont les sculpteurs du moyen-âge racontaient, sur les tympons de nos cathédrales, les scènes de l'Ancien Testament ; ou bien rappellent le décor des tapis et des étoffes brodées de Phénicie et de Chaldée. Tantôt le sujet est isolé, non encadré et mis de la sorte en valeur : progrès

¹ Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. IX, pp. 413-440.

à la fois dans la conception et dans la technique, à quoi correspond une plus riche variété des tons (pl. XLIII).

Le Ve et le IV^e siècle. Les Rhodiens perdirent leur indépendance à la fin du VI^e siècle. Ils durent non seulement subir la domination perse, mais fournir des contingents et des vaisseaux, comme tous les Grecs d'Asie, pour la grande expédition de Xerxès en 480. Au lendemain des Guerres Médiques, Athènes leur imposa l'obligation d'entrer dans la Confédération de Délos, et, à partir de ce moment, Rhodes fut prise dans le conflit entre Sparte et Athènes. Tantôt alliée à l'une, et tantôt à l'autre, toute sa politique s'efforça de conserver dans la mesure du possible une certaine indépendance et la liberté de son commerce. Ainsi, lors de la guerre du Péloponnèse, après la défaite d'Athènes en Sicile, les Rhodiens secouèrent son autorité et acceptèrent l'alliance de Sparte, plus conforme à leur origine doriennne. Les armées d'Athènes s'en vengèrent en pillant l'île, mais ne purent s'emparer des trois villes.

C'est peu après, en 408, que les habitants des trois cités, peut-être pour mieux résister au danger extérieur, s'unirent pour fonder, à la pointe nord de l'île, la ville qui prit son nom: aucun des historiens anciens ne nous donne la raison précise de cette création, qui fut une des grandes réussites du célèbre architecte Hippodamos de Milet. Les autres cités ne furent pas absolument abandonnées: elles restèrent surtout des centres culturels, et plus particulièrement Lindos, où l'on honorait Athèna, mais le nom de Rhodes désormais évoqua de plus en plus la ville nouvelle qui devint une des plus belles du monde antique. Là se concentrèrent très vite le commerce maritime et l'activité politique.

L'histoire intérieure de Rhodes au IV^e siècle rappelle sur bien des points celle des autres cités grecques, par les luttes entre le parti oligarchique et le parti démocratique, qui commandèrent les fluctuations de la politique étrangère. Au moins autant que le souci vital, pour une île surpeuplée, d'assurer la liberté de ses échanges et la prospérité de son commerce, l'alternance au pouvoir des deux partis explique l'hésitation apparente de la politique rhodienne entre l'al-

liance de Sparte et l'alliance d'Athènes. Alliés à Athènes jusqu'en 412, les Rhodiens l'abandonnèrent alors pour Sparte, mais accueillirent de nouveau la flotte athénienne, commandée par Conon, en 396. Deux fois encore ils changèrent d'alliance, et revinrent à Athènes en 377, moyennant une situation privilégiée dans la seconde Confédération athénienne dont ils se libérèrent totalement en 364, au profit de Thèbes, victorieuse avec Épaminondas, en attendant que la Guerre Sociale, qui va commencer en 355, leur permette de se détacher tout à fait des cités grecques rivales. Le fil conducteur, dans cette époque embrouillée, consiste à rechercher la puissance maritime dominante du moment : on est assuré que les Rhodiens, par nécessité et moyennant des avantages pour leur commerce, sont devenus ses alliés. Alliés de Mausole d'Halicarnasse en 356, à la suite d'un retour au pouvoir du parti oligarchique, alliés des Perses, puis d'Alexandre le Grand qui les combla de prévenances et qu'ils suivirent au siège de Tyr, dont la chute les débarrassa d'un rival gênant.

C'est après le partage de l'Empire d'Alexandre que des rapports étroits se nouèrent entre les Rhodiens et les Ptolémées d'Égypte, rapports commerciaux et politiques qui brouillèrent Rhodes avec Antigone de Syrie, dont le fils, Démétrios Polyorcète, spécialiste réputé de l'attaque des places fortes, vient faire le siège en 305. Siège mémorable, inaugurant une série célèbre qui marque jusqu'au XVI^e siècle l'histoire rhodienne d'un cachet original, et confirme, au cours des âges, le maintien de son importance militaire. On employa en cette circonstance des engins curieux et perfectionnés, des navires cuirassés pour l'attaque par mer, et surtout, du côté des fortifications terrestres, outre les catapultes et les béliers, une étonnante machine nommée hélépole¹, sorte de tour sur roues de 40 mètres de haut et divisée en neuf étages, qui devait permettre aux assaillants d'arriver sans peine au niveau des remparts. Mais tout ce déploiement fut vain, le siège fut levé au bout d'un an et les Rhodiens, en exécution d'un accord conclu avec Polyorcète, vendirent les engins du siège, et avec l'argent qu'ils en retirèrent, firent élever en souvenir le célèbre Colosse qu'ils dédièrent à Hélios, le dieu solaire, adoré dans

¹ Diodore en donne la description (XX, 91).

l'île et dont le culte persista longtemps. Aucun vestige matériel ne nous est parvenu, ni du Colosse, ni des machines ingénieuses, mais on a découvert des boulets antiques, en 1937, aux abords de la mosquée de Mourad Reis, lorsqu'on creusa le sol pour établir les fondations du nouveau théâtre: 350 boulets pesant de 2 à 270 kilos, mesurant jusqu'à 58 centimètres de diamètre, et portant en lettres gravées l'indication de leur poids en mines et en talents¹.

L'héroïque résistance de Rhodes lui valut un prestige considérable au moment où, par son commerce, l'île devenait la grande place de la Méditerranée orientale. En même temps ses navires font la police de la mer où les pirates se sont multipliés à la faveur des guerres continuelles; elle a mis en vigueur une loi maritime dite «loi rhodienne», qui va servir de droit maritime international et sera adoptée par les Romains. Aussi, lorsqu'en 225 un tremblement de terre ruina la capitale, que son aspect monumental faisait comparer à Alexandrie ou à Syracuse, ce malheur suscita la consternation générale, et aussitôt, de toutes parts, les secours affluèrent. Les Ptolémées et les tyrans de Syracuse se signalèrent par une étonnante générosité, Séleucos de Syrie, Prusias de Bithynie, le roi de Macédoine, les villes grecques rivalisèrent d'empressement pour envoyer aux Rhodiens de l'argent, des vivres, des navires, en même temps qu'ils leur accordaient des franchises et parfois la liberté du commerce dans leurs ports. La ville reprit assez vite son aspect, sauf le Colosse, qu'un oracle de Delphes conseilla de laisser abattu.

*Époque hellénistique
et romaine,
III^e - I^{er} s. av. J. - C.*

Le III^e et le II^e siècle ont été la grande époque de Rhodes. Alliée aux Romains contre Philippe V de Macédoine, puis contre Antiochos de Syrie, la république rhodienne acquit sur la côte d'en face la Lycie et une partie de la Carie, que son aban-

¹ Voir L. Laurenzi, *Proiettili dell'artiglieria antica scoperti a Rodi*, dans *Memorie dell'Istituto F. E. R. T.*, t. II, 1938. Rien n'indique formellement quel fut l'usage de ces projectiles, mais «non si possa sfuggire alla tentazione di formulare l'ipotesi ch'esso abbia servito a famosissimo assedio di Demetrio Poliorcete».

don de l'alliance lui fera perdre en 168. Ayant pris parti pour Persée, elle subit les conséquences de sa défaite à Pydna : non seulement elle perdit les deux provinces d'Asie-Mineure, mais Rome fit de Délos un port franc qui ruina le commerce de Rhodes, dont les revenus tombèrent en deux ans d'un million de drachmes à quinze mille. Elle ne fut mieux traitée que pour devenir une ville sujette, qui fournit à Rome, en 89, des vaisseaux contre Mithridate, aux exilés politiques une retraite, et des poissons choisis pour la table des riches patriciens. Puis elle fut incorporée à l'Empire et rattachée sous Dioclétien à la province d'Asie.

Malgré ces vicissitudes et ces atteintes, Rhodes connut à la période hellénistique et romaine une incroyable splendeur monumentale, artistique et commerciale.

Sa capitale émerveillait les visiteurs. Strabon la comptait parmi les plus belles : « la ville de Rhodes, par ses ports, ses rues, ses murs, et son aspect général, forme une cité tellement à part qu'il n'y a pas de ville, à ma connaissance, qui la surpasse, mais même qui l'égale¹. Pausanias nous dit qu'elle était, après Messène, l'une des villes les mieux fortifiées de la Grèce, et Pline, au I^{er} siècle de notre ère, y dénombrait encore, après bien des ruines, trois mille statues, dont cent colossales et une multitude d'édifices publics, théâtres, stades, gymnases, académies et temples². Le Quadrigé du Soleil sculpté par Lysippe, le fameux Colosse de bronze, mis au nombre des Sept Merveilles, que Charès de Lindos, disciple de Lysippe, fut douze années à fondre et à dresser, et deux tableaux de Protogène, contemporain d'Apelle, figuraient parmi les chefs d'œuvre de l'art antique.

Des ateliers de sculpture s'ouvrirent à Rhodes à la suite de Lysippe et donnèrent pendant trois siècles des œuvres de valeur, dont quelques spécimens, aujourd'hui dispersés, nous sont parvenus : un groupe de Muses rapporté à Rome par Cassius et dû à Philiscos, où l'on note une adaptation très souple de la draperie au corps ; un groupe de Dircé, œuvre d'Apollonios et Tauriscos de Tralles, connu par une copie romaine du musée de Naples ; surtout le célèbre groupe

¹ Strabon, *Géographie*, XIV, II, 5.

² Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8, 10, 18.

du Laocoon, exécuté au I^{er} siècle av. J.-C. par Athénodoros, Agésandros et Polydoros, dans le style pathétique en faveur à Pergame. Les autres statues sont perdues, et celles qu'on a retrouvées à Rhodes ne sont pas signées. L'épigraphie nous fournit quantité de noms de sculpteurs rhodiens mais ne nous renseigne pas sur leurs travaux. Un certain nombre sans doute venaient de l'Asie grecque, attirés par la commande rhodienne, officielle ou privée, qui devait abonder dans une ville aussi somptueuse. De génération en génération ils se sont transmis les secrets et les tours de main du métier. Il y a eu plusieurs siècles de sculpture rhodienne authentique, mais peut-on vraiment parler d'école?

Ce n'étaient pas seulement les arts qui séduisaient les visiteurs à Rhodes, mais autant l'éclat de sa vie intellectuelle, surtout à la fin du II^e et au I^{er} siècle av. J.-C., après la décadence d'Antioche, d'Alexandrie et de Pergame. Ses écoles de rhétorique et de philosophie attirèrent les jeunes Romains. Panétios, chef de l'école stoïcienne, mort en 110 av. J.-C., forma de nombreux disciples dont Posidonios d'Apamée, qui reçut l'hommage de Pompée en 62. La plupart des grands orateurs romains du I^{er} siècle av. J.-C. fréquentèrent les écoles d'Athènes et de Rhodes où Apollonios Molon était particulièrement écouté. Il eut pour auditeurs, parmi bien d'autres, Cicéron et César.

*
**

*Ruines de la
ville antique.*

Dans la petite ville d'aujourd'hui, le voyageur cherche en vain les vestiges de tant de gloires. Au Musée, installé dans l'Hôpital des Chevaliers, quelques morceaux modestes de sculpteurs anonymes : une Vénus, dite de Rhodes, accroupie, statuette plutôt que statue, qu'on hésite à attribuer au II^e siècle plutôt qu'au I^{er}, un Dionysos barbu d'époque hellénistique, une tête d'athlète d'un disciple de Lysippe, un trophée d'armes, quelques stèles funéraires et, entre autres, celle de Crito et Timarista, belle œuvre du V^e siècle, sont les pièces essentielles. Du Colosse, il ne reste qu'un souvenir vague : parmi tant d'écrivains qui l'ont vu, aucun ne nous a laissé la moindre précision permettant de l'imaginer et de le situer. On sait par contre que huit siècles il est demeuré gisant et

rompu autour de sa base, et que, lors de l'invasion arabe de 654, ses débris, vendus à un juif d'Émèse et transportés à la côte de Syrie, fournirent la charge de neuf cents chameaux. Nul n'a su depuis lors le destin de cette étrange caravane. Il existait en tout cas une tradition qui avait cours encore au XIV^e siècle et qui désignait l'extrémité du Môle Saint-Nicolas comme son emplacement¹.

Des monuments antiques, rien ne demeure que de maigres fragments. Ils sont heureusement assez dispersés pour nous permettre de contrôler l'affirmation de Strabon que la ville ancienne mesurait 80 stades de tour, soit une quinzaine de kilomètres. Elle s'étendait à la fois sur tout le front de mer de la double ville actuelle et englobait aussi dans son enceinte le Mont Saint-Étienne, qui lui servait d'acropole. A Rhodes même, les restes sont insignifiants : dans la ville neuve, au nord du théâtre, on a découvert en 1932 des soubassements de fortifications sur 16 mètres de long et 4 de large, en gros blocs de 1 m 30 de longueur. C'est à proximité de ces fondations qu'on a retrouvé le dépôt des projectiles antiques. Ce mur correspondrait aux remparts du nord de la ville, qui protégeaient le port du Mandraki².

D'autres vestiges peu importants, à l'ouest du Palais des grands-maîtres, au pied de la Tour de l'Horloge et tout près de la Porte de la Marine, ont permis d'affirmer l'existence d'une double enceinte,

¹ M. Albert Gabriel (*La construction, l'attitude et l'emplacement du Colosse de Rhodes*, *Bull. Corr. Hellénique* t. LVI, 1932, pp. 330-359) a repris le problème demeuré sans solution malgré les hypothèses les plus ingénieuses. Il croit à cette tradition qui correspond au maximum de vraisemblance : c'est là que, de toutes parts en mer le Colosse était le mieux en vue ; il était à la fois un amer pour les marins, et devait être placé en conséquence, et le symbole de l'activité maritime des Rhodiens aussi bien que l'image du dieu solaire ; enfin il demeure, à la base et dans les murs du fort Saint-Nicolas, d'énormes blocs de marbre qui pourraient provenir d'un soubassement circulaire à plusieurs degrés, soutenant la statue. Pour des raisons techniques, et notamment d'équilibre, l'auteur se représente le Colosse non pas les jambes écartées, comme le veut une tradition populaire qui refuse de mourir, mais les jambes jointes autant que possible, un bras levé portant le flambeau, l'autre s'appuyant sur la lance, tous deux attributs d'Hélios, et la lance au surplus, fixée dans la base, contribuant à l'équilibre général.

² Voir L. Laurenzi, *op. cit.*

l'une englobant les ports, avec son acropole au Palais, l'autre passant par la ligne de défense naturelle des collines, avec son acropole supérieure, couronnée par le temple d'Athéna Polias, au sommet du Mont Saint-Étienne. Les ports avaient à peu près la configuration d'aujourd'hui : les môles de l'époque médiévale et moderne reposent sur un soubassement de gros blocs antiques soigneusement ajustés, visibles, avant l'aménagement du quai moderne, sur la face intérieure du Môle des Moulins, et en trois points de la face extérieure du Môle Saint-Nicolas, où l'érosion marine les ronge patiemment. On voyait vers le milieu du siècle dernier des fragments antiques sur la rive du Mandraki. Un autel de marbre était enclavé dans les murs du magasin de charbon et, « sur le quai du port de l'Arsenal (Mandraki), des fragments de colonnes du marbre le plus riche sont plantés pour amarrer les navires; d'autres servent encore de pavé; des débris de vasques sont mis en usage par les marins »¹. On a retrouvé aussi des traces de môles antiques au nord de la ville actuelle, qui semblent révéler l'existence d'un ou deux ports entre l'entrée du Mandraki et la côte occidentale. Les Rhodiens avaient donc cinq ports à leur disposition : les deux ports du nord, le Mandraki, le port muré et éventuellement la baie d'Acandia (pl. V, 7).

A l'entrée de la cité des Chevaliers par la Porte de la Liberté (ancienne Porte des Cerfs), on a découvert en 1922 et 1925 les fondations d'un temple d'Aphrodite et quelques fragments de colonnes, et un peu à l'ouest, au pied des murailles, quelques blocs d'un sanctuaire consacré à Dionysos, incorporés dans les soubassements de la chapelle des Chevaliers de Piosasco : débris dont l'intérêt archéologique est manifeste, mais qui laissent l'œil indifférent². Des fondations de monuments non identifiés et des colonnes cannelées ont été mises à jour en déblayant les ruines des bombardements de 1944 sur le quartier juif. La ville médiévale s'étant édifiée au cœur de l'ancienne, il est à peu près sûr, malgré le réemploi des matériaux antiques, qu'il existe encore sous les maisons des restes importants de la cité primitive qui, sans doute, ne reverront jamais la lumière.

¹ Biliotti et Cottret, *L'Île de Rhodes*, Paris 1881, II ch. 11.

² Voir A. Maiuri : *Topografia monumentale di Rodi*, dans *Clara Rhodos*, t. I, Rodi, 1928.

C'est hors de la ville actuelle qu'il faut évoquer les souvenirs antiques: tout un ensemble monumental est peu à peu sorti de terre vers le sommet du Mont Saint-Étienne. Newton, le sagace voyageur, avait, dès 1853, supposé que le stade devait se trouver dans la partie haute de la ville: des fouilles en 1916 ont confirmé son hypothèse¹, et l'on a exhumé par la suite, entre 1927 et 1929, les vestiges des temples de Zeus et d'Athéna Polias, un peu à l'écart, aux abords de la route moderne; puis, parmi les terrasses d'oliviers qui avoisinent le stade, un temple d'Apollon, un petit théâtre et un gymnase².

Sans être exceptionnel, le lieu ne manque pas de grandeur. Vers le haut de la pente, dans la solitude d'un champ pierreux où végètent sans ordre quelques figuiers et des térébinthes, on a relevé sur leur stylobate fortement bombé, trois colonnes d'angle du temple d'Apollon avec un morceau d'architrave, qui rappellent, dans ce paysage poudreux aux terres blanches, où le vert des arbres ternit, les trois colonnes de Castor et Pollux dans les champs d'Agrigente. Nous ne sommes plus en Grèce continentale, et ici comme en Sicile, l'éclat du marbre manque à la splendeur des ruines. Le calcaire gris jaune s'est rongé plus vite aussi et le ciment détonne, le long des colonnes doriques, dans les trous qu'il a bouchés (pl. XXXIII, 59).

Devant le temple, une esplanade domine le vallon rempli de verdure où s'enfoncent le théâtre et le stade. Toujours l'été, sous les chênes-verts bordant les terrasses, dans l'ombre dense, quelque chevrier passe avec son troupeau les heures chaudes du jour. Cette scène pastorale s'accorde avec les ruines et le vaste paysage de champs et d'olivettes qui descend doucement vers les remparts de la ville et la mer qui bleuit.

Le stade, qui, selon les inscriptions découvertes sur les lieux, ne serait pas antérieur au II^e siècle av. J.-C., a été fortement restauré: seuls les gradins de l'hémicycle sont authentiques, mais ailleurs, sauf que leur ligne est trop nette, la teinte de la pierre neuve ne choque pas. On ne les entrevoit qu'à travers les cyprès, les oliviers et les sycomores

¹ Newton, *Travels and discoveries in the Levant*, London, 1865, ch. 13.

² L. Laurenzi: *I monumenti dell'antica Rodi*, dans *Memorie dell'Istituto F. E. R. T.*, t. II, 1938.

qui ombragent les versants du vallon, et ce cadre charmant invite à l'indulgence (pl. XXXII, 57). Mais que dire du théâtre, refait totalement en pierres d'un blanc éclatant, qui offense ici comme le Vittoriale au cœur d'une Rome patinée par les siècles? On n'a retrouvé en place que deux ou trois sièges du premier rang et quelques marches de l'escalier de gauche donnant accès à la terrasse supérieure. C'était un théâtre fort petit, 27 mètres sur 23, contenant 800 places à peine, et sans doute n'était-il pas le principal de la cité. Selon Diodore de Sicile et Démétrios Polyorcète, la ville possédait un grand théâtre près du port, peut-être sur l'actuelle place de l'Arsenal. On a cru trouver l'explication de ce théâtre hors de la ville dans la réunion de tous ces monuments: le gymnase, dont seules quelques inscriptions nous ont révélé l'emplacement à l'est du stade, le stade, le théâtre, le temple. Sans doute ce petit théâtre était-il un auditorium, comme celui qui était annexé au gymnase de Pergame. On sait aussi que musique et jeux étaient souvent liés au culte d'Apollon: à Calymnos et à Cos on a pareillement relevé cette intimité.

Au-delà, dans la direction du sud et jusqu'à Rodino, s'étendent les nécropoles du IV^e et du III^e siècle. Hypogées et tombes rupestres aux colonnes doriques taillées dans le roc sont souvent inspirés du sud de l'Asie-Mineure; notamment de ceux de la région de Macri où les Rhodiens avaient fondé une colonie: telle la tombe dite des Ptolémées, le plus grandiose parmi les monuments funéraires de Rhodes (pl. XXXII, 56).

III

LA CITÉ DES CHEVALIERS (1309-1522).

Une ville murée aux remparts formidables, qui étonnent encore le visiteur d'aujourd'hui, s'est bâtie dans les ruines de la cité antique, à partir du XIV^e siècle. Elle est restée la seule ville, magnifiquement conservée à l'abri de ses murailles, jusqu'à l'occupation italienne, en 1912, qui en a fait naître une nouvelle à ses portes. C'est cette cité médiévale que l'on va visiter de nos jours, c'est elle que nous décrivent les voyageurs depuis le XV^e siècle, c'est sa défense contre les Turcs et ses sièges mémorables et ses Chevaliers que l'on évoque, bien plus que les souvenirs antiques, à l'appel de son nom; car ici s'est écrit un des derniers chapitres de l'histoire des Croisades. Rhodes est rentrée à ce titre dans l'histoire générale dont elle était sortie depuis l'Empire romain.

Rhodes byzantine, Ve - XIV^e siècle. La période byzantine a été pour Rhodes sans éclat. Ni les arts, ni le commerce ne lui valurent de renom. Politiquement, elle fut incorporée à l'Empire byzantin et rattachée au thème des Cibyrrhéotes, thème par excellence maritime, qui est mentionné pour la première fois vers la fin du VII^e siècle. Moins exposée que Chypre, elle fut cependant ravagée par des incursions arabes en 654 et en 807. A la fin du XI^e siècle, après la décadence de la thalassocratie arabe, atteinte par la reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas, en 961, et de Chypre en 965, quand commencèrent les Croisades, la vie de Rhodes, étape sur la route de Terre Sainte, s'était ranimée, et elle participa à l'essor considérable du commerce du Levant¹. Mais l'île se trouva prise, comme au

¹ William Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au moyen-âge*, trad. française, Leipzig, 1885.

temps des guerres entre Sparte et Athènes, dans les conflits qui jetèrent les unes contre les autres les cités maritimes d'Italie, et celles-ci contre Byzance. Pendant l'hiver de 1099 à 1100, les Rhodiens, qui avaient donné asile dans leur port à une flotte portant des croisés vénitiens, furent témoins du scandaleux combat que vint lui livrer, à son départ, une escadre pisane qui naviguait vers la Palestine.

A la mort d'Alexis Comnène en 1118, les privilèges que ce dernier avait accordés aux Vénitiens en 1082 n'ayant pas été renouvelés, une guerre de quatre ans (1122-1126) éclata entre Venise et Byzance. En 1124 une flotte vénitienne, de retour de Palestine, attaqua la ville qui lui avait refusé des vivres: en quelques jours elle est prise, pillée, avertissement du sort qui attend Chio, Samos et Mytilène.

Rhodes, parmi toutes les îles demeurées au pouvoir des Byzantins, excitait, par sa position sur les routes du Levant, une âpre convoitise chez les puissances occidentales. Venise, entre autres, profita de la rébellion du gouverneur byzantin, Léon Gabalas, qui s'était rendu indépendant lors de la prise de Constantinople en 1204 par les Croisés, pour obtenir de lui, après l'échec de Jean III Vatatzès, empereur de Nicée, pour reconquérir l'île, une reconnaissance de vassalité, dans un traité en bonne et due forme, signé à Rhodes en avril 1234: Léon Gabalas, «souverain de l'île de Rhodes et des Cyclades», se reconnaissait vassal du Doge, et chaque année, en hommage féodal, acceptait de lui envoyer pour l'église de Saint-Marc une pièce de soie brodée d'or. Les Vénitiens possédèrent dès lors à Rhodes une église, un fondaco et une maison de commerce.

Son frère et successeur, Jean Gabalas, dont on a conservé une monnaie portant la légende «*Ἰωάννης Γαβαλάς αὐθέντης τῆς Ρόδου*», se replaça sous la suzeraineté des empereurs byzantins de Nicée, combattit avec Jean Vatatzès contre les Latins d'Asie-Mineure, mais en son absence les Génois, en 1248, s'emparèrent de Rhodes, y demeurèrent deux ans et en furent délogés par l'Empereur. Cette influence des Génois reprit sous le règne de Michel Paléologue, dont ils furent les alliés contre Venise, moyennant une place privilégiée dans le commerce de la Méditerranée orientale et de la Mer Noire, qui leur fut accordée au traité de Nymphée en 1261. Mais les corsaires génois, qui

furent les amiraux de l'Empereur, devinrent pratiquement les souverains de Rhodes. Ils ne purent, en 1300, empêcher une incursion des Turcs et l'un d'eux, Vignolo, fit alors des avances à Foulques de Villaret, grand-maître des Chevaliers de Saint-Jean, peu satisfait de l'installation de l'Ordre en Chypre, pour attaquer les garnisons byzantines du Dodécanèse et s'en partager les territoires¹. En 1309 les Chevaliers s'en vinrent donc mettre le siège devant la ville et, non sans peine, s'en rendirent maîtres. Une nouvelle période, la plus originale peut-être, s'ouvrait dans l'histoire de Rhodes.

*Les Chevaliers de
Saint-Jean à Rhodes
(1309 - 1522).*

De Terre Sainte et de Chypre, les Chevaliers arrivaient tout organisés. Leur Ordre, sous le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean, avait été fondé, au milieu du XI^e siècle, à Jérusalem, par des marchands d'Amalfi, pour protéger et soigner les pèlerins. Au début du XIII^e siècle, il se transforma en Ordre militaire, tout en conservant sa mission religieuse: il attira dès lors un grand nombre de jeunes nobles d'Occident, désireux de participer activement à la lutte contre les Infidèles. L'Ordre fut en conséquence partagé en trois classes: les Chevaliers, portant en guerre l'habit rouge à croix blanche, les prêtres ou aumôniers, et les frères servants. D'après leur pays d'origine ils furent groupés en Langues, au nombre de sept au début: France, Provence, Auvergne, Italie, Angleterre, Allemagne, Espagne. Chaque Langue posséda un local pour ses réunions qui prit le nom de prieuré, mais le plus souvent d'auberge, et fut sous les ordres d'un bailli qu'on appelait aussi pilier. La réunion des baillis formait le Chapitre que présidait le grand-maître, élu par les Chevaliers. Dix-huit grands-mâtres se succédèrent de 1309 à 1522, parmi lesquels quatorze d'origine française, proportion correspondant au grand nombre des Chevaliers français, qui ne cessèrent, jusqu'à la fin, d'être en écrasante majorité. En temps de guerre, l'Ordre admettait des combattants extérieurs, qui portaient l'habit des Chevaliers, mais qui n'étaient pas tenus de prononcer les vœux et se retiraient dès le retour de la paix. Enfin, une fois à Rhodes, les Chevaliers eurent à leur solde des mercenaires.

¹ Voir Cecil Torr, *Rhodes in modern times*, Cambridge, 1887.

L'Ordre participa brillamment en Palestine à la défense des États latins, mais après la chute de Saint-Jean d'Acre, en 1291, il dut chercher refuge en Chypre, puis à Rhodes.

A peine arrivés, les Chevaliers héritèrent, en 1312, des biens immenses de l'Ordre des Templiers qui venait d'être condamné par la papauté. Ils en employèrent une grande partie à la mise en défense de leur conquête, qui fut le principal souci des grands-maîtres pendant les deux siècles de leur séjour à Rhodes. Les Chevaliers, défenseurs de la foi, n'ont pas perdu en effet leur esprit combatif. Ils participent avec leur flotte, comme les Rhodiens antiques, au nettoyage de l'Archipel et des côtes d'Asie, toujours infestés de pirates. En 1344, le pape Clément VI fait appel à eux, au roi de Chypre, à la République de Venise : ensemble ils arment pour trois ans une flotte commune de vingt galères. Ils ont vite occupé les îles du Dodécanèse et s'emparent pour quelque temps de Smyrne en 1345. On les trouve aussi associés, en 1367, au roi de Chypre et aux Génois dans des courses profitables sur les côtes de Syrie, où ils s'emparent provisoirement de Tripoli, de Tortose et de Laodicée. Un des grands-maîtres, Ferdinand d'Hérédia, est fait prisonnier et retenu trois ans captif à la suite d'une expédition menée, de concert avec une flotte vénitienne, contre Patras et Corinthe que les Turcs venaient d'occuper. Ayant perdu Smyrne au début du XV^e siècle, l'Ordre s'empare de l'antique Halicarnasse et les Chevaliers s'y construisent un château fort avec les ruines du Mausolée. Mais les points saillants de l'histoire des Chevaliers à Rhodes sont les sièges mémorables qu'ils durent soutenir dans leur ville emmurée, en 1444 contre le Sultan d'Égypte, et surtout, en 1480 et 1522, contre les Turcs¹.

¹ Il existe aussi dans l'histoire locale un événement qui fit grand bruit et dont la tradition était encore vivace à la fin du siècle dernier : la lutte dramatique du Chevalier Dieudonné de Gozon, en 1342, contre un monstre qui faisait la terreur de l'île et avait son repaire dans une grotte proche d'un marais, au pied des collines de Sandroully. Les récits, transmis d'une génération à l'autre, et une fresque représentant le combat, que virent Rottiers en 1826 et Biliotti en 1875 dans une maison de la rue des Chevaliers, laissent à croire qu'il s'agissait d'un lézard monstrueux ou d'un crocodile, dont la tête aurait été suspendue jusqu'en 1837 au-dessus de la porte d'Amboise. D'après la fres-

L'occupation des Balkans et la prise de Constantinople en 1453 préludèrent à la chute de Rhodes, citadelle désormais trop avancée du christianisme et de l'Occident. Mytilène fut prise la première en 1462. Cinq ans plus tard, avec trente galères, les Turcs vinrent piller les campagnes de Rhodes, déjà pourvues de châteaux forts où les paysans trouvèrent refuge. La grande expédition eut lieu en 1480. Pierre d'Aubusson était alors grand-maître depuis quatre ans. Il s'était distingué sous le magistère précédent comme surintendant des fortifications, avait fait élargir les fossés de la ville, renforcer les remparts du côté de la mer. Lorsque, fin mai 1480, cent-soixante navires turcs parurent devant la place, elle était en mesure de résister efficacement.

On possède sur l'état de la ville à cette date et sur les opérations du siège deux documents de premier ordre : un manuscrit de Caoursin, conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, et illustré de vingt miniatures « d'un exceptionnel intérêt documentaire »¹; et un récit dû à Merri Dupui : « Relation du siège de Rhodes en 1480, par Merri Dupui, témoin oculaire », publié par l'Abbé de Vertot, à la suite de son *Histoire des Chevaliers*². Caoursin fut vice-chancelier de l'Ordre. Quant à Merri Dupui, il n'a vraisemblablement pas assisté au siège, mais arrivé à Rhodes aussitôt après, il a pu recueillir encore tout frais les souvenirs des défenseurs.

que reproduite par Rottiers, on conclut plutôt à un crocodile ; il n'est pas pourvu des ailes dont les récits l'ont agrémenté. Biliotti ajoute qu'il est « parfaitement ressemblant aux crocodiles du Nil ». Sans chercher les rapports qui pouvaient exister aux ères géologiques antérieures entre Rhodes et l'Égypte, ni voir dans l'animal le représentant d'une faune disparue, on peut plus simplement admettre qu'il a été transporté tout jeune par un navire venant d'Alexandrie. Mes parents m'ont souvent raconté quand j'étais enfant, qu'en rentrant d'un séjour aux États-Unis en 1904, ils voyageaient avec un personnage excentrique qui ramenait en caisse un jeune alligator du Mississippi, destiné à orner la pièce d'eau de sa propriété aux environs de Paris. Quoi qu'il en soit la légende a persisté. Vers 1880, les Turcs de Sandroully racontaient la version qu'ils avaient adoptée : ce n'était plus le Chevalier de Gozon, mais un saint derviche qui en était le héros.

¹ Gabriel, *La Cité de Rhodes*, 2 vol., Paris, 1922-1923.

² Abbé de Vertot, *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, t. II, Paris, 1726.

La ville présentait alors un aspect voisin de celui qui s'est conservé jusqu'à nous¹ : ville murée de toutes parts et ceinte de larges fossés, remparts bardés de boulevards et de tours. Le quartier de résidence des Chevaliers formait dans l'angle nord une enceinte intérieure, dominée par le Palais des grands-maîtres. Les ports possédaient leurs tours de défense, Tour des Moulins, entre la baie d'Acandia et le port central, Tour de Naillac, vis à vis de la précédente, Tour Saint-Nicolas à la pointe du môle qui ferme le second port, improprement appelé Port des Galères. Chaque Langue gardait une section des remparts et chaque tour du port avait un chef et des troupes désignés à l'avance. Tous ces éléments faisaient de Rhodes une des places les plus fortes du temps et, comme l'écrivit Merri Dupui, «de toutes parts bien murée et tourrée, [elle est] la ville la mieux close que je vis onques qui soit au monde, et... bien garnie d'artillerie tant grosse que petite».

Le siège dura plus de deux mois, du 23 mai au 3 août. Les épisodes essentiels se déroulèrent autour du fort Saint-Nicolas, clef de la défense que l'assaillant ne pouvait laisser derrière soi. A plusieurs reprises, par terre et par mer, les Turcs essayèrent vainement de s'en emparer ou de le détruire : ils avaient à cet effet installé de grosses pièces d'artillerie sur le rivage, juste en face, dans l'enclos de l'oratoire de Saint-Antoine ; puis lancé un pont de bateaux entre la pointe du Lazaret et l'extrémité du môle. Leurs efforts portèrent simultanément sur le quartier juif, au sud de la ville, dont les remparts plus vulnérables furent un moment forcés. La situation fut rétablie par un moyen héroïque : on rasa une partie du quartier et on édifia une seconde muraille en arrière de la première. Une petite église dédiée à la Vierge, qui était apparue aux défenseurs pour les soutenir, fut élevée après le siège sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, en témoignage de reconnaissance.

La plus grande partie de la population grecque et les paysans réfugiés dans la ville avaient pris une part active au combat ; les bons rapports qui s'étaient établis entre eux et les Chevaliers acquirent une force nouvelle. La vie quotidienne d'ailleurs les mettait en

¹ Voir le plan hors texte et la planche I.

relations continuelles. Les travaux de fortification, sans cesse repris et perfectionnés, utilisaient, en surplus des esclaves et des prisonniers de guerre, la main d'œuvre urbaine; la campagne s'associait à la préparation des sièges en fournissant d'amples provisions que l'on conservait et renouvelait précieusement; l'activité maritime et bancaire enfin rejaillissait sur la cité. Le port de Rhodes n'avait pas cessé d'être une escale fréquentée et le transit des vaisseaux y avait fait naître un commerce actif. Florence y vendait des tissus. En 1356 le grand-maître Roger de Pins y accordait un privilège «aux bourgeois et marchands de Narbonne» pour fonder un entrepôt et un consulat. Par ailleurs les transferts d'argent incessants entre le siège de l'Ordre et ses établissements épars en Europe, et les emprunts considérables qu'il négocia, amenèrent à Rhodes des agents permanents des grands banquiers de Florence, de Narbonne et de Montpellier.

Les travaux furent plus actifs que jamais au début du XVI^e siècle. Nombre de maisons et de bâtiments publics avaient été atteints par les bombardements des mortiers, qui avaient lancé sur la ville des boulets de vingt-six centimètres de diamètre. Le quartier des Chevaliers et le quartier juif avaient particulièrement souffert. Le Palais des grands-maîtres avait reçu deux de ces gros projectiles «l'un desquels perça trois étages et chut en l'étable... L'autre tomba sur la voûte d'une salle où les frères mangeaient et abattit la voûte et rompit par le milieu deux gros piliers de marbre qui étaient au milieu de ladite salle... et chut en la cave qui était dessous... et encore entra bien avant en terre». La Tour Saint-Nicolas ne formait plus qu'un monceau de débris; «ladite tour reçut environ trois cents coups de bombe et [fut] battue en telle manière et façon, que du côté de la terre, de là où les bombes tiraient, [il] semblait que fût un grand tas de pierres»¹. Il fallut relever les murailles du sud. Mais surtout, le successeur de d'Aubusson, Émery d'Amboise, s'attacha à consolider partout les fortifications, à élargir les fossés et les murs, spécialement autour du Palais, susceptible de fournir éventuellement le dernier réduit de la résistance.

Sous son bref magistère, de 1503 à 1512, la ville prit l'aspect for-

¹ Merri Dupui, dans Vertot, *op. cit.* pp. 602 et 603.

midable qu'on lui voit encore. Les événements justifiaient ces précautions. Mêlant la diplomatie et la guerre, à la mort de Mahomet le Conquérant, en 1481, l'Ordre accueillit l'un de ses fils, le prince Djem, poursuivi par son frère Bajazet, et obtint du premier une promesse de grands avantages s'il venait à régner, du second un subside annuel à condition que le prince demeurerait son prisonnier. Le subside fut payé régulièrement et le prince, transporté en Occident, devint une sorte d'otage du Saint-Siège, mais en 1495 d'Aubusson fut nommé par le pape au commandement en chef d'une coalition contre les Turcs et les combats recommencèrent. De part et d'autre on se préparait à la rencontre suprême. Pendant que Sélim, successeur de Bajazet, soumettait l'Égypte et la Syrie, Fabrizio del Carretto, élu grand-maître en 1513, faisait compléter les travaux de défense, renouveler les approvisionnements et rappeler tous les Chevaliers absents. L'événement tarda jusqu'en 1522. Soliman, fils de Sélim, ne pouvait laisser Rhodes indépendante sur les routes de mer entre sa capitale et les conquêtes de son père. Il estima le moment venu quand la crise de la Réforme et la lutte sans merci entre François Ier et Charles-Quint affaiblissaient la chrétienté. Avec 300 navires et, dit-on, 100.000 hommes il vint, le 28 juillet 1522, mettre le siège devant la ville. Le dernier grand-maître, Philippe Villiers de l'Isle-Adam, n'était arrivé qu'à l'automne précédent.

Devant les menaces et les préparatifs de Soliman, il avait pris des dispositions d'urgence, alerté les princes chrétiens qui ne répondirent que par de bonnes paroles, fait venir des grains de Naples et de Sicile, des volontaires de Crète, alors possession vénitienne. On avait tendu une seconde chaîne en avant du port principal entre le Môle des Moulins et la Tour Saint-Nicolas, et coulé des navires à l'entrée du port de Mandraki. On avait fait couper les blés à demi mûrs pour approvisionner les citernes à grain sous le Palais des grands-maîtres et détruire les maisons des faubourgs, puis, les tout derniers jours, alors que l'armée turque débarquait dans la baie de Trianda, on avait rompu les trois ponts qui enjambaient les fossés, coupant ainsi toute communication entre la ville et la campagne.

Un récit turc d'Ahmed Hafouz et celui de Jacques de Bourbon nous donnent, sur ce dernier événement, des détails circonstanciés. On

n'arrive malheureusement pas à savoir le nombre, même approximatif, des combattants¹. Sans tenir compte du chiffre de cent mille, donné quelquefois, et qui répète celui du siège précédent, il est certain que les assaillants finirent par submerger sous leur nombre les assiégés, qui étaient 6.000 environ, dont 300 chevaliers². Un texte contemporain, de J. Fontanus, nous indique une répartition des postes de combat, différente de celle de 1480 et qui fixe définitivement les appellations des différents ouvrages; elles ont été reportées sur le plan hors texte.

Ce fut un siège conduit avec de grands moyens et en présence de Soliman. Comme en 1480, l'armée d'investissement s'installa sur les hauteurs du Mont Saint-Étienne et se rabattit jusqu'au bord de la mer, aux deux extrémités des murailles. Elle avait amené, si l'on en croit Hafouz, 1.000 pièces d'artillerie qui lançaient des boulets de pierre et de cuivre ayant jusqu'à 12 palmes de circonférence, soit environ 95 centimètres. On creusa des tranchées, on édifia des collines artificielles sur les glacis pour mieux dominer les remparts. Une armée de spécialistes était occupée à poser des mines sous les murailles pour les abattre. On jeta des masses de terre dans les fossés, on essaya de désagréger les murs à coups de boulets, on bombardait la ville de nuit pour y semer la terreur. Successivement on s'efforça de faire sauter à la mine les boulevards d'Angleterre, d'Espagne et d'Auvergne, puis on lança quatre assauts, le 23 septembre, sans entamer la position. La trahison du chevalier d'Amaral, pour se venger de n'avoir pas été élu grand-maître à la place de Villiers de l'Isle-Adam, empêcha Soliman, découragé, de lever le siège. A la nouvelle que la défense faiblissait, l'esprit offensif des assaillants se ranima et le 22 décembre, la prise du boulevard d'Espagne amena la capitulation de la place. Soliman fit son entrée par la Porte Saint-Athanasie, s'en vint rendre grâce à Allah dans l'église Saint-Jean, à la porte du Palais, et donna aux Chevaliers douze jours de délai pour abandonner l'île. Le 1^{er} Janvier 1523, les survivants quittaient Rhodes sur leur flotte, emmenant avec eux 4.000 habitants qui préférèrent l'exil à la domination ottomane. D'accord avec le Saint-Siège et Char-

¹ Récit publié dans Vertot, *op. cit.*, t. II, pp. 622-688: «*Relation du siège de Rhodes en 1485 [1522] par le Commandeur de Bourbon, témoin oculaire*».

² Biliotti, *op. cit.*

les-Quint, sept ans plus tard l'Ordre s'établit à Malte, qu'il n'a plus quittée depuis.

* * *

L'architecture des Chevaliers.

Par un rare bonheur, à travers quatre siècles d'occupation turque, au cours desquels aucune protection ne fut accordée aux monuments, et trente-trois ans d'occupation italienne, à une époque de grandes transformations urbaines, la cité des Chevaliers s'est maintenue jusqu'à nous presque intacte. Elle constitue, avec Nuremberg et Carcassonne, mais beaucoup moins restaurée, un des rares ensembles que le moyen-âge nous ait légués : les remparts notamment nous sont parvenus dans un état de conservation admirable. En sorte qu'on peut aujourd'hui se représenter d'une manière à peu près complète la figure de la ville au départ de Chevaliers. M. Albert Gabriel, qui lui a consacré une étude magistrale, avoue l'aisance avec laquelle il a pu reconstituer le plan de la ville au début du XVI^e siècle : « pour établir ce dessin, il nous a suffi, la plupart du temps, de transcrire les observations faites sur place »¹. Et d'autre part nous possédons, depuis la fin du XV^e siècle, de nombreuses relations de voyage qui ont permis, malgré certaines imprécisions, de retrouver la trace et la physionomie de quelques monuments disparus. Remparts et portes du temps, tours et ports fortifiés, édifices civils, églises, rues, nous sont connus mieux que nulle part ailleurs, soit par les monuments qui ont survécu, soit par les récits et les dessins d'autrefois.

Remparts et Portes.

Les remparts de Rhodes nous présentent un spécimen complet de l'architecture militaire et de son évolution du début du XIV^e au début du XVI^e siècle.

L'ordonnance du grand-maître Raimondo Zacosta, publiée en 1465, et conservée dans les archives de Malte, en même temps qu'elle fixe

¹ Gabriel, *op. cit.*, t. I. Tous les éléments de ce chapitre ont été empruntés à cet ouvrage définitif et complétés, pour ce qui est des restaurations ultérieures, par les études parues dans les tomes I et VIII de *Clara Rhodos*.

les postes de combat des différentes Langues, nous donne l'identification des ouvrages antérieurs au siège de 1480¹.

Du Palais des grands-mâîtres jusqu'à la baie d'Acandia, ce texte mentionne successivement:

1) deux tournelles «tenant à l'hôtel de Monseigneur le Maître». Elles sont encore en place, au-dessus de la porte Saint-Antoine, qui était alors une des portes extérieures de la ville, là où commence aujourd'hui la promenade des remparts;

2) la Porte Saint-Georges, qui fut murée postérieurement;

3) la Tour d'Espagne;

4) la Tour Sainte-Marie, datée par une inscription de 1441;

5) la Porte Saint-Athanase, murée à l'époque turque;

6) la Porte de Koskinou;

7) la Porte d'Italie, murée après 1480.

Au-delà, la muraille, arrivée au pied du Môle des Moulins, borde le port principal dont elle épouse la courbe jusqu'au saillant du rivage qui portait la Tour de Naillac. On trouve dans cette section:

8) la Porte Sainte-Catherine;

Enfin, le rempart, à la base du Môle Saint-Nicolas, se dirige vers l'ouest et se raccorde avec le Palais des grands-mâîtres, où le circuit s'achève. Il porte successivement:

9) la Tour du Trébuc, qui changea de nom vers 1477 et devint la Porte Saint-Paul;

10) la Tour Saint-Pierre, à un saillant du mur.

Il manque à cette énumération les ouvrages qui ont changé de nom ou qui ont été édifiés postérieurement:

11) la Porte d'Amboise, au pied du Palais, la plus formidable de toutes, qui date de 1512;

12) la Porte de la Marine, construite par d'Aubusson en 1478 et qu'on a confondue, dans les descriptions ultérieures, avec la Porte Sainte-Catherine;

13) la Porte Saint-Paul, ancienne Tour du Trébuc, remaniée par d'Aubusson;

14) la Tour de Plaignes, citée dans un texte de 1476, entre la

¹ Voir le plan hors texte.

Tour Saint-Pierre et le Palais, aujourd'hui disparue; et, dominant le mur intérieur qui séparait la ville des Chevaliers de la ville grecque et juive:

15) la Tour de la Garde, citée en 1475, et qui, détruite, fut remplacée à l'époque turque par la Tour de l'Horloge;

16) la Porte de la Châtellenie, entre la précédente et la Porte de la Marine, et qui a disparu depuis peu ainsi que les tours qui la flanquaient: l'une d'elles est encore portée sur le plan de l'Amirauté anglaise en 1839 et elle figure sur un dessin de Flandin de 1844¹ (voir pl. XV, 26).

Ces derniers ouvrages, de 11 à 16, résultent des travaux considérables accomplis sous les magistrères de d'Aubusson, d'Émery d'Amboise et de Carretto, entre 1476 et 1521: renforcement des murailles, élargissement des fossés, amélioration de la défense. Cent cinquante écus des grands-maîtres, semés à pleins murs, çà et là, simplement enchâssés dans la pierre jusqu'à la fin du XVI^e siècle, plus tard encadrés richement de moulures, de cordons à entrelacs, nous renseignent sur la date et les auteurs de ces travaux et permettent ainsi de suivre l'évolution de l'art militaire, en étroit rapport avec les progrès de l'artillerie.

Nous ne savons rien sur les limites, les contours, la défense de la ville byzantine. Il ressort seulement des difficultés du siège par les Chevaliers en 1309, que les murs devaient être efficaces, de même que la topographie des lieux permet de supposer la présence d'un château fort à l'endroit même où les grands-maîtres ont assis leur Palais. Les succès des Turcs au milieu du XV^e siècle, l'activité de la fonderie de canons d'Andrinople, poussèrent les Chevaliers à consolider les fortifications. Les premiers grands travaux datent du magistrère de Jean de Lastic (1437-1454) et sont énumérés dans l'ordonnance de Zacosta. Les autres datent de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle. Pierre d'Aubusson s'y distingua spécialement. Il fut le premier ingénieur militaire de l'Ordre: son blason à la croix ancrée se répète à cinquante reprises sur les remparts et les tours.

La proximité des Turcs, l'insécurité permanente, empêchèrent

¹ E. Flandin, *L'Orient*, Paris, 1858. Le voyage est de 1844.

qu'on refît jamais complètement les ouvrages : il y eut seulement des remaniements partiels et une consolidation générale : ce fut le cas après le siège de 1480 et le tremblement de terre de l'année suivante, dont les effets nécessitèrent de nombreuses réparations : l'épaisseur des courtines fut portée de 2 m 10 à 5 m 28, et au XVI^e siècle, à 12 m. Leur défense fut accrue : le parapet de 0 m 45 d'épaisseur est devenu un parapet de 4 m, muni d'embrasures diversement orientées pour permettre le tir dans toutes les directions. Au pied des courtines, une fausse-braie munie d'un parapet et renforcée de petites tours carrées, permit de circuler à l'abri et en même temps à l'extérieur des murailles¹. Les tours des remparts au sud et à l'ouest, circulaires ou rectangulaires, et primitivement détachées, leur furent réunies après 1467, ainsi que le boulevard qui les entourait à la base, massif de terre et de maçonnerie de formes variées, pourvu, lui aussi, de courtines, chemins de ronde, parapets, et au surplus de canonnières basses permettant de battre le fond des fossés. A la fin du XV^e siècle, on éleva en avant des plateformes d'artillerie. Les portes furent réduites de cinq à trois entre 1480 et 1522 et l'on s'ingénia à en compliquer les accès. Les fossés enfin furent élargis sous le magistère de d'Aubusson, parfois jusqu'à 40 mètres, avec 20 mètres de creux, et par endroits doublés² : il fallut désormais franchir deux ponts, interrompus par des ponts-levis, et trois couloirs voûtés, solidement défendus, le tout formant un cheminement en zigzag, avant de mettre pied dans la ville. La Porte d'Amboise et la Porte de Koskinou sont à cet égard les plus caractéristiques (pl. VI). Enfin toute la défense à l'ouest du Palais fut considérablement augmentée, et la massive porte d'Amboise aménagée au début du XVI^e siècle.

Tours et boulevards s'échelonnent, à distance inégale, le long des remparts, chacun avec sa forme caractéristique et son détail personnel, en sorte que leur visite ménage de bout en bout l'intérêt. La Porte d'Amboise est la plus monumentale avec ses deux grosses tours

¹ Voir le dessin à la fin du texte et pl. X, 15.

² Au pied du Palais ; à l'ouest, entre la Tour d'Espagne et la Tour Sainte-Marie ; entre cette dernière et la Porte de Koskinou, et en contre-bas du boulevard d'Italie (voir pl. X, 15).

plaquées contre le mur d'escarpe (pl. VII, 11 et couverture). Les autres ouvrages font, en avant des courtines, des saillies plus accusées. La Porte Saint-Georges, que domine une tour carrée, est protégée par un boulevard en éperon à quatre pans dont on visite encore les souterrains, recevant un soupçon d'air et de lumière par d'étroites cheminées d'aération : couloirs à ne plus finir et immenses salles voûtées qui étaient des magasins à munitions. La Tour d'Espagne et la Tour Sainte-Marie, circulaires, sont entourées d'un boulevard polygonal, l'un pourvu de canonnières basses, l'autre d'un large parapet à embrasures destiné à l'artillerie. La Porte de Koskinou, qu'on nomme aussi Porte Saint-Jean, est protégée par deux boulevards et deux fossés. La fraction des remparts qui la relie à la mer s'accompagne d'une série de tours anonymes, rondes ou carrées, jusqu'au moment où l'on arrive à la Tour d'Italie, dont le boulevard circulaire, le seul de son espèce avec ses 15 mètres d'épaisseur, constituait une défense formidable dominant la baie d'Acandia (pl. VII, 12).

Au-delà, les remparts qui longent la mer et le port se réduisent à une simple courtine de 2 à 3 mètres de large. Un boulevard, dont l'artillerie, à un mètre au-dessus de l'eau, prenait la passe en enfilade, et les tours sur chacun des môles suffisaient à interdire de ce côté l'accès de la ville : les deux hautes tours crénelées de la Porte de la Marine sont beaucoup plus un ouvrage ornemental que militaire.

Mais à partir de la Porte Saint-Paul, la défense redevient plus solide, sans jamais atteindre la même puissance qu'à l'ouest et au sud : les deux tours rondes de Saint-Paul et de Saint-Pierre, chacune de 13 mètres de diamètre, les tours intermédiaires, rectangulaires et carrées, les boulevards munis de canonnières, la courtine qui s'en détachait jusqu'au fond du Mandraki¹ et barrait l'accès du Môle Saint-Nicolas, constituaient une protection suffisante qui ne fut jamais en péril.

Les grands ouvrages reprennent avec le Palais des grands-maîtres, qui formait une forteresse indépendante, communiquant de plain-pied avec le sommet des remparts : l'esplanade, aujourd'hui transformée en jardin, est désignée par Merri Dupui comme le boulevard du

¹ Elle est parfaitement représentée sur la miniature de Caoursin (pl. I).

Palais, qui «était tout massif et plein de terre jusque près des créneaux et avait dessus comme un pré ou jardin de plaisance» (pl. VI, 9).

On trouva, pour ces travaux gigantesques, les matériaux autour de la ville, le calcaire à gros grains, jaunâtre et durcissant à l'air, soit en creusant les fossés, soit dans les carrières de Koskinou et de Malona. D'innombrables blocs antiques passèrent au four à chaux pour fournir un mortier de premier choix qui fit bloc avec les pierres. La main-d'œuvre servile ne manquait pas. Arabes et Turcs capturés au cours des guerres ou des expéditions de police maritime, fournissaient les chantiers. La Tour de Naillac prit même leur nom «parce que l'Ordre a employé aux travaux les Arabes nombreux qu'il tenait en captivité»¹.

Ports et Tours. Du côté de la mer, les défenses sont moins massives, mais l'entrée des ports était gardée par des tours puissantes dont le rôle fut décisif dans le siège de 1480, comme dans celui de 1522, puisqu'en définitive c'est sur le circuit de terre que les remparts furent forcés².

Les Chevaliers avaient à leur disposition les deux ports naturels de Rhodes, qu'on a pris, sans raison, l'habitude d'appeler, depuis le XVII^e siècle, Port des Galères et Port du Commerce. Le premier porte aussi le nom, fréquent dans l'Archipel, de Mandraki. Il ne fut ni le port des Galères ni le port de l'Arsenal, comme on l'a quelquefois écrit, mais avant la construction du quai moderne, sa plage a servi de chantier naval pour de petits bâtiments³. Il était en dehors des murs et peu profond. Le second port, qui est le port actuel, adossé aux murailles de la ville, était considéré comme un bon port, en dépit du vent qui faisait parfois s'y heurter les vaisseaux à l'ancre. Un voyageur italien du XV^e siècle en parle comme d'un «bello et fortissimo porto», et le Voyageur Anonyme de 1480 le déclare «le plus beau et le plus grand qui soit en tout le chemin de Hiérusalem». Une tradition

¹ Biliotti, *op. cit.*, II, ch. 11.

² Voir le panorama reconstitué, pl. VIII, 13.

³ Un dessin de Breydenbach, en 1483, y montre un navire en cours de calfatage (voir la couverture).

veut que ces deux ports aient jadis communiqué avec un bassin situé à l'intérieur des murs, au bas de la Tour Saint-Paul. Aucun texte et aucun dessin ne l'ont confirmée. Ce bassin, s'il a existé, devait être minuscule, puisqu'une partie de la place, qu'on appelle encore Place de l'Arsenal, était occupée par le temple d'Aphrodite, dont le niveau du soubassement est très supérieur à celui de la mer.

Les ports étaient séparés par des jetées rocheuses qui servirent de base à des môles dès l'antiquité. Chacun portait sa tour: tour trapue, presque ovale et plutôt forteresse, de Saint-Nicolas, tour ronde des Moulins, tour carrée de Naillac. Une chaîne barrait l'entrée du grand port: première mention en est faite sous Jean de Lastic, avant 1450. Lors du dernier siège une seconde fut tendue, au moyen de flotteurs, sur 700 mètres de distance, entre la pointe des Moulins et la Tour Saint-Nicolas¹.

Les deux môles portaient des moulins, beaucoup plus nombreux sur celui du grand port: quinze à la fin du XIV^e siècle, treize ou douze ensuite. Ils sont très exactement représentés sur le dessin de Breydenbach. Le Môle Saint-Nicolas n'en possédait que trois, dont les tours sont encore en place.

Influences. Il n'est pas sans intérêt de chercher quelles influences reflète l'architecture militaire de Rhodes, due à des Occidentaux sur le seuil de l'Orient. Il est curieux que rien ne rappelle ici les châteaux forts de Terre Sainte d'où venaient les Chevaliers, par exemple, les énormes talus de pierre au pied des murailles, mais on sent plutôt des influences byzantines, provençales et espagnoles. Influences byzantines: les tours placées sous le vocable d'un saint: Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Georges; la fausse braie et son cortège de petites tours (pl. X, 15); les tours rectangulaires du port, qui rappellent les murailles de Stamboul et de Diarbékir. Influences provençales: la Porte de la Marine semble la sœur de celle de Villeneuve-les-Avignon, mais plus petite, comme le Palais des grands-maîtres évoque un Palais des Papes moins grandiose. Outre qu'Avignon pon-

¹ J. Fontanus, *De Bello Rhodio*, I, 34. Paris, 1540.

tificale était en pleine splendeur au XIV^e siècle, les six premiers grands-maîtres ont été des Provençaux. Influences catalanes enfin : la Tour de Naillac a plusieurs prototypes en Catalogne et dans toute l'Espagne. On note pareillement dans l'architecture médiévale de Chypre des influences occidentales nombreuses, où chaque école régionale est représentée, selon l'origine des archevêques de Famagouste et de Nicosie ou des personnages influents de la cour des Lusignan¹. A Rhodes l'absence de main-d'œuvre qualifiée ne permit qu'une adaptation générale des principes occidentaux, les ouvrages sont plus lourds que leurs modèles et la décoration plus pauvre, bien qu'on suive au cours des siècles une amélioration de la technique, moins sensible toutefois que dans les édifices civils.

**

*Le «Château»
ou Collachium.* Les premières relations de voyage, à la fin du XIV^e siècle², signalent, à l'intérieur des murs, l'existence d'un «château», c'est-à-dire d'une ville haute, et d'un «bourg» ou ville basse. L'ensemble était de petites dimensions : 1.000 mètres de l'est à l'ouest et 800 du nord au sud ; et le «château» qui formait une ville dans la ville, séparé du «bourg» par une muraille garnie de tours, ne mesurait que 360 mètres sur 250. C'est dans cette enceinte, appelée aussi «collachium», que les Chevaliers édifièrent la plupart de leurs monuments³. Dans l'angle nord-ouest, le plus élevé, bien que d'altitude modeste (10 m) se groupaient la forteresse ou Palais des grands-maîtres, la Loge et l'église Saint-Jean. De la Loge, une rue, qu'on appela depuis rue des Chevaliers, descendait vers le port, de chaque côté bordée par les Auberges de chaque Langue, sauf deux ou trois, et vers le bas elle s'achevait sur une placette où s'élevait, à l'angle de la rue elle-même, le nouvel Hôpital. Vis-à-vis se tenait l'Auberge d'Angleterre. Une rue très courte, perpendiculaire à la précédente et parallèle au port, menait

¹ Voir Enlart, *L'art Gothique et la Renaissance en Chypre*, t. I, Paris, 1899.

² En particulier, celle de Nicolo di Martoni, en 1394.

³ Voir le plan hors texte.

au rempart du nord, passant devant l'église Sainte-Marie et quelques mètres plus loin, à droite aussi, devant l'Auberge d'Auvergne, puis débouchait sur une place où étaient installés l'Arsenal et l'Hôpital primitif. L'Auberge d'Allemagne devait se trouver dans ce quartier, mais on n'a pu l'identifier. Sauf exception ces monuments poursuivent leur longue existence après une restauration partielle qui s'est efforcée de les rendre à leur état primitif¹. Nous les voyons donc aujourd'hui à peu près comme les Chevaliers les ont bâtis. Mais ils ont entre-temps connu bien des vicissitudes, dont nous parlerons à propos de l'occupation turque.

Le Palais des grands-maîtres, massif et carré, ceinturé de tours, dont la saillie réduite n'allégeait guère les formes, était si solidement établi qu'il fut invulnérable aux coups du siège de Soliman. Il servait en temps de paix à loger les grands-maîtres et leur suite. L'Ordre y tenait ses conseils, sans doute dans la grande salle à colonnes. Sous la cour carrée, entourée d'arcades, dix silos circulaires permettaient de stocker les céréales en vue des sièges, et il existait, sous le Palais lui-même, «trois étages de magasins voûtés, dont le dernier atteint le niveau du fossé. C'est là que l'on serrait les vivres et les munitions de guerre»². L'édifice a été reconstitué presque entièrement à la veille de la guerre³ (pl. XII, 19 et XIII, 21).

La Loge de Saint-Jean, devant la cour du Palais, a été relevée en quasi totalité elle aussi⁴. Elle consistait en un portique à angle droit dont le long côté, prolongeant la rue des Chevaliers, fermait la cour d'entrée du Palais, et l'autre, perpendiculaire, menait vers l'église Saint-Jean (pl. XIV, 24). On ne sait quel rapport unissait ce portique à l'église ni quelle était au juste sa destination. La tradition rapporte que les Chevaliers s'exerçaient à l'arbalète entre la Loge et le Palais : l'espace paraît bien exigü. Des dessins de Rottiers, Flandin,

¹ Voir A. Maiuri et G. Jacopi, *Monumenti di arte cavalleresca*, dans *Clara Rhodos*, t. I, 1928.

² Biliotti, *op. cit.* II, ch. 12.

³ Voir Pietro Lojacono, *Il Palazzo del Gran Maestro in Rodi*, dans *Clara Rhodos* t. VIII, 1936.

⁴ Voir Pietro Lojacono, *La chiesa conventuale di S. Giovanni di Cavalieri in Rodi*, dans *Clara Rhodos*, t. VIII, 1936.

Berg et Carne laissent à penser que ce portique supportait un étage, ce qui ressort également de l'examen des miniatures de Caoursin, mais on ignore son utilisation.

L'église Saint-Jean se dressait, contiguë à la Loge et parallèle à la façade du Palais. Les dessins de Rottiers (pl. XI, 17) et de Flandin nous fixent à cet égard, car l'édifice a été détruit en totalité par une explosion en 1856, et il n'en demeure actuellement, au ras du sol, que la base d'un mur (pl. XIV, 24). On ne connaît donc l'église que par les descriptions¹ et les dessins d'autrefois, notamment ceux de Rottiers, considéré par les membres du service archéologique italien comme «il piu esatto e completo»² (pl. XV, 25). Elle n'était pas la cathédrale latine de Rhodes, mais servait d'église conventuelle. De type très simple, rappelant les basiliques primitives, l'intérieur laissait voir la charpente de la toiture, aux belles poutres «parsemées d'étoiles d'or sur un fond d'azur». Au temps des Chevaliers l'église était richement meublée: statues des apôtres en vermeil, statues en or massif de la Vierge et de Saint Jean-Baptiste, quinze tableaux rehaussés de reliefs en or et en argent. Les grands-maîtres y étaient enterrés sous des pierres tombales en marbres polychromes. L'édifice, avec son clocher séparé, a été reconstruit sur le quai du Mandraki³.

La rue des Chevaliers, pavée de galets avec un chemin dallé au centre, descendait par larges gradins vers la place de l'Hôpital (pl. XVI, 26, 27). C'était la rue la plus monumentale de Rhodes. Tous ses édifices, identifiés ou non, y ont été classés comme monuments historiques et avant tout les Auberges. On ne possède à leur propos aucun texte. On sait simplement que les Chevaliers de chaque Langue y prenaient leurs repas et y tenaient leurs assemblées. On y logeait aussi les hôtes de marque.

Au milieu de la rue, l'Auberge de France est la plus vaste et sans doute ne voit-on aujourd'hui qu'une partie des bâtiments primitifs (pl. XVII, 30). Elle présente beaucoup de traits communs aux édifi-

¹ V. Guérin, *Voyage dans l'île de Rhodes*, ch. XI, Paris, 1856. Le voyage est de 1854.

² Rottiers, *Description des monuments de Rhodes*, Bruxelles, 1828.

³ Voir, Pietro Lojacono, *La chiesa conventuale di S. Giovanni di Cavalieri in Rodi*, dans *Clara Rhodos*, t. VIII, 1936.

ces civils de Rhodes, le bas occupé par des magasins voûtés ouvrant chacun sur la rue par une large baie, l'étage divisé en salles desservies par une galerie; on y accède par un escalier dans une cour à ciel ouvert, disposition très fréquente dans les maisons rhodiennes, de même que les plafonds en bois de cyprès à solives apparentes et les toits en terrasse. Le décor de la façade a été soigné: moulures, corniches sculptées de fleurs ou d'entrelacs, échauguettes à l'étage qui animent le relief, gargouilles à têtes de bœuf et de crocodile, en souvenir peut-être du monstre de Gozon, armoiries et inscriptions ciselées sur des plaques de marbre blanc, qui permettent de dater la construction du monument entre 1492 et 1509.

Les autres Auberges ne diffèrent pas sensiblement dans leur économie générale. Dans la partie haute de la rue, l'Auberge d'Espagne, formée de deux corps de bâtiment reliés par une arcade qui enjambe la rue, a comme caractéristiques un appareillage en grandes assises et une porte en plein cintre à très grands claveaux. L'Auberge de Provence, qui lui fait face, a un portail qui rappelle celui de France (pl. XVII, 29) et pareillement l'Auberge d'Italie. La plus originale est l'Auberge d'Auvergne, dont la façade nord, sur la Place de l'Arsenal, présente une galerie couverte à escalier extérieur. L'Auberge d'Angleterre, devant l'Hôpital, était la moins ornée, sauf le double cadre mouluré et en accolade qui enfermait les blasons, enlevés par le vice-consul d'Angleterre vers 1845.

La rue des Chevaliers contenait encore deux petits monuments qui ne manquent pas d'intérêt: la maison des Chapelains de France qui porte l'écu fleurdelysé et l'inscription « Capelle Francie », et la chapelle attenante, qui est ornée d'une niche surmontée d'un dais. De nombreux écus sont encastrés dans la façade: le plus récent est celui du grand-maître Raymond Béranger (1365 - 1374), qui date probablement l'édifice.

Au bas de la rue, l'Hôpital constitue le plus vaste des bâtiments civils des Chevaliers, en même temps qu'il rappelle une des préoccupations essentielles de leur Ordre. Ce grand édifice est la « nouvelle infirmerie » que réclamait le grand-maître Fluvian pendant son magistère et dont les travaux, commencés trois ans après sa mort, en 1440, furent achevés sous d'Aubusson en 1489.

Le bâtiment donne en partie sur la rue des Chevaliers et la façade est en accord de ce côté avec l'architecture et la décoration des Auberges (pl. XVI, 27). La façade principale, sur la place, est presque aveugle et cependant ne manque pas d'élégance. Le relief a été obtenu par l'enfoncement des portes du bas, par la saillie d'une chapelle dont l'abside surmonte l'entrée et par deux bandeaux qui courent à la base et au sommet de l'étage (pl. XVIII, 31).

La cour carrée, entourée d'un portique qui supporte au premier une galerie plafonnée, a fait croire aux voyageurs, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, qu'ils visitaient un couvent. M. Gabriel a montré qu'il s'agit bien de l'Hôpital, dont le rez-de-chaussée était réservé à des magasins, à l'extérieur aussi bien que dans la cour, tandis que l'étage groupait tous les services de l'infirmerie. La longue salle, soutenue par une colonnade médiane, comporte au centre une abside à voûtes rayonnantes dont l'enfoncement correspond à la saillie de la façade et tenait lieu de chapelle (pl. XVIII, 32): c'était la salle des malades, où l'on était convenablement traité: « Pour passer le temps, nous allâmes voir l'Hôpital de Rhodes dont je vis qu'à chaque malade on donnait du vin dans de belles tasses d'argent et la viande dans [de] beaux plats d'argent »¹. G. Lengherand décrit brièvement son aspect: « Et en la salle où sont à présent les malades [il] y a XXXII lits richement ornés et tout couverts de pavillons²; et au milieu de la place [il] y a un autel où l'on dit chaque jour [la] messe »³. Nous savons par le même auteur qu'il y avait en outre des chambres particulières pour les malades, ouvrant sur la galerie, et qui sont les salles du Musée actuel. L'Hôpital était sous la surveillance du bailli de la Langue de France, qui portait le titre d'Hospitalier. Tout y était minutieusement réglé: visite des médecins, régime alimentaire, confession et communion des malades, qui étaient tenus, à l'entrée, de rédiger leur testament.

Deux pièces au sud de cette grande salle, dont une fort élégante, soutenue par deux arcs, semblent avoir été la cuisine et le réfectoire

¹ Jacques le Saige, *Voyage à Rome... Jérusalem et autres lieux saints...* (fin XVe siècle).

² C'est-à-dire de ciels de lit et de courtines.

³ Georges Lengherand, *Le voyage de Georges Lengherand...* (1485).

plutôt que l'infirmerie ou la pharmacie, comme on l'a supposé aussi.

La conception de l'Hôpital répondait à la fois au type des Hôtels-Dieu d'Occident par sa grande salle, en même temps que la cour intérieure à arcades superposées rappelle celle des Khans d'Asie-Mineure et de Syrie, dérivés eux-mêmes du « xénodocheion » byzantin, tradition qui avait dû se maintenir pareillement à Rhodes.

Entre l'Hôpital et l'Arsenal, l'église Sainte-Marie fut la cathédrale latine mentionnée dans une bulle pontificale de 1322, ancienne église byzantine que les Chevaliers enlevèrent aux Grecs et transformèrent au XV^e siècle. La plupart des voyageurs l'appellent Sainte-Catherine, bien qu'elle nous soit désignée sous son vrai nom et située de façon précise dans un texte de 1476. Fortifiée, massive, sans transept extérieur, son parapet crénelé et son abside semblaient faire partie de la muraille du port à laquelle elle s'appuyait.

Il n'est demeuré aucune trace de l'Arsenal. La grande quantité de boulets de pierre retrouvés sur la place entre l'église et la Porte Saint-Paul, la proximité du port d'autre part, permettent de le localiser dans cette partie du Collachium.

Sur la place même, l'Auberge d'Auvergne faisait face à un sobre bâtiment qui porte encore dans les guides le nom de Palais de l'Armeria, ce qui ne signifie rien. M. Gabriel pense qu'il s'agit du premier hôpital de Rhodes cité par les voyageurs de la fin du XIV^e siècle¹, et dans un texte de Malte de 1509, qui précise que l'ancienne infirmerie s'élevait dans la partie basse du « château » et dans le voisinage de la chapelle de Saint-Démétrios². La façade presque nue, ornée d'une abside en léger relief, qui devait correspondre à une chapelle intérieure, confirme cette hypothèse (pl. XX, 34).

Le « bourg » Le « bourg » ou ville basse s'étendait dans le reste de
ou ville basse. l'enceinte, séparé du « château » par une muraille et
une sorte de place longue qui s'élargissait en descendant vers la mer, ainsi qu'il apparaît très nettement sur les miniatures de Caoursin. Les nombreux vestiges des maisons anciennes, relevés

¹ Nicolo di Martoni en 1394, et d'Anglure, en 1395.

² Cette chapelle se trouve à l'ouest de la Porte de la Liberté.

par M. Gabriel et portés sur son plan¹, permettent d'affirmer que la largeur des rues et leur tracé n'ont guère changé: rues étroites de 2 à 5 mètres, avec arcades et passages voûtés. Elles s'élargissent seulement dans le quartier juif, au sud-ouest de la ville.

Il existait dans le « bourg » surtout des églises grecques et latines, dont beaucoup ont disparu, et quelques monuments civils, en dehors des riches maisons bourgeoises. La plupart de ces derniers édifices ont été conservés: quelques-uns sont devenus méconnaissables; un ou deux ne sont plus attestés que par la base d'un mur. Par exemple les bâtiments que Rottiers et Flandin appellent « les Casernes des Chevaliers », au pied de la muraille séparant le « château » du « bourg » (pl. XV, 26). Il est probable que les Chevaliers y logeaient à proximité, mais hors du collachium, les mercenaires que l'Ordre entretenait. Ou bien encore la « Châtellenie », dont Rottiers donne un dessin mais pas de description précise. La tradition demeurerait vers 1826 que ce fût le tribunal des Chevaliers, et les Turcs, qui conservaient d'ordinaire aux monuments des villes conquises leurs attributions, y avaient installé leur kadi. Il reste quelques vestiges du premier, et un bloc de soubassement que l'on croit appartenir au second.

Un peu plus loin, le long des remparts du port, on appelle encore de ce nom un bâtiment carré, très richement décoré, dont l'étage est supporté par une loge à arcades et auquel on accède par un escalier extérieur: c'était le Tribunal de Commerce (pl. XXI, 36). En suivant la rue qui mène au quartier juif, on rencontre une des plus belles maisons de Rhodes au XV^e siècle, souvent encore désignée sous le nom d'Amirauté, bien que l'inscription latine sur la façade: « Pax huic domus, et omnibus habitantibus in ea », répétée en grec dans la cour, soit beaucoup plus en rapport avec l'église grecque ou latine qu'avec la marine de l'Ordre. Elle devait être la demeure du métropolite grec ou bien de l'archevêque latin, l'inscription latine se trouvant sur la façade; en tout cas, de l'un des chefs des deux Églises, désireux d'en affirmer l'union par ce texte bilingue. Au-delà on arrive à l'Hospice Sainte-Catherine, fondé à la fin du XIV^e siècle par l'Amiral Dome-

¹ A. Gabriel, *op. cit.*, t. II.

nico d'Allemagna, bailli de la Langue d'Italie. Sous sa forme actuelle il date de 1516. Il servait surtout à loger les grands personnages.

Tous les édifices civils du «collachium» et du «bourg» révèlent une grande unité d'architecture et d'ornementation : les escaliers sont extérieurs, soit en façade, soit dans la cour; les façades, en blocs de calcaire de Lindos, appareillés avec plus de précision à la fin du XV^e siècle en même temps qu'ils diminuaient de volume, sont décorées de bandeaux horizontaux à la base de rares fenêtres rectangulaires, fermées par des volets pleins; les portes sont en plein cintre ou en arc brisé, sauf pour les magasins où il est toujours surbaissé; les murs sont toujours épais d'un demi-mètre au moins, et la charpente en solives de cyprès soutient une terrasse qui souligne le caractère oriental de ces demeures et la prédominance des lignes horizontales.

Ces édifices dénotent un mélange d'éléments occidentaux dans le plan, d'éléments orientaux dans certains détails, escaliers et terrasses notamment; les influences provençales d'Avignon dans l'aspect des façades s'associent à celles de Catalogne et d'Aragon dans les énormes claveaux entourant les arcs en plein cintre ou dans les piliers polygonaux, tandis que les cadres rectangulaires autour des arcs brisés sont un souvenir de la Castille¹. Les traditions locales n'ont pas été oubliées: les escaliers extérieurs étroits et à une seule volée sont courants dans les îles de l'Égée, à Calymnos, à Mykonos surtout; ils existaient déjà dans la Délos antique. Quant au plafond à solives apparentes, soutenu par une arcade en son milieu, on le retrouve dans les grandes pièces des magasins de Mykonos et dans les maisons paysannes ou bourgeoises à Rhodes, à Lindos et dans nombre de villages de l'Archipel.

Les églises. La ville, au temps des Chevaliers, comptait plus d'églises qu'à présent.

Il est probable que les premières églises chrétiennes avaient déjà disparu sous le coup des tremblements de terre, des invasions, des

¹ Voir l'Auberge d'Espagne et la façade latérale de l'Hôpital (pl. XVI, 27).

transformations urbaines. M. Orlandos en a cependant rencontré quelques traces au cours d'un voyage d'études en 1947. Des fragments de sculpture décorative, des colonnettes servant à diviser les fenêtres suggèrent, par comparaison, qu'une basilique au moins et de l'importance de celle de Saint-Démétrios à Salonique, devait exister dans la ville de Rhodes, qui fut, dès l'origine, la métropole religieuse du Dodécanèse. Il est impossible de préciser son emplacement. Une dizaine d'églises paléo-chrétiennes ont pu être décelées, sous des chapelles postérieures, dans différents villages, à Aphandou, Lardos, Gennadi, Messanagros, Plimmyri, Cattavia, Philérinos et Arvitha où M. Orlandos a trouvé des fonts baptismaux, des fûts de colonnes, des chapiteaux et des inscriptions, le tout remontant au Ve siècle¹.

Beaucoup de petites églises et de chapelles byzantines ont été détruites sans laisser ni traces matérielles ni souvenirs: leur nom même n'a pas été conservé et l'on désigne encore celles qui demeurent par les noms que les Turcs leur ont donnés en les convertissant en oratoires ou en mosquées. Elles présentent trois types d'après leur plan: le type le plus ancien, à trois nefs, dont la nef centrale est aveugle, vient d'Anatolie; mais à Rhodes on a adopté une solution originale qui a consisté à voûter en berceau chaque nef séparément. A ce type appartient Kadi Mesdjidi; le second type est celui des églises cruciformes à croix inscrite, c'est-à-dire ne présentant pas à l'extérieur la forme de la croix: telles Sainte-Marie du Château, transformée par les Chevaliers, et Demirli Djami; le dernier type comprend les églises cruciformes à croix libre, c'est-à-dire extérieure, qui est le plus tardif et le plus courant, telle Dolaply Mesdjidi.

La plus grande est Demirli Djami, ou « mosquée au fer », dont la coupole repose sur un tambour formé de seize arcatures. M. Gabriel pense qu'elle devint la cathédrale grecque quand Sainte-Marie fut abandonnée aux Chevaliers.

Jean Thenaud signalait en 1512 deux couvents. On ne peut savoir s'ils correspondent à deux ensembles de bâtiments situés non loin des

¹ Le résultat de ces recherches est en cours de publication, au tome V de l' *Ἀρχαῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος*.

murailles, dans la partie ouest de la ville, connus sous le nom de Khourmaly Médressé, église à plan quadrilobé, et Abdul-Djelil-Mesdjid, église à trois nefs du début du XV^e siècle, l'une et l'autre dans une cour entourée de chambres voûtées.

Les églises latines de la ville étaient essentiellement Sainte-Marie du Bourg, église gothique à trois nefs, du début du XV^e siècle environ, édifiée près de l'Hospice de Sainte-Catherine et que Rottiers appelle Saint-Marc; et Sainte-Marie de la Victoire, construite après le siège de 1480, au fond du quartier juif. Elle fut démolie en partie à la veille du siège de 1522 pour élever des retranchements. Les quelques traces qui demeurent sur le mur du rempart nous indiquent seules que l'abside était à trois pans.

Dans la partie haute de la ville, vers la porte de Koskinou, dominant les terrasses, les jardins clos, les coupoles des églises, quatre moulins tournaient, pareils aux deux qui demeurent dans ce quartier et qui sont en tout point semblables à ceux des gravures de l'époque.

Les faubourgs. En dehors des remparts, les bourgeois de Rhodes, les Auberges, les couvents possédaient des jardins, des maisons, des chapelles, qui sont signalés dans les descriptions du temps: « tout autour de ladite ville [il] y a beaucoup de jardins et tout plein de petites maisons Églises et Chapelles des Grecs »¹ et aussi des moulins à vent, des roues élévatoires pour amener l'eau nécessaire à l'arrosage². Sur la rive du Mandraki on voyait au XIV^e siècle une église consacrée à Saint-Antoine, entourée d'un verger qui servait de sépulture aux Chevaliers³. L'église, ayant servi à l'établissement des batteries turques contre la Tour Saint-Nicolas en 1480, fut détruite. L'emplacement devait correspondre à celui du petit cimetière qui entoure la mosquée de Mourad Reis.

Tous ces bâtiments, solidement édifiés, ont traversé, sauf deux ou trois, les quatre siècles de l'occupation turque sans dommage essentiel.

¹ Merri Dupui, 1480.

² N. di Martoni, 1394.

³ Elle est très bien représentée sur le dessin de Breydenbach (voir la couverture).

IV

L'ÉPOQUE TURQUE (1523 - 1912)

Le régime. Pendant près de quatre siècles, livrée à l'arbitraire d'un régime dont les principes valaient sans doute mieux que les hommes chargés de les appliquer, Rhodes, retirée de l'Histoire, a vécu, dans l'assoupissement oriental, la vie anonyme d'une province turque. La pénurie de documents historiques, compensée dans une certaine mesure par les récits nombreux des voyageurs, permet cependant de constater que l'état misérable de l'île, tel qu'il nous est décrit unanimement à la fin du XIX^e siècle, ne correspond pas à l'ensemble de la période. Au XVI^e et au XVII^e siècle, l'Empire Ottoman faisait encore figure de grande puissance, et bien que l'île eût été en fait livrée — comme les autres îles de l'Égée — au Capitan Pacha, Grand Amiral, qui, en manière de traitement, en exploitait les revenus, cependant elle connut à cette époque une prospérité certaine.

Elle avait gardé sa marine et l'importance de son arsenal. On y construisait des galères avec les forêts de chênes et de pins, pour la flotte turque ou pour les besoins de son commerce. Intégrés dans un immense empire encore apparemment solide et dont les armées firent trembler l'Europe quand elles vinrent mettre le siège devant Vienne en 1683, les Grecs de Rhodes participèrent activement à ses échanges. Leurs voiliers étaient sans cesse sur mer entre la Grèce, Constantinople, la Syrie et l'Égypte. Les armateurs rhodiens et surtout ceux de Lindos tiraient de gros bénéfices de ce commerce général dont Rhodes était l'entrepôt : une partie de ses importations étaient réexpédiées dans les différentes parties de l'Empire. Pierre Belon signale, vingt-cinq ans après le départ des Chevaliers, des agents de commerce vénitiens qui sont établis à demeure dans la ville¹. Stochove, en 1631,

¹ Pierre Belon, *Les observations de plusieurs singularités... trouvées en Grèce, Asie... et autres pays étrangers*, Paris, 1553, t. II, ch. 13. Le voyage est de 1546 - 1549.

note encore une certaine aisance dans l'île¹. Il n'y a « pas assez de grain pour nourrir les habitants, mais en récompense le bétail, les fruits et toutes sortes d'herbes et racines, tant potagères que médicinales, y croissent en abondance ». Ce grain, ils pouvaient le tirer de la côte d'Anatolie, comme cela se pratiquait à l'époque où les Chevaliers possédaient Halicarnasse et ses environs. Oranges, citrons, figues, amandes, s'écoulaient sur Smyrne et Beyrouth. Cette prospérité tarit au cours du XVIII^e siècle et, dès lors, c'est pour les voyageurs une sorte de leit-motiv de se lamenter sur le destin de l'île et de sa population.

Non pas qu'elle fût particulièrement maltraitée : elle subit le sort commun à tout l'Empire, aggravé des avanies, vexations et corvées propres aux pays soumis, et fatales sous un régime où les fonctionnaires des provinces étaient devenus leurs maîtres. Les impôts, affermés comme ils l'étaient en France avant la Révolution, rentraient peu dans les caisses de l'État et emplissaient plus ou moins selon leur importance, les poches de ceux dont la charge était de les percevoir ; en même temps qu'ils engendraient pour les administrés les mêmes abus sans possibilité d'appel, notamment la perception du « karatch », impôt spécial aux Chrétiens. Savary², après avoir énuméré les différents fonctionnaires turcs de Rhodes, le pacha tout puissant, le kadi, chef de la justice, le muphti, chef religieux, l'agha, commandant militaire, résume ses impressions : « Tels sont les principaux officiers de l'île ; ils semblent tous conspirer à sa ruine », et Choiseul-Gouffier³ signale le dépeuplement de la ville, la destruction des forêts sans contrôle.

La libération d'une partie du monde grec valut à Rhodes comme aux autres terres demeurées soumises, sauf Samos qui reçut un statut spécial, une aggravation de misère et d'assujettissement. Les Grecs de Rhodes gardaient bon souvenir du gouverneur Youssouf Bey. Turcs et Chrétiens eurent pareillement à se plaindre de son successeur, qui couvrit l'île d'un réseau d'espions, au point qu'en 1826, le colonel Rot-

¹ Stochove, *Voyage d'Italie et du Levant*, 3^e éd., Rouen, 1689, p. 221 et ss.

² Savary, *Lettres sur la Grèce...*, Paris, 1782.

³ Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman*, I, ch. 6, Paris, 1782. Le voyage est de 1776.

tiers n'osa entreprendre un voyage dans l'intérieur. Michaud et Poujoulat, en 1831, trouvèrent dans l'île 16.000 habitants, la moitié de l'estimation de Savary à la fin du XVIII^e siècle. En 1844, un officier de marine, Ch. Cottu¹, dressa un bilan général de la décadence : « L'île n'est maintenant qu'une savane magnifique ». Les forêts achèvent de disparaître. « De temps en temps arrive un navire qui vient chercher des bois de construction pour l'arsenal de Constantinople. Alors le gouverneur loue des Grecs qui vont abattre sans choix dans l'intérieur des arbres encore debout, et comme personne ne surveille les ouvriers, ils ravagent les collines charmantes, dont les chênes et les sapins auraient une valeur incalculable pour les petites marines des Sporades et des Cyclades, où le sol est complètement déboisé ». Commerce insignifiant : « une trentaine de barques suffisent... Le port militaire est désert... La jetée est bordée de cafés avec des lits de bois en plein air sur lesquels les Turcs d'un côté, les Grecs de l'autre, restent étendus une partie de la journée... ». Sur cet engourdissement général, « un silence éternel, ce silence de mort qui pèse sur toute la Turquie ». Il n'y a plus de marine et ce qui reste ne pourra soutenir la concurrence des navires à vapeur dont les lignes régulières commencent, après 1840, à desservir la Méditerranée orientale.

On s'étonnera peut-être que les Rhodiens n'aient pas participé brillamment au soulèvement national de 1821. Il en faut chercher la raison dans les dispositions particulières prises par les Turcs au lendemain même de leur victoire et qui ne furent jamais relâchées : le désarmement de tous les Chrétiens de l'île et l'interdiction absolue d'habiter dans la ville. De cette manière, avec une garnison très faible, les Turcs ont pu garder leur conquête sans difficulté. En outre, le redoublement de surveillance au moment où la Grèce continentale et les Iles se soulevaient, maintint la population dans l'obéissance. Les autres îles du Dodécanèse parvinrent à se libérer. Rhodes a dû se contenter d'envoyer à Nauplie quelques représentants auprès de l'Assemblée Nationale. Ultérieurement, les îles de la côte d'Asie échangées contre l'Eubée retombèrent sous la domination turque.

La population en tout cas demeura grecque en presque totalité,

¹ Ch. Cottu, *L'île de Rhodes*, *Revue des Deux Mondes*, t. V, mars 1844.

la conquête turque n'ayant donné lieu qu'à une très faible immigration, et, pour autant qu'on puisse se fier aux estimations des voyageurs — en l'absence d'ailleurs de tout autre document —, cet apport s'est fait peu à peu. Des Hayes de Courmenin, en 1621, signale dans la ville 1.200 Turcs et 200 Juifs. Dix ans plus tard, Stochove en compte 3.000 et 500. Guérin, au milieu du XIX^e siècle, compte 5.500 Turcs et 1.000 Juifs, et en outre 500 Turcs dans les faubourgs et la campagne, contre 20.000 Grecs dont 5.000 vivent dans les faubourgs de Rhodes.

Tous les voyageurs sont impressionnés de l'exclusion qui frappe les Grecs : aucun n'a le droit de vivre en ville. « Il n'y a que les Turcs et les Juifs qui demeurent dans la ville de Rhodes, car pour les Chrétiens il ne leur est pas permis d'y demeurer, quoiqu'ils y aient leurs boutiques, et il faut qu'ils aillent passer la nuit dans les villages, ne pouvant être dans la ville que le jour »¹. Au coucher du soleil, un coup de canon donne le signal de la fermeture des portes : il faut qu'à cette heure tous les Chrétiens soient sortis. Turcs et Juifs rentrent alors dans leurs demeures avant que la nuit n'amène dans les rues l'obscurité la plus totale. Ces villages sont d'ailleurs tout proches, entre autres Néo-Maras, au nord de la ville, qui est devenue le noyau de la ville moderne, « village ouvert et paisible près de la ville guerrière et fermée. Ce quartier franc a son église et se compose de plusieurs longues rues bordées de petites maisons presque toutes semblables : un seul étage, une cour intérieure, trois ou quatre pièces ouvrant sur cette cour et meublées à l'orientale... »².

Le mépris du musulman pour le «roumi», qu'il ne cherche jamais à assimiler, mais au contraire à écarter de lui dans tous les actes de la vie quotidienne, a aidé les Grecs à conserver pendant quatre siècles le sens de leur nationalité, comme ils ont conservé leurs fêtes et l'usage de leur langue. Petits artisans ou marchands, marins, jardiniers, ils vécurent pendant des suites interminables de générations, soumis, mais unis dans le souvenir et les manifestations de leur hellénisme, situation enviable quand on la compare à celle des minorités

¹ Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665.

² D'Estournel, *op. cit.*, 1832.

polonaises en Russie et en Prusse ou bien à celle des Roumains de Transylvanie sous la poigne des Hongrois.

Les Juifs, d'origine espagnole, sont admis à vivre en ville. Installés dans la cité des Chevaliers, ils en occupent toute la partie orientale, sorte de ghetto en dehors duquel ils ne sont pas autorisés à vivre: marchands d'étoffes, prêteurs ou portefaix.

Quant aux Turcs, ils habitent le reste de la ville, y compris le «château». Pêcheurs, artisans, fonctionnaires, jardiniers, ils possèdent les meilleures maisons, des jardins dans les faubourgs et des fermes nombreuses dans l'île.

La ville. L'aspect de la ville s'est peu modifié au cours de cette longue période, sauf la poussée des minarets, qui lui confèrent encore un cachet oriental. Le Turc d'autrefois n'était ni un novateur, ni un destructeur: «tout est resté debout à Rhodes: depuis le jour où le grand-maître, avec ses frères, a abandonné l'île, le Turc n'a rien démoli, rien élevé; il est venu s'asseoir sur ses tapis avec sa pipe qu'il fume depuis des siècles, et qu'il fumera, impassible, sur les ruines du monde...¹». Sauf quelques figures de saints, il n'a pas même fait disparaître les blasons et inscriptions des vaincus: Pierre Belon, en 1546, y voit «tous les bâtiments des Chevaliers de Rhodes, encore partout en leur entier: car les Turcs n'ont rien ôté des armoiries, peintures, sculptures, gravures ou écriteaux qu'ils y ont trouvés».

Michaud et Poujoulat notent en 1831: «On serait tenté de croire que les Turcs s'étaient engagés, dans la capitulation, à laisser les choses comme ils les avaient trouvées»². Ils héritaient en effet d'une place forte, ébréchée par endroits mais solide: Pietro della Valle, en 1615, a pu visiter les défenses avec un serviteur du Sultan. «Rhodes, dit-il, après Malte, est la plus belle et la plus forte place que j'aie jamais vue». Quant à la ville, ils la vidèrent de ses habitants et n'eurent que la peine d'emménager dans leurs demeures. Tous les bâtiments ont donc été utilisés, militaires ou civils, dégradés, mais non détruits et les églises transformées en mosquées par l'adjonction

¹ Ch. Cottu, *op. cit.*

² Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, Paris 1833.

d'un minaret. A une époque où la notion de monument historique n'existait pas, la domination d'un peuple ennemi de toute transformation et de tout modernisme a été la meilleure des garanties pour la conservation du passé. De grands dégâts cependant, mais accidentels, sont survenus après 1850. Les voyageurs ont noté l'un après l'autre l'état des édifices et de la ville. Au XVIII^e et au XIX^e siècle surtout ils en ont dessiné les aspects. Nous pouvons suivre ainsi, avec des lacunes sans doute, mais avec précision parfois, la vie de ces monuments depuis le XV^e siècle, et nous représenter certains détails de l'époque des Chevaliers, dont les récits du temps ne nous disent rien.

On put voir, par exemple, jusqu'à la fin de l'époque turque, l'artillerie abandonnée par les Chevaliers à leurs vainqueurs. Corneille le Bruyn, en 1681, apprend d'un canonnier turc, ancien esclave originaire de Hambourg, libéré et converti, que les remparts et le château étaient défendus par 620 pièces de canon¹. Ces pièces, qui n'eurent jamais plus l'occasion de tirer, rouillèrent lentement sur place. Au milieu du siècle dernier, «sur le terre-plein des boulevards, de vieux et d'énormes canons, les uns montés sur des affûts, et les autres à terre, se voient encore de distance en distance;... la plupart remontent à l'époque des Chevaliers et sont ornés d'armoiries, de devises et d'inscriptions. On remarque aussi des coulevrines et des mortiers gigantesques, et à côté, des tas de projectiles d'une incroyable grosseur, en pierre, en marbre ou en métal»². Plus un ne reste aujourd'hui. Beaucoup furent transportés à Constantinople pour y être fondus et transformés en monnaie de bronze. Quelques-uns, au Musée des Invalides, ornés de fleurs de lys, ont été offerts par le sultan Abd-ul-Aziz à Napoléon III.

Les remparts n'ont subi aucune modification, en dépit des instructions données par Soliman avant de rejoindre sa capitale, mais du côté de la mer quelques changements sont survenus. Descriptions et dessins, jusque vers 1880, nous font regretter, devant la nudité d'aujourd'hui, de n'avoir pas connu cette époque. Les uns et les autres concordent parfaitement. Les dessins de Choiseul-Gouffier en 1776

¹ Corneille Le Bruyn, *Voyage au Levant*, Rouen 1725, t. I.

² V. Guérin, *op. cit.* 1854, ch. 10.

et de Flandin en 1844 semblent contemporains (pl. XXVIII, 48). Des constructions ont été édifiées au pied des murailles; le long du quai du grand port, une élégante loggia abrite une fontaine entre les Portes de la Marine et de l'Arsenal, des touffes de verdure se répondent des deux côtés des remparts, et dans la ville les palmiers rivalisent de hauteur avec les minarets. Le port est plein de barques et de caïques. Quant au Mandraki, il demeure le chantier naval d'autrefois: Chateaubriand¹, en 1806, décrit brièvement «la darse des galères et le chantier de construction. On y bâtissait alors une frégate de trente canons avec des sapins tirés des montagnes de l'île». Les deux ports se sont envasés peu à peu. En 1854, «les gros navires sont contraints de mouiller dans la rade en dehors». Sur les môles la plupart des moulins n'existent plus, mais surtout la Tour de Naillac s'est effondrée lors du tremblement de terre de 1863, et avec elle a disparu un des éléments les plus caractéristiques du panorama maritime de la ville.

A l'intérieur des murs, sauf l'érection des mosquées, tout se conserve jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Des Hayes de Courmenin, en 1621, voit «le palais du Grand-Maître... encore en son entier: il sert comme de donjon à la ville haute». Dix ans plus tard, il est signalé comme «servant de prison pour les prisonniers de marque»². En 1681, Le Bruyn répète à peu près les même termes et apprend qu'on y détient depuis trois ans «un roi des Tartares». En 1826, Rottiers le trouve en piètre état: il croit reconnaître «la grande salle d'audience où nous vîmes encore debout deux colonnes», transformée en jardin potager, et la chapelle «depuis convertie en étable». Flandin le dépeint de la sorte en 1844, et plus pittoresquement Ch. Cottu: «des tours... flanquées de tourelles dont les débris obstruent les cours et les salles; des restes de galeries, des arcades que le lierre enlace et soutient encore, servent d'abri à de tristes oiseaux qui s'échappent en criant» (pl. XI, 18; XII, 20; XIII, 22). Mais le tremblement de terre de 1851 et surtout l'explosion de 1856 l'ont ruiné presque totalement, de même que la Loge et l'église

¹ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 90.

² Stochove, *op. cit.*, 1631, pp. 221 et ss.

Saint-Jean : au cours d'un orage la foudre, tombant sur le minaret de l'église, enflamma un dépôt de poudre souterrain. Tout le quartier s'écroula, ensevelissant huit cents personnes. La tradition s'est maintenue à Rhodes qu'il s'agit d'une mine que les Turcs avaient installée sous le château pour le faire sauter, juste avant la capitulation. Cet énorme dépôt de poudre aurait été oublié par la suite et aurait conservé pendant trois siècles son pouvoir explosif. Le rez-de-chaussée du Palais était demeuré cependant en assez bon état : «Aujourd'hui, le palais, converti en prison de bagne, contient environ 150 forçats»¹.

L'église Saint-Jean avait été, comme toutes les autres, convertie en mosquée au lendemain de la conquête turque, et son clocher carré, à demi abattu pendant les bombardements du siège, avait été surmonté d'un petit minaret blanc.

La Loge de Saint-Jean était déjà fort ruinée. On en suit la destruction sur deux ou trois dessins du XIX^e siècle. On ignore comment et quand elle a commencé (pl. XIV, 23). Ces deux monuments ont disparu à peu près complètement : il a fallu l'aide des dessins d'autrefois pour préciser, avant les fouilles récentes, la position de l'église (pl. XI, 17); pour ce qui est de la Loge il n'en restait que deux piliers avec leurs chapiteaux et les traces d'une arcade dans le mur d'une maison.

Les Auberges ont servi d'abord à loger les troupes (Des Hayes de Courmenin, 1621), mais au XVIII^e et au XIX^e siècle elles sont habitées par des familles turques et les magasins du rez-de-chaussée sont loués. En 1826, l'Auberge d'Angleterre était la demeure d'un pacha turc exilé, les autres abritaient des locataires anonymes «qui n'ont ni les moyens ni le goût nécessaire pour entretenir ces belles demeures». On a muré des fenêtres pour en ouvrir d'autres, on les a aveu-glées de moucharabiehs, pour s'isoler de la rue sans être privé de son spectacle. Au rez-de-chaussée de l'Auberge d'Italie, «plusieurs marchands d'épicerie et de tabac avaient établi... leurs magasins...», toutes les pièces étaient encombrées de tonneaux et de ballots d'où s'exhalait une odeur aromatique très forte»².

¹ Biliotti, *op. cit.*, 1881, II, ch. 12.

² Rottiers, *op. cit.*, ch 12.

La rue des Chevaliers a pris une allure orientale contenant une vie secrète que le passant se plaît à imaginer, « montueuse, déserte, remplie d'herbes et de pierres roulantes...; quelques fenêtres grillées étaient garnies de fleurs..., de petites mains écartaient avec précaution les plantes aux barreaux »¹.

Au début du siècle dernier, l'Hôpital conservait encore sa destination première. A l'étage on y soignait les blessés militaires: « au lieu des Chevaliers, nous n'y rencontrâmes que des cavaliers Égyptiens, mis hors de combat dans la campagne de Morée »². Le rez-de-chaussée était une sorte de débarras général pour l'armée et la marine. Rottiers vit dans les magasins de la façade quantité de pièces de canons « les unes turques, les autres avec les armes de l'Ordre, entassées les unes sur les autres », des lances, des hallebardes et « des projectiles de toute espèce... jetés sans aucun ordre, ce qui donnait à cette espèce d'arsenal bien plutôt l'air d'un magasin de vieille ferraille ». Autour de la cour, « d'immenses celliers... servent maintenant de magasins pour les voiles, cordages et autres agrès pour l'équipement des bâtiments de guerre »³. C'est là que Ross a vu, en 1843, la chaîne qui fermait le port des Chevaliers entre la Tour de Naillac et la Tour des Moulins et qui, depuis, fut transportée à Constantinople, où sa trace s'est perdue. Les belles portes de la façade, en bois de cyprès sculpté, furent offertes au Prince de Joinville, lors de son passage, en 1836: elles figurent aujourd'hui dans la Salle des Croisades du Musée de Versailles. La façade à cette époque avait été profondément transformée, des ouvertures en arc surbaissé avaient été ouvertes au premier étage. Elles demeurèrent jusqu'à la fin de l'époque turque, où l'Hôpital fut transformé en caserne⁴.

La muraille entre les deux villes, qui ne répondait plus à un besoin, ne fut pas entretenue. Elle croula peu à peu. Une de ses tours est visible encore sur un dessin de Flandin, en 1844, qui montre les « Casernes des Chevaliers » déjà fort délabrées (pl. XV, 26). La Châtel-

¹ Ch. Cottu, *op. cit.*, 1844.

² Rottiers, *op. cit.*, ch. 9.

³ Rottiers, *op. cit.*, ch. 9.

⁴ Voir la photographie dans *Clara Rhodos* t. I, p. 129.

lenie décrite par Rottiers et occupée par le Kadi a disparu aussi à une époque qu'on ne peut préciser.

Le Bazar descendait le long de l'ancienne muraille jusque vers la Porte de la Marine. «C'est un assemblage de boutiques mesquines et ordinairement en bois, où des Grecs, des Turcs et des Juifs débitent les différentes denrées et marchandises les plus nécessaires à la vie»¹. Tout en bas, le Tribunal de Commerce, étouffé parmi les mesures, servait, vers 1880, de marché aux poissons, et l'étage avait été transformé en mosquée sous le nom de Bezesten Djami.

Vers le fond du quartier juif, l'Archevêché et l'Hospice Sainte-Catherine abritaient de pauvres familles juives et quelques églises des Chevaliers achevaient de tomber en poussière: Sainte-Marie de la Victoire et Sainte-Marie du Bourg. Cette dernière, enclavée dans des maisons, n'a été dégagée que récemment. M. Gabriel l'a vue dans son état d'utilisation domestique entre 1911 et 1923: «l'abside centrale, à trois pans, couverte de voûtes rayonnantes, est encore intacte et constitue l'une des pièces de l'habitation dans laquelle elle est englobée». Des piliers, «un seul d'entre eux, resté debout, émerge de la terrasse d'une maison».

Les Turcs ont construit une demi-douzaine de mosquées dont les minarets et les coupoles ont transformé le panorama de la ville: Ibrahim Pacha en 1531, Redjeb Pacha en 1588, Suleïmaniè, sur les ruines, dit-on, de l'église des Saints-Apôtres, après 1522, et reconstruite au début du XIX^e siècle, enfin trois autres plus modestes. Elles sont de plan et d'aspect assez semblables, petites mosquées à salle carrée, à coupole sur pendentifs, pourvues d'un seul minaret et bordées d'un portique. La porte est souvent encadrée de colonnes antiques; celle de la Suleïmaniè fut sculptée dans le style de la Renaissance vénitienne. Un platane, qui fait voûte sur la place qui les précède, ombrage la fontaine aux ablutions, dont les colonnes proviennent aussi des monuments antiques (pl. XXXI, 54, 55).

Tous les voyageurs ont noté le silence dans la ville turque, les rues désertes, les hommes étant aux cafés du port et du bazar, les femmes derrière les grillages des harems, tranquillité qui contrastait

¹ Guérin, *op. cit.*, 1854, ch. 11.

avec l'animation du quartier juif. Les descriptions de jadis conviendraient souvent à l'état présent. Mais on y voyait alors un peu partout des vestiges antiques qui sont depuis au Musée, « petits autels votifs ou tumulaires, en marbre gris ou blanc... ornés de guirlandes et de têtes de béliers ou de veaux sculptés et que les Turcs ont placés comme des bornes près de leurs maisons ». Ou bien des souvenirs de l'époque médiévale : Rottiers découvrit à l'entrée d'un bain turc le tombeau du grand-maître Robert de Juilly, transformé en réservoir et muni de robinets pour les ablutions. Ailleurs, ce sont des rappels de l'histoire militaire. Le quartier juif, « plus qu'aucun autre, est encore jonché çà et là de ces énormes boulets de marbre ou de pierre que Soliman avait laissés dans la ville lors du siège de 1522 et dont quelques-uns ont au moins 50 cm. de diamètre »¹. Maisons et édifices publics étaient badigeonnés à la chaux, en épaisses couches blanches, chaque année renouvelées, qui à la longue étouffèrent les sculptures des façades. Là était sans doute la différence la plus sensible avec la Rhodes d'aujourd'hui, à qui l'on a rendu la teinte de ses vieilles pierres.

*Les cimetières et
les faubourgs.*

Tout autour des remparts, dans la terre profonde des glacis, Soliman fit enterrer les soldats morts pendant le siège, quarante mille dit-on généralement. Ces cimetières figurent encore sur des plans italiens postérieurs à 1924. Ils entouraient la ville murée d'une large zone où les Turcs venaient se promener ou rêver, les cimetières en Turquie tenant lieu de jardins publics. Il ne faudrait pas toutefois imaginer les forêts de cyprès, les retraites ombreuses, les perspectives enchanteresses de ceux de Stamboul et de Scutari. Guérin, en 1854, décrit bien les tombes « dans un vaste espace ombragé, de distance en distance, par des bouquets de platanes, de peupliers blancs, de térébinthes, de cyprès et de sycomores ». En fait, les dessins de Rottiers en 1826 les montrent assez nus, correspondant à la description de M. Gabriel en 1921 : « Une large zone de cimetières... s'étend jusqu'à la contrescarpe des fossés.

¹ Guérin, *op. cit.*, 1854, ch. 11.

Sur les glacis du sud, touchant à la mer, les sépultures des Juifs alignent leurs dalles uniformes et nues. Partout ailleurs, disséminées dans la campagne, escaladant les tertres, bordant les sentiers, se pressent les tombes musulmanes, stèles de pierre ou de marbre, turbés en ruines, à demi enfouis au milieu des aloès ou s'abritant sous l'ombre des oliviers et des platanes».

Ces cimetières séparaient la cité des faubourgs où habitaient les Chrétiens. A l'époque des Chevaliers, des maisons de campagne au milieu de jardins émaillaient la verdure tout autour de la ville. On les rasait au moment des sièges pour empêcher l'ennemi de s'y abriter. Après 1522, les alentours de la cité, et surtout au nord, se peuplèrent rapidement de tous ceux à qui le séjour urbain était désormais interdit. Des villages s'édifièrent tout proches, parfois «guère plus loin des portes qu'à la portée d'un arc»¹. En 1681, Le Bruyn remarque leur importance: «Les dehors ou faubourgs sont plus grands que la ville elle-même. On y voit plusieurs beaux jardins où il y a beaucoup d'orangers dont les fruits ne le cèdent à aucuns autres».

Ces faubourgs, au milieu du XIX^e siècle, étaient au nombre de trois, deux au sud et un au nord, groupant neuf paroisses grecques et une latine. Ceux du sud, Cato-Maras et Apano-Maras étaient les plus anciens et les plus peuplés. Ils comprenaient plusieurs agglomérations qui existaient déjà au XV^e siècle: Haghios Georgios, Haghia Anastasia, Haghios Anargyros, Haghios Ioannis. L'archevêque grec y résidait. Néo-Maras ou Néo-Khori est au nord. C'est le plus jeune. Il semble dater du milieu du XVII^e siècle «et même la plupart des maisons qui le composent sont d'une époque beaucoup plus récente»². La population n'y était que de 800 habitants contre plus de 4.000 pour les autres faubourgs. Il renfermait les 120 catholiques de la ville, et les consuls avaient pris l'habitude d'y demeurer. C'est dans ce faubourg qu'en souvenir de l'église de la ville, détruite en 1522, on construisit une nouvelle Sainte-Marie de la Victoire, en 1743, pour abriter une image de la Vierge, peinte sur marbre, avec les armes de d'Aubusson, qu'un esclave latin avait trouvée en tra-

¹ P. Belon, *op. cit.*, 1546.

² Guérin, *op. cit.*, 1854, ch. 12.

vaillant au pied des remparts où s'élevait la primitive église. Au nord de Néo-Khori, la pointe de l'île était complètement dégagée. Pareille à la langue de sable qui s'avance à l'ouest du port de Cos, elle était alors garnie de moulins: ils figurent au nombre de quinze sur la carte anglaise de 1839. Entre Néo-Khori et la ville, le long du Mandraki, l'Arsenal Turc et le bâtiment du Konak, au pied des remparts, constituaient les seuls édifices officiels.

Ces trois faubourgs tendirent à se rejoindre peu à peu. Vers 1920 «depuis Néo-Khori, au nord, jusqu'au faubourg Saint-Georges, au sud-est, c'est une suite presque ininterrompue de petites maisons, peintes de couleurs claires, groupées en paroisses autour des différentes églises ou dispersées au milieu des jardins et des vergers sur les pentes du Mont Smith» (le Mont Saint-Étienne)¹. Une partie de cet espace, entre le faubourg et la ville a été complètement transformée depuis vingt-cinq ans: une cité nouvelle y est née sous l'occupation italienne.

¹ A. Gabriel, *op. cit.*, 1922, t. I.

RHODES MODERNE (1912 - 1944)

L'occupation italienne.

A la faveur des crises qui ont secoué l'empire turc au XIX^e siècle, nombre d'îles grecques de l'Égée ont réussi à se libérer. D'autres, moins fortunées, ont été prises comme gages « provisoires » : Chypre en 1878, par les Anglais, Rhodes et les Douze Îles en 1912, par les Italiens.

La conquête italienne avait été accueillie avec joie, et les Rhodiens n'avaient pas marchandé leur concours à la division du général Ameglio lors de la bataille de Psinthos qui lui livra l'île. Et ce dernier en échange avait adressé aux habitants une proclamation tout empreinte de bons sentiments, où il était question d'autonomie et d'occupation temporaire, jusqu'à la fin de la guerre. Le traité de Lausanne, qui mettait fin au conflit italo-turc en octobre 1912, précisait cependant que ces îles devraient être rendues aux Turcs après leur évacuation de la Lybie et de la Tripolitaine. Elles ne seraient donc pas, de toute manière, rentrées dans l'unité hellénique, mais elles ne revinrent pas aux Turcs non plus, et à la faveur de la guerre de 1914, tandis que les Turcs prenaient parti pour l'Allemagne, l'Italie, se rangeant du côté de la France et de l'Angleterre, conserva un corps d'occupation dans le Dodécanèse. Deux traités successifs, en 1919 et 1920, passés entre l'Italie et la Grèce, stipulaient que les Douze Îles retourneraient à leur patrie d'origine, sauf Rhodes à qui les Italiens accorderaient une large autonomie. Mais ces accords, pas plus que le traité de Lausanne, ne furent appliqués. Les îles demeurèrent sous le nouvel occupant et Rhodes, en fait d'autonomie, connut une série d'années infiniment plus pénibles que les siècles passés en compagnie des Turcs.

Ceux-ci ne s'étaient jamais avisés de détruire le sentiment national des peuples conquis. Il leur suffisait de prélever sur eux une taxe spéciale et qu'ils se tinssent dans l'obéissance. Avec l'arrivée des Ita-

liens, et surtout après 1922, les Rhodiens connurent le sort des minorités de l'Europe Centrale, partout où l'on voulut, comme eux, les dénationaliser. Leurs écoles furent fermées, le clergé orthodoxe inquiété et exilé, la langue italienne seule admise, les noms de lieu italianisés. A grand renfort de liras on s'efforça d'implanter dans l'île des colons italiens pour qui l'on construisit des villages nouveaux, San Benedetto, Campochiaro, etc., sans trop se préoccuper du sort du paysan grec dont le niveau de vie ne s'améliora pas. Il s'agissait surtout de constituer à Rhodes une minorité italienne sur laquelle on pourrait éventuellement s'appuyer plus tard pour légitimer et prolonger l'occupation. Cette politique s'accrut dans les dernières années qui précédèrent la guerre, avec l'arrivée comme gouverneur de Cesare de Vecchi, un des vétérans du fascisme. L'étranger qui faisait escale, séduit par la ville nouvelle, les fleurs semées à profusion, les routes impeccables, ne pouvait guère se rendre compte de ce qui se déroulait derrière la façade, encore qu'il ne manquât pas d'être tracassé, en ce temps où sévissait une épidémie aiguë d'espionnage digne des Turcs et de la République de Venise, et qui rendait l'atmosphère bien plus insupportable qu'en Italie. Aussi une émigration importante a-t-elle diminué sensiblement la population grecque du Dodécanèse, qui, estimée à 140.000 en 1912, n'est plus actuellement que de 115.000¹. Cependant il semble que ce mouvement n'ait pas atteint l'île de Rhodes, dont la population n'a cessé de s'accroître depuis le milieu du siècle dernier. Guérin en 1854 indique 27.000 habitants, le Dr Skevos Zervos² cite une statistique de source grecque de mai 1913: 45.000. L'Enciclopedia Italiana donne pour 1934 le chiffre de 56.754, et le recensement grec du 9 octobre 1947, 61.750, chiffre équivalent à celui de 1941.

Les procédés intolérables d'une dictature empêchent sur le moment de juger sainement son œuvre. Sans se laisser prendre à la réclame tapageuse faite avant la guerre pour lancer Rhodes comme grande station climatique et touristique³, il faut reconnaître que

¹ C. A. Megas, *Le Dodécanèse libre*, dans *l'Hellénisme Contemporain*, Athènes, Mars - Avril 1948.

² Dr. Skevos Georges Zervos, *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920.

³ De 700 en 1922, le nombre des touristes est passé à plus de 60.000 en 1938.

l'occupation italienne a modifié certains aspects de l'île. Le fascisme a cru devoir retrouver dans la tradition romaine la politique des constructions et des routes qui s'associe au goût des Italiens pour les décors floraux. Rhodes a été comprise dans le programme de grands travaux publics qui ont été entrepris en Italie pendant cette courte période: une ville neuve a été bâtie, qui est une réussite d'urbanisme moderne; tous les monuments de la cité médiévale ont été restaurés, relevés ou mis en valeur; près de 500 kilomètres de routes, comparables à celles d'Italie, ont été construits, de grands hôtels édifiés, la source de Kallithéa a été dotée de luxueuses installations thermales: rien de pareil n'existe dans aucune île de la Méditerranée orientale. Enfin un service archéologique a été créé, qui s'est efforcé de protéger les édifices historiques, qui a entrepris, sous le titre de «Clara Rhodos», la publication monumentale des fouilles des nécropoles et des villes antiques et a installé dans l'Hôpital des Chevaliers un musée antique et médiéval où les manifestations de l'art populaire rhodien n'ont pas été oubliées. Tous ces travaux ont été exécutés très vite, à un «rythme fasciste» qui a visé avant tout à l'effet spectaculaire. Cette méthode peut convenir pour édifier des routes et des bâtiments neufs: dans le domaine scientifique, elle appelle d'expresses réserves: on a exhumé beaucoup de choses en un temps record, on en a étudié très peu; on s'est intéressé spécialement à l'antiquité et à la période des Chevaliers, en laissant complètement de côté la période paléo-chrétienne et byzantine: œuvre superficielle, hâtive, et qui a manqué de tact.

La ville murée. Il y a donc maintenant à Rhodes deux villes juxtaposées, la ville ancienne et la ville neuve.

Au cours de l'occupation italienne un grand travail de remise en état des monuments a été effectué dans la Cité des Chevaliers. Les édifices historiques ont été libérés de leurs habitants, sauf l'Hospice de Sainte-Catherine, et rendus à leur aspect primitif; le badigeon de chaux a été gratté; la Loge des Chevaliers, le Palais des grands-maîtres ont été reconstitués d'après les descriptions et les dessins du siècle passé. Seule la Tour de Naillac n'a pas été relevée et l'église

Saint-Jean, dont l'emplacement reste occupé par une école turque, a été réédifiée en bordure de la ville neuve sur le quai du Mandraki. Ces restaurations ont entraîné des déblaiements impitoyables, selon la méthode archéologique que Barrès déplorait sur l'Acropole, et le Port du Commerce a perdu une partie de son pittoresque avec la disparition des arbres, de la fontaine, des turqueries que les vieilles gravures nous montrent au bas des murailles.

On regrette aussi qu'en deux points les remparts aient été éventrés pour livrer passage à des voies modernes. On a ouvert après 1924 la Porte des Cerfs, appelée aujourd'hui Porte de la Liberté, à l'ouest de la Tour Saint-Paul, et rendu à son usage la Porte de l'Arsenal, murée sous les Turcs, pour relier rapidement le Port du Commerce et la ville neuve. Une chaussée asphaltée, lisse et noire, a remplacé le pavé turc: elle mène, le long des murailles, au quai d'embarquement, qui est le Môle des Moulins considérablement élargi. Sauf un, décapité, les moulins de jadis ont disparu du môle, de même que ceux du Môle Saint-Nicolas, dont la base demeure, ont cessé de tourner à la brise. Et au fond de la baie d'Acandia, on a fait passer la route aussi au fond des fossés, alors qu'il eût été fort aisé de contourner le rempart du côté de la mer. Mais ce sont là des détails qui n'arrivent pas à gêner l'ensemble.

La ville murée produit encore une sensation profonde. On y perd souvent, autant qu'au Caire ou à Stamboul, la notion du temps, et même si l'on y pénètre par la porte moderne de la Liberté, on se sent aussitôt dans un autre monde où le rythme de la vie semble fixé depuis mille ans. La porte franchie, on se trouve sur l'emplacement de l'ancien Arsenal dont les bâtiments ont disparu. Trois époques s'affrontent dans l'espace réduit de la place: le soubassement antique du temple d'Aphrodite, la Banque Ionienne, en style médiéval de Rhodes, et au fond, l'Auberge de la Langue d'Auvergne et l'Ancienne Infirmerie des Chevaliers. Des fleurs et de la verdure s'efforcent de ménager les transitions et sans doute y réussissent car l'œil n'est pas offensé de ce rassemblement. D'emblée aussi on prend conscience de la couleur de Rhodes, toute en teintes chaudes et amorties, avec le gris doré des pierres, la pourpre des bougainvillées qui s'accrochent aux murailles ou bordent sagement, taillées en haies, l'excavation des ruines antiques.

Sur la placette de l'Hôpital, un grand platane de jadis étend son ombre et l'on abandonne l'asphalte anachronique pour les durs petits galets dont toute la vieille ville est pavée, galets de la plage blancs ou noirs, ovales et lisses, que les Turcs ont conservés, dont les Chevaliers usaient déjà, et avant eux les Byzantins, qui en ornaient les cours des maisons : usage immémorial qui s'est maintenu dans l'île, peut-être en souvenir des mosaïques anciennes et sans souci de l'occupant.

La cathédrale Sainte-Marie, dont la façade donne sur la petite rue qui unit les deux places, est sans doute le monument le plus décevant de Rhodes. Les Turcs lui avaient adjoint un portique et un minaret qui lui conféraient quelque grâce, et que le souci d'une restauration intégrale lui a ôtée. Église en partie fortifiée, dont on ne visite pas l'intérieur, elle n'offre sur la rue qu'une façade hostile, et au-dessus de ses portes murées un grand panneau rectangulaire, qui paraît veuf d'une affiche, montre, dans une grisaille tachetée, le résidu d'une fresque à présent illisible.

Avant la guerre on visitait, dans l'Hôpital, le Musée où les Italiens avaient rassemblé des statues antiques trouvées dans l'île et dans celle de Cos, des vases archaïques et les céramiques dites de Lindos, des sculptures de l'époque des Chevaliers, des pierres tombales et des blasons, dont une partie gît pêle-mêle sous le portique aux belles voûtes d'ogive. Des boulets de pierre blanche en pyramide rappellent ici, comme sur la Place de l'Arsenal, les sièges, l'histoire militaire de Rhodes. La partie sud du bâtiment porte plus fâcheusement les marques de la guerre dernière : une bombe a ruiné la charmante salle aux deux arcs, dont il ne reste plus que la trace du pilier au ras du sol. Elle donne accès de plain-pied à un jardin clos de murs, dépendant jadis d'une maison qui fait face à l'Auberge de France, un jardin secret qu'on ne devine pas de la rue, plein de pierres antiques riches en inscriptions, de chapiteaux, de reliefs ioniques, de statues, de fleurs et d'arbres, où l'on flâne avec délice au murmure des eaux vives.

Quelques marches que l'on descend vous mènent à une courette qui ouvre sur la rue des Chevaliers par une grille délicatement ouvragée. Une petite fontaine turque y chante dans la pénombre verte,

Nul ne passe dans la rue et la cour est à vous. Sur un côté, un escalier de pierre, le long d'une maison délabrée, vous invite à monter. C'est une maison turque à l'abandon. La grande salle du premier ouvre sur la cour par une série d'arcades en bois sculpté. Dans un angle, un escalier tournant en bois ajouré conduit à l'étage supérieur, qui était celui des femmes: d'une salle plus petite bordée d'une banquette, on découvre soudain, dans un silence total, le panorama de la ville: une descente de terrasses grises embrasées de soleil, quelques minarets qui pointent et la mer qui scintille. Une terrasse qui borde la rue des Chevaliers offre sur le Collachium une vue pleine d'imprévu: on est au niveau de l'étage de l'Auberge de France, dont les gargouilles à têtes de crocodile se penchent sur la rue. Des murs gris, des terrasses grises, des cubes gris, inertes comme les débris d'une ville morte, semblent sortir les uns des autres, s'entassent en pyramide, couronnés par la masse géométrique du Palais des grands-mâtres. Quelques taches de vert mettent une animation factice: un palmier qui s'ouvre au-dessus d'une cour invisible, un cyprès qui fuse dans le ciel d'émail.

La rue des Chevaliers, déserte et sonore, monte doucement vers le Palais. Reconstitué presque entièrement, il a un aspect trop neuf malgré les pierres jaunâtres et comme patinées; les angles sont trop nets. Pourtant la reconstitution a été conduite avec soin: on a choisi des blocs de même appareil qu'autrefois, et intercalé de place en place des pierres authentiques.

La cour à arcades, dallée de marbre, vous accueille dans une lumière éblouissante. Dans l'angle opposé à celui de l'escalier extérieur, habituel à Rhodes, un puits à portique rappelle étonnamment celui d'une maison de Délos.

A l'étage, une série de grandes salles, dont l'une à deux colonnes et trois arcades soutenant le plafond¹, ont été richement reconstituées. Au centre de leur somptueux dallage de marbre, blanc et noir, roux et blanc, on a encasté des mosaïques de Cos, décorées d'animaux, de poissons, de têtes humaines sur trois ou quatre bandes. Aux murs, des coffres des îles, quelques-uns en marqueterie et rongés des vers. Dans

¹ C'est la salle ruinée décrite et dessinée par Rottiers en 1826.

une salle un buste en marbre vert de Mussolini, un autre du Roi-Empereur sont demeurés en place et la Louve romaine en bronze vert, descendue de sa colonne à l'entrée du Mandraki, a été installée dans le jardin, sur son piédestal, parmi les dahlias. Des fenêtres, et mieux des jardins au pied du palais, des magnifiques jardins comblés de fleurs, de palmiers et de cyprès, qui semblent, parmi tant de pierres, la ruineuse folie d'un sultan des Mille et une nuits, par delà les créneaux, la vue s'étend sur la cité murée, sur les fossés, sur la ville neuve dans sa verdure, et par delà la mer foncée, sur les côtes d'Anatolie.

Les petites rues vous prennent en face du Palais, vous conduisent jusqu'au fond de la ville ou vous font descendre au port par des itinéraires en zigzag que vous essayerez en vain de retrouver. Au fond de ces ruelles on n'a plus aucun repère, et le mieux est de se laisser guider à leur gré sans se soucier de la direction ni du lieu d'aboutissement. Il en est une d'ailleurs à laquelle on revient toujours sans le vouloir : elle part de la mosquée de Soliman et par mille détours vous amène sans que vous sachiez comment, en vous faisant traverser le quartier turc, jusqu'à la porte de Koskinou. Elle est pareille à beaucoup d'autres quoique un peu plus large : une voiture à cheval peut y circuler. On passe parfois sous le premier étage d'une maison ; on suit de longues sections rectilignes entre de hauts murs presque noirs, que des arcades soutiennent par le haut, précaution pour limiter les effets des tremblements de terre. On rencontre fréquemment ces arcs dans les vieilles villes méditerranéennes et les villages fortifiés de Provence. De rares ouvertures, mais qui sont souvent de style : une belle porte arquée et moulurée, une fenêtre à corniche dont les entrelacs et les feuillages paraissent de même main que ceux des belles demeures historiques. Il fait nuit dans ces ruelles dès que le soleil n'y tombe plus. Comme dans les villes marocaines, on longe d'interminables murs d'où l'on ne voit rien sortir. Parfois on débouche sur une placette, et une chapelle byzantine apparaît avec sa coupole couverte de tuiles rondes sur le haut tambour à arcades. Parfois une porte entr'ouverte laisse entrevoir une cour toute blanche, illuminée de soleil, où l'on cultive dans des bidons passés à la chaux tout ce qui veut bien pousser de vert et fleurir. Parfois c'est toute

une demeure qui se révèle, d'une propreté hollandaise, grande salle au plafond de cyprès soutenu par une arcade et ouvrant sur une cour peinte en bleu vif. On croise de temps à autre un Turc tout noir en turban blanc ou une bande d'enfants criards. Et sur le coup de midi, dans le silence et la chaleur qui monte, la voix aiguë du muezzin descend sur la ville du minaret de Soliman.

Aux abords de la porte de Koskinou, on se sent moins étouffé : des palmiers jaillissent des murs, des moulins tournent, des minarets sortent comme par enchantement. Palmiers et cyprès s'élèvent de la petite cour dallée qui précède la chapelle où est enterré le trompette de Soliman. Deux moulins, tout pareils à ceux des dessins du XV^e siècle, ouvrent de temps à autre leurs ailes de toile blanche. L'un d'eux domine une fontaine turque à arcades et marque l'entrée dans le quartier juif, dont les rues encombrées d'une foule bruyante retentissent de clameurs et de refrains de phonographes (pl. XXII, 39 et XXIII, 40).

Les ruelles qui descendent de la Porte de Koskinou vers l'Archevêché ne vous révèlent rien de plus, mais il arrive qu'on débouche sur une vaste place sans forme bien précise, déserte, avec un palmier et une mosquée, dont l'air d'abandon et l'odeur de poussière vous plongent soudain dans l'atmosphère des oasis sahariennes. La place de l'Archevêché, élargie par les bombardements qui en ont fait disparaître tout un côté, n'a pas changé quant au reste. La rue qui s'enfonce dans le quartier juif avec ses balcons turcs, ses escaliers extérieurs blanchis à la chaux et ses badigeons ocrés, est sans doute plus haute en couleurs, mais les lignes sont demeurées. Cette rue aboutit à l'abside de Saint-Marie du Bourg, et repart à angle droit, coupant la nef, rue neuve qui, à travers les remparts, conduit à la baie d'Acandia, bordée d'arbres et de massifs d'hibiscus, décor fleuri qui fait pendant à la Place de l'Arsenal.

De l'Archevêché on revient au Tribunal de Commerce par une rue étroite et fort animée où retentissent les marteaux des chaudronniers, et l'on se trouve presque aussitôt dans la partie basse du Bazar. Des boutiques brunes à auvent sont adossées au rempart de chaque côté de la Porte de la Marine : là s'est concentré le commerce des tissus. En remontant vers la mosquée de Soliman, on traverse le Bazar, quartier des mosquées, des bains aux coupoles blanches qui croulent

dans la poussière, des boutiques de toute espèce. Vers le milieu de la rue, à droite, il reste des Casernes une longue terrasse ouverte, bordée de chambres habitées par de pauvres familles entassées, dont tout le luxe consiste à poser sur la blancheur de la chaux des pots de basilic bien vert. Le haut de la rue est barré par la mosquée posée de biais, ensemble de teintes roses et cuivrées qu'avivent, au-dessus du mur de clôture, une retombée de bougainvillées et d'hibiscus (pl. XXIII, 41).

L'opposition toujours notée entre ville turque et ville juive est un trait qui disparaît. Les Turcs s'en vont peu à peu, les Juifs ont eu le sort de ceux de Salonique: la plupart, emmenés on ne sait où, ne sont jamais revenus. L'unité de ton donnée par la teinte des pierres s'en va aussi. On voit de plus en plus de maisons peintes, jaune, ocre, rose, bleu pâle, couleur de saumon. Beaucoup de Grecs installés dans les maisons turques ou juives passent un badigeon de chaux sur l'encadrement de la porte et sur la pierre demi-circulaire du seuil, mais souvent aussi sur une partie de la façade et en même temps sur l'arc de soutènement des murs.

Les remparts. Entre les fossés et les ruelles de la ville, les remparts constituent une large promenade surélevée de quinze à vingt mètres. La surprise est de découvrir tant de verdure dans cette ville qui semblait n'être que de pierre. Les longs murs qu'on suivait cachaient des jardins d'orangers, de mandariniers, d'amandiers, qui sont denses surtout au pied des murailles. La description de V. Guérin en 1854 n'a pas vieilli: «Presque toutes les maisons... datent de l'époque des Chevaliers; elles sont bâties en terrasses avec une cour intérieure, à la manière orientale; quelques-unes ont un petit jardin, au milieu duquel se dresse ordinairement, comme une colonne, un vieux palmier contemporain des anciens habitants»¹. Serées entre les cubes gris des maisons, les rues s'enfoncent, pareilles à des tranchées noires entre des blockhaus, comme on voit, de l'autre côté du rempart, les terre-pleins massifs emplir presque la largeur

¹ V. Guérin, *op. cit.*, ch. 11.

des fossés. Ville grise, terrasses grises qu'on recharge d'argile fraîche à la fin de l'été, dômes gris des mosquées, avec un peu d'or terni çà et là et parfois la tache rose d'un toit neuf. En arrivant à la Porte de Koskinou, entre le mur et les moulins, les arbres plus touffus du premier plan font à la ville une corbeille de verdure. Les hauts térébinthes montent jusqu'au niveau du chemin de ronde, les palmiers s'éploient, les colonnes noires des cyprès alternent avec les minarets qui rosissent doucement à l'heure du couchant. Au loin, la mer, fouettée par le vent, interpose une bande d'un bleu cru entre les tons neutres de la ville et le bleu cendré des montagnes d'Asie (pl. XXX, 52).

Ainsi, depuis le Palais des grands-mâtres jusqu'au boulevard d'Italie, foulant dès le début de l'été les herbes sèches et les chardons d'un jaune franc, on suit le faite des murailles vénérables, qui tantôt s'abaissent et tantôt se relèvent pour obéir aux sollicitations du terrain. Au-dessus du quartier juif, un entonnoir dû à une bombe mord jusqu'au parapet extérieur. Un peu plus loin, une section voûtée reste intacte, mais les boulets de pierre, qui jonchaient le sol avant la guerre, ont été jetés au bas du rempart en 1944 pour faire obstacle aux chars, sur la route, à l'entrée de la ville, et depuis, déblayés, ils verdissent en tas sur le sable marin.

On pouvait voir jusqu'en 1924, depuis le Mandraki jusqu'à la baie d'Acandia, ceinturant les fossés, les cimetières de Soliman : ils ne sont plus qu'un poétique souvenir, mais la zone des glacis ayant été comprise dans le plan d'urbanisme de la ville nouvelle, ils ont été remplacés par de si magnifiques jardins qu'on n'a pas le cœur de les regretter. Une silencieuse zone d'ombre, de verdure et de fleurs, large comme les cimetières eux-mêmes, amortit un contact qui aurait pu être déplorable pour la vieille cité et constitue, en marge des murailles, une promenade dont les points de vue variés sont un des enchantements de Rhodes. On ne se lasse pas de recommencer ce circuit, sous le couvert des pins, parmi les bosquets d'hibiscus. Selon l'heure et l'orientation, les formidables remparts semblent somnoler dans une torpeur irrémédiable, ou bien, ravivés par des ombres propices, tous leurs saillants en valeur, hérissés de leurs moindres défenses, ils paraissent prêts pour de nouveaux combats, tandis que s'animent sur les murs dorés les blasons de leurs défenseurs d'autrefois et que, dans son cadre à moulures,

rendu un instant à la vie par un rayon qui tourne, Saint Georges terrasse une nouvelle fois le dragon. On s'arrête volontiers devant la Porte de Koskinou, dont le bas-relief de Saint Jean, dans son beau cadre à feuillages, a disparu une fois de plus pour faire place à un trou béant ; vers l'ouest la perspective des défenses est complète : terre-plein échoué comme un navire démâté au fond du fossé, barbicanes et tourelles au pied de l'escarpe, projection vigoureuse de la Tour d'Espagne, pierres sur pierres, dorées par le soleil d'incalculables étés, figées dans le silence, sans rien qui bouge alentour, si ce n'est, au faite des murailles, énérvé par la brise, un palmier qui s'évente. La porte contournée, le rempart se replie vers le nord-est et le regard s'envole jusqu'à la mer, dominant tout l'ensemble des fortifications qui s'abaissent doucement vers la baie d'Acandia. Le cimetière juif de jadis ne se devine plus dans le beau jardin tout semé de gravier blanc qui couvre le glacis. Le violet chaud des bougainvillées, qui courent en lisière et retombent en grappes dans le vide, s'harmonise avec le jaune éteint des herbes séchées et le ton doré des courtines. Toute cette partie des remparts, qui s'achève à l'énorme et circulaire boulevard d'Italie, bosselé çà et là de boulets fichés dans les murs, compose un tableau inoubliable, mais on revient toujours devant la Porte d'Amboise pour emporter une image définitive.

Des jardins ou de la route qui un instant les longe, bordée de cyprès et de bougainvillées alternés, le regard plonge jusqu'au fond des fossés, qui sont plus creux et plus larges que partout ailleurs ; et de ces profondeurs feutrées d'herbes jaunies montent lourdement en talus, les plus hautes des murailles de Rhodes et la plus massive des portes. Le cube crénelé du Palais des grands-maîtres, trop neuf et un peu trop teinté porte haut dans le ciel l'entassement des formes géométriques, si épaisses, si solides que les efforts réitérés des artilleries d'autrefois n'ont pas réussi à les écorner. Un pont à trois arches qui enjambe le fossé jette une note plus légère et presque élégante dans cet ensemble de masses, dont la grâce des jardins qui les ensèrent n'arrive pas à détruire la grandeur barbare. On passe des heures à rêver dans ces jardins, face aux grands souvenirs de jadis, à se réjouir du murmure de l'eau sous les palmiers, les cyprès et les pins. La pourpre des bougainvillées fait une chaude bordure au glacis,

entre les bancs de pierre, et dans l'ombre des bosquets, s'illumine par moments, sous un rayon qui filtre, la fleur sanglante des hibiscus. Mais l'heure choisie commence aux approches du soir, au moment où les pierres chaudes des gigantesques murailles, dont l'éclat de la lumière a tout le jour éteint la couleur, s'avivent soudain dans l'ombre naissante et retiennent longuement à leur surface les ors ternis du couchant sur le fond bleuté de la nuit, pareilles à ces montagnes des Dolomites dont les crêtes, chaque soir d'été, fleurissent de roses le ciel nocturne.

La ville neuve. Les bougainvillées sont la parure des remparts de Rhodes. Leurs masses violettes éclairent, en contre-bas de la Tour Saint-Pierre, un jardin clos de grilles, semé à profusion de bananiers et de palmiers, et tapissent d'une draperie ininterrompue le mur de la contrescarpe jusqu'à la Porte de la Liberté. Elles font aussi d'un bout à l'autre, pendant l'été, l'ornement de la ville neuve, que l'hiver, à son tour, embaume de mimosas. Des remparts ou des terrasses du Palais, on voit ses constructions disparaître dans la verdure. Ses larges avenues, ses maisons disséminées dans les jardins, ses perspectives fleuries vous conquièrent d'emblée à la sortie des murailles guerrières. Le contraste entre les deux villes, l'une serrée, pour reprendre une expression dédiée au vieil Alger, «comme une pomme de pin», l'autre largement dispersée, apparaît d'une manière saisissante sur les photographies aériennes (pl. IV). Il y a d'ailleurs dans cette ville nouvelle plusieurs aspects : un quartier officiel le long du Mandraki ; au nord, et perpendiculaire à celui-ci, l'ancien faubourg de Néo-Maras ; et de part et d'autre, depuis la Pointe des Sables¹ jusqu'aux remparts, des villas éparses dans le feuillage, qui constituent la ville de résidence : ensemble urbain près de deux fois plus vaste que la ville murée.

La ville officielle forme un rectangle allongé en bordure du Mandraki, ménageant une large promenade plantée d'hibiscus taillés. On

¹ Le nom a été transcrit dans les différentes langues officielles tour à tour en usage : Koum Bournou à l'époque turque ; Punta della Sabia sous les Italiens. La carte grecque porte Acrotiri Ammou.

y trouve alignés tous les édifices administratifs et publics: marché, poste, cafés, hôtels, palais de justice, théâtre, soit en style moderne et cubique, soit en style gothique rappelant tantôt l'architecture médiévale de Rhodes, notamment l'église Saint-Jean des Chevaliers, reconstruite ici d'après les dessins du début du XIX^e siècle, tantôt une vague réminiscence du Palais des Doges, tel le Palais du Gouverneur (pl. XXXIV et XXXV, 62). Monuments, places et avenues, largement conçus mais sans excès, à la mesure d'une ville de 20.000 habitants. Seul le marché, par ailleurs original et pratique, met une fâcheuse tache de fromage blanc au bas de la vieille cité patinée.

Cette ville officielle s'arrête à la pointe du Lazaret, où l'on peut voir le vestige d'un ancien cimetière turc représenté déjà sur le plan de Choiseul-Gouffier en 1776. Les Turcs y ont édifié la petite mosquée de Mourad-Reis, enclos charmant, sous une voûte d'ombre. Le turbé de ce célèbre marabout est encore très visité: au catafalque de drap vert, des chiffons et des morceaux d'étoffes cisailés sont accrochés en ex-votos. Dans un coin abandonné se dresse un autre turbé qui fut élevé pour un prince de Crimée, exilé et mis à mort à Rhodes, du temps que l'Empire Ottoman s'étendait sur toute la rive nord de la Mer Noire: celui-là ne possède ni tapis rouges au sol ni ex-votos, mais la poussière de l'oubli et l'odeur de la moisissure.

Le faubourg de Néo-Maras n'offre rien d'original. Quant à la ville de résidence elle répond à une conception de propreté, d'agrément et de salubrité. On n'y rencontre pas un seul immeuble de rapport, mais des maisons familiales d'un étage au plus, entourées d'un jardin toujours abondamment fleuri: buissons de roses, bougainvillées violettes ou rouges, mimosas aux fleurs géantes, eucalyptus, pins et cyprès, parfois un euphorbe géant, poussant les pointes de son candélabre jusqu'au niveau de la toiture, et toujours les hibiscus à fleurs de feu.

Le quartier le plus agréable, ventilé et plein d'ombrages, s'étend au sud de Néo-Maras sur les premières pentes du Mont Saint-Étienne. Silence, parfums, verdure, belles villas dans les arbres, une profusion d'hibiscus, de bougainvillées qui tapissent des murs entiers; des feuilles de bananier d'un vert vif et luisant, des bosquets de pins, des olivettes encloses, le murmure de l'eau qui coule dans les rigoles; çà

et là, par-dessus de hauts murs, les cyprès d'un jardin. On revoit les retraites les plus agréables du Cap Martin et de San Remo, tandis que sur le rivage, le long de sa plage privée, presque hors la ville mais visible de toutes parts, l'Hôtel des Roses est digne des grands palaces de la Riviera (pl. XXXV, 63).

Cette ville, aménagée depuis 1924, complète sans la déparer la cité médiévale. Bâtie avec sollicitude à une époque où l'Italie se croyait maîtresse de Rhodes pour l'éternité, à peine achevée, l'ironie du sort à voulu qu'elle fût rendue avec l'île à ses légitimes possesseurs, faible réparation des torts causés à la nation grecque par l'expansion italienne dans les Balkans et au Levant.

DANS LA CAMPAGNE RHODIENNE

Pour attirant qu'il soit, le spectacle de la ville n'épuise pas l'intérêt d'un séjour à Rhodes. Des routes luisantes permettent d'atteindre, en quelques heures d'auto, les sites classiques de Lindos sur la côte orientale, de Camiros et d'Ialysos, sur la côte de l'ouest, ou bien encore les ruines des châteaux forts que les Chevaliers ont dressés à la pointe des collines, à Castelllos ou à Monolithos. Les routes s'insinuent aussi jusqu'au cœur des massifs montagneux, celui du Saint-Élie, entre autres, où une station d'altitude a été aménagée. Elles rendent aisée la visite de villages éloignés, où les costumes et les usages d'autrefois se sont maintenus et qui méritent mieux qu'un coup d'œil distrait.

*Lindos et la
côte orientale.*

De Rhodes à Lindos, se déroulent, sur soixante kilomètres, les plus beaux paysages de l'île, sinon les plus verdoyants. Abrisée des vents du nord, cette côte orientale reste chaude jusqu'à la fin de septembre; en août, on s'y procure de bout en bout une sensation de fournaise. Cette impression commence dès la sortie de la ville en gravissant les pentes douces d'un plateau blanchâtre, écorché de carrières et de ravins, et dont les pins et les oliviers clairsemés protègent mal contre une réverbération intense.

Le voyage se poursuit par une série de petites plaines en cuvettes dont les plantations régulières d'oliviers et de figuiers s'inscrivent dans un horizon bleuté de montagnes lointaines. Une mosquée parfois, petite et toute blanche, s'abrite sous un platane géant. On franchit sur de grands ponts des oueds absolument à sec, dont le lit comblé de pierres transportées par le flot des crues trace un sillage de craie à travers les cultures. Descendant des collines de l'intérieur, de vastes terrasses, qui deviennent presque horizontales au milieu de la plaine,

et découpées par des ravins profonds, simulent un relief taillé de main d'homme: anciennes plaines et plages soulevées par un mouvement d'émersion récent, que l'érosion de torrents actifs a largement déblayées.

Des cols qui les dominent, ces plainettes prennent une valeur d'oasis dans leur cercle de montagnes décharnées. Celle de Malona, gorgée d'eau, est couverte d'une verdure compacte où s'entremêlent, de chaque côté de la route en chaussée, oliviers et cyprès, palmiers et orangers, roseaux et fourrés denses d'arbousiers et de myrtes.

Les montagnes de l'intérieur, mouchetées de pins et de cyprès, construisent des arrière-plans vaporeux. Celles du rivage, roussies de soleil, s'enlèvent brutalement, toutes leurs aspérités en relief, dans une lumière impitoyable: la rude montée de la Tsabica s'y déploie le long de pentes pierreuses, au-dessus d'un étrange paysage pétré, d'où émergent de plaines calcinées, comme des îles volcaniques, les fauves pitons des collines.

Les villages si propres, aux lignes si nettes, réjouissent l'œil. Aphantou repose à plat dans le fond d'un vallon. Les maisons cubiques, d'une blancheur aveuglante, aux portes cintrées, aux volets verts ou bleu vif s'agglomèrent solidement les unes aux autres dans un geste de défense, si bien qu'à courte distance on ne voit encore au sol qu'une tache blanche uniforme. Des touffes de bougainvillées empourprent les murs, quelques palmiers s'élancent, et les jardins murés de pierres sèches où se mêle le vert nuancé des mûriers, des oliviers et des vignes, composent un tableau riche en couleurs dans un cadre de hauteurs aux formes vives, dont les tons d'une extrême finesse, cendrés ou fauves selon l'éclairage, rappellent, en vue de Biskra, ceux de l'Atlas Saharien. Archangèlos, le plus pittoresque, se présente comme un amas de cubes blancs, tapi dans un creux, au-delà d'un rideau de cyprès, parmi les olivettes argentées, au pied d'une haute montagne tabulaire toute rousse aux grandes ombres lilas (pl. XXXVI, 65). D'un village à l'autre, des théories de paysans circulent, à pied ou en équilibre au sommet de leurs ânes; les hommes portent la culotte noire serrée aux genoux, et les femmes, des bottes claires en peau de chèvre, que confectionne l'industrie familiale (pl. L, 92).

Une dernière montée vous fait découvrir soudain en contre-bas

d'une plateforme de pierres fauves, la petite baie et l'acropole de Lindos. Le lieu a un tel caractère que l'on enregistre d'un trait tous les détails : dureté de la lumière qui interdit toute nuance ; chaleur qui tombe d'un ciel chauffé à blanc, qui sort par bouffées des pierres nues qui vous enveloppe comme à la bouche d'un four ; en bas, sur des terrasses, des oliviers gris ont le cœur de pousser ; comme fond de tableau, coiffant une colline rousse largement étalée, que cerne à la base une ceinture de maisons blanches, d'un violet presque noir sur la mer éblouissante, dans le contre-jour proche de midi, l'acropole se lève, monte au-dessus de l'horizon, nette, trapue, avec le profil de l'Acropole d'Athènes (pl. XXXVI, 64).

On traverse les étroites rues de Lindos pour gravir le plan incliné qui mène à l'acropole. On aboutit à une terrasse couronnée de cyprès, d'où l'on contemple en même temps deux époques : la masse d'un château fort médiéval qui semble surgir de la roche même dans une surprenante envolée, et au pied de l'escalier, le bas-relief plein de grâce d'une proue de navire antique, dont l'arrière se recourbe dans le roc pour former un banc demi-circulaire (pl. XXXVIII, 67,68). Quand on débouche sur l'acropole triangulaire, une fois passée la voûte du château qui sert d'entrée, l'œil saisit tout ensemble les merlons des parapets, les ruines d'une chapelle byzantine et les colonnes relevées des édifices antiques. En 1843, une garnison turque, qui remplaça celle des Chevaliers, logeait sur l'acropole, interdisant à Ross l'accès de la forteresse, comme celui de l'Acrocorinthe l'avait été à Chateaubriand. On y avait édifié une trentaine de maisons, pareilles à celles qui encombraient l'Acropole d'Athènes et un haut palmier, reproduit sur le dessin de Newton¹, s'y balançait au-dessus des ruines jusqu'à la fin du siècle dernier. Ces divers monuments et cette occupation militaire attestent, jusqu'au seuil de notre temps, la permanence d'une vie active et la valeur défensive du site.

Il apparaît bien que Lindos eut dans l'antiquité une importance particulière. Elle fut par excellence, avant que la ville de Rhodes n'existât, la cité maritime. C'est à ses habitants que s'applique surtout le proverbe : « Dix Rhodiens, dix navires ». Ce sont les Lindiens qui

¹ Newton, *op. cit.*, p. 193.

fondèrent Géla en Sicile et qui donnèrent leur nom à une partie de la ville: « Le quartier qui fut le premier environné d'un mur se nomme Lindia¹ ». Il est probable qu'ils contribuèrent aussi dans une large mesure à la fondation des autres colonies rhodiennes. La rudesse de leur sol de pierre, rachetée par la qualité de leur acropole et la présence d'un port convenable, a dû les pousser de très bonne heure vers la mer et le commerce: « La région la plus âpre de l'île de Rhodes est occupée par les Lindiens. La terre produit à la vérité des raisins et des figues, mais elle ne peut être labourée, et elle est impraticable aux chars². On parlait dans l'antiquité de « vaisseaux lindiens » à cause de leurs formes particulières et de leurs qualités nautiques. Même, après la fondation de Rhodes (408 av. J.-C.), Lindos garda encore une importance certaine.

Elle possédait, il est vrai, un des sanctuaires les plus vénérés de l'île, consacré à Athéna, qui reçut à Lindos les premiers hommages des Rhodiens: ils lui élevèrent « à l'extrémité de la citadelle » un temple et lui offrirent « des sacrifices sans feu ». Le sanctuaire d'Athéna Lindia prit rapidement une célébrité considérable. Le pharaon Amasis lui fit don de statues de marbre: Alexandre le Grand ne dédaigna pas de lui rendre visite, et il n'est pas jusqu'à un petit roitelet de Crimée qui ne lui envoyât des présents, témoignage, entre mille, des relations commerciales lointaines de Lindos. Selon Pindare la ville était richement bâtie et peuplée de statues. Elle s'étendait plus largement que la bourgade actuelle, sans que l'on sache, de façon même approximative, le chiffre de sa population.

Au moyen-âge elle fut encore une cité vivante. A l'époque des Chevaliers son site conservait toute sa valeur militaire: le premier des grands-maîtres, Foulques de Villaret, en conflit avec son Ordre, au début du XIV^e siècle, vint s'y enfermer avec quelques fidèles, prêt à soutenir un siège que ses adversaires n'osèrent entreprendre. Elle fut agrandie peu après et ses défenses furent accrues. On estime qu'elle pouvait au XV^e siècle contenir 2.500 habitants³. Elle ne dé-

¹ Thucydide, VI, 4.

² Philostrate, *Images* II, 24.

³ Guérin *op. cit.*, ch. 17.

laissa pas alors son activité maritime. Selon Dapper¹, elle était, à la fin du XVII^e siècle, habitée par de riches armateurs qui faisaient un commerce actif sur de bons navires. Sonnini rapporte, en 1778, que les marins de Lindos entreprenaient de longs voyages qu'aucun autre Grec de l'île ne voulait risquer². C'est seulement au début du XIX^e siècle, correspondant à la décadence générale de l'île, que la marine de Lindos disparut: «aujourd'hui Lindos ne possède plus que trois petits caïques et deux ou trois barques de pêcheurs»³. Sa population aussi s'est réduite: comptant un millier d'habitants environ, elle est inférieure à celle de gros villages comme Malona, Aphandou et Archangèlos, mais l'agglomération a gardé son aspect urbain, ce qui la distingue de toute autre.

En débouchant sur l'acropole on est sensible d'abord à l'inclinaison de la plateforme, qui fut rachetée dans l'antiquité par l'aménagement de terrasses. Elles furent en partie oblitérées par les destructions du temps et des hommes et redressées tout récemment, en même temps que les monuments qu'elles portaient: à la terrasse inférieure correspond le château médiéval; sur la terrasse moyenne on a restauré la chapelle byzantine attenante à la forteresse, relevé une quinzaine de colonnes, avec un morceau d'architrave du portique, et consolidé le mur authentique de la cella, très bien conservé, représentant ce qui fut le sanctuaire d'Athéna. Des fouilles danoises, en 1902-1904, avaient fait connaître l'essentiel des monuments antiques. Leur restauration, achevée à la veille de la guerre, est l'œuvre des archéologues italiens⁴, restauration considérable surtout par l'emploi de matériaux neufs, auxquels manque la patine du temps; c'est là une raison suffisante pour que, sans ressentir le choc de Cnossos, on ne soit pas cependant satisfait.

Ces reconstitutions tirées de quelques éléments parlent à l'esprit plus qu'au cœur; elles font comprendre ce qui fut et donnent le regret de n'avoir pas été présent, mais elles ne soulèvent aucune

¹ Dapper, *Description exacte des îles de l'Archipel*, Amsterdam, 1703.

² J. Sonnini, *Voyage en Grèce...* Paris, 1801, t. I.

³ Biliotti, *op. cit.*, p 556.

⁴ L. Laurenzi, *I restauri sull'Acropoli di Lindo*, dans *Memorie...* *op. cit.*, t. II et III, 1938.

émotion : il faut en prendre son parti. Ceci admis, on reconnaît que le petit temple d'Athéna, rebâti au IV^e siècle et contemporain sans doute de ceux de Tégée, de Delphes et de Némée, le portique aux quarante-deux colonnes, de même époque que celui de Philippe à Délos (début du II^e siècle av. J.-C.), les terrasses dallées et les escaliers monumentaux ont grande allure sur ce roc péninsulaire. A travers les blanches colonnades on se compose à plein gré un admirable paysage de mer et montagnes, où le bleu paraît plus vif et la rousseur des roches plus ardente (pl. XXXIX, 69; XL, 71).

De l'acropole, la vue plane sur la ville, entassée dans un vallon pierreux entre les deux ports; au nord l'ancien port marchand, au sud, juste au-dessous du temple d'Athéna, la petite vasque enchassée dans le désert littoral où la tradition veut qu'ait embarqué Saint Paul après sa visite de l'île (pl. XLI, 74). Les blancheurs de la ville, dont les terrasses à la fin de l'été, rechargées d'argile fraîche, ont la teinte douce des olives, le vert cendré des quelques jardins d'oliviers, sont la seule manifestation vivante sur cette rive inhumaine. Aussi loin que le regard porte sur les pentes arides ou les plateaux rocheux que la mer découpe en falaises, pas une herbe ne croît, pas un mouvement ne signale une présence; une côte de fer, une masse de rocs couleur de lion et qui s'écaillent à la surface sans que les pluies d'hiver emportent les morceaux ni que de leurs débris un peu de terre se forme: vision de l'Aurès au vestibule du Désert.

La petite ville actuelle, aux maisons serrées, aux rues étroites, confite dans la chaleur que lui renvoient les pierres nues, occupe une partie de la cité antique, dont les vestiges visibles, en dehors des marbres réemployés, sont à l'extérieur de l'agglomération actuelle: au sud-est, le péribole d'un temple qui fut peut-être consacré à Apollon, auquel succéda une église byzantine, et non loin, vingt-sept gradins d'un théâtre taillé dans le roc au flanc de l'acropole: débris sans prestige; au nord du grand port, le tombeau de Cléobule, circulaire, en gros blocs soigneusement ajustés; enfin, creusés dans la falaise qui domine de tout près la ville à l'ouest, mais d'accès difficile à travers enclos et étables, des tombeaux rupestres à colonnes doriques. Un gros bloc détaché de la voûte avec un morceau de corniche gît en avant, bouchant en partie la caverne. On voit encore à l'intérieur le

logement des cercueils, évidé dans la pierre comme à Syracuse ; et devant l'entrée, sur une terrasse, parmi quelques oliviers chétifs, s'alignent des autels funéraires, pareils à des tambours de colonnes, décorés de guirlandes et de têtes de bœufs.

Lindos a gardé de belles demeures du XV^e siècle encore en partie habitées. On y accède par des courettes pavées de galets blancs et noirs disposés en rosaces ou en étoiles, sous l'ombrage d'une treille (pl. XXXVII). Toute la façade est richement ornée de moulures, de cordons entrelacés ; la porte en arc est généralement l'ouverture principale ; une petite fenêtre cintrée l'accompagne souvent et d'autres plus réluites donnent l'illusion d'un premier étage. En fait il n'y a qu'un rez-de-chaussée, et l'on pénètre dans une vaste pièce dont les côtés sont surélevés d'estrades et les plafonds peints. Presque toujours un arc en maçonnerie soutient les solives apparentes (pl. XLVI, 84). Plusieurs autres pièces complètent l'habitation, marque urbaine de Lindos et unique dans l'île. Quelques rares maisons possèdent encore aux murs des collections de plats en faïence, connus dès le XVI^e siècle, et de plus en plus appréciés en Europe depuis cette époque, sous le nom de plats de Lindos ou de Rhodes. On en trouvait aussi jadis dans la plupart des maisons des villages. Nous en parlerons plus explicitement à propos des arts populaires.

L'église doit être antérieure à l'époque des Chevaliers, bien qu'elle porte sur le clocher les écussons de l'Ordre et d'Émery d'Amboise. L'intérieur est entièrement peint de fresques : celles de la voûte et du porche, qui représentent le sacrifice d'Abraham, la Vierge, et David jouant de la harpe, sont sans doute anciennes, probablement byzantines, mais le bas des murs a été repeint récemment.

Les rues à arcades, tout juste larges pour permettre le passage d'un âne avec ses couffins, ne sont guère animées. Elles révèlent à chaque pas un détail charmant. Les façades des maisons, qui de loin paraissent uniformément blanches, sont quelquefois badigeonnées d'azur ou de rouge qui a blêmi sous la lumière intense, cependant que sur un fond de mur à la chaux quelques porches et escaliers extérieurs s'enlèvent en ocre ou en bleu clair.

Petite ville musée, engourdie dans la chaleur de ses étés et les souvenirs d'autrefois, propre et accueillante, Lindos s'est réveillée un

peu avec le tourisme. Elle est une des images les plus nettes que l'on garde d'une visite dans l'île.

*La côte occidentale,
Ialysos, Camiros,
Castellos.*

La route de l'ouest, jusqu'à Castellós, ne cesse de courir au bord des plages, dans une atmosphère sans cesse rafraîchie par la brise marine.

On ne perd jamais de vue la côte d'Asie, rose et mauve, tous ses ravins accusés par des ombres précises dans la fine lumière du matin. On roule tantôt au pied de raides talus bordés d'agaves bleutés, tantôt en marge de petites plaines au sol d'alluvions fertiles, qui s'enfoncent au loin dans le creux des monts. Ce paysage typique commence avec la plaine de Trianda, que l'on embrasse mieux du Mont Saint-Étienne, toute plate, et dominée au sud par des hauteurs dont les sommets tabulaires se sont maintenus parfois étonnamment horizontaux, telle l'acropole d'Ialysos, mais que des mouvements du sol ont le plus souvent inclinés. Vers le milieu du siècle dernier, la plaine était parsemée de villas dans de grands vergers clos de murs, qui remontaient en partie au temps des Chevaliers. « Leur forme est celle d'une tour carrée. Presque toutes sont ornées de jolies petites tourelles à cul de lampe que décorent des moulures délicates. C'est là que, pendant la belle saison, les habitants les plus aisés des faubourgs et de la ville, Turcs, Grecs et Francs, viennent s'établir pour passer trois ou quatre mois ».

Quant au village il consistait « en 70 maisons groupées autour d'une église »¹. Aujourd'hui Trianda fait figure de faubourg. La route est bordée de maisons jaunes ou rose pâle bien avant d'atteindre le cœur du village. De gros platanes ombragent les places où chante l'eau des fontaines. Des boutiques, des étalages de fruits, des cafés se succèdent, peuplés d'une foule qu'on ne rencontre pas dans les villages plus éloignés. Beaucoup de verdure et de fleurs autour des habitations, qui sont moins bien tenues que sur la côte orientale. L'église mérite qu'on s'y arrête : elle se dresse, avec son clocher isolé,

¹ Guérin, *op. cit.*, ch. 27.

sur une place dallée de blanc et bleu d'un éclat insoutenable, donna nt elle-même une sensation étonnante de lumière bleue et blanche. L'intérieur présente une très belle iconostase, sculptée par un artiste inconnu au XVIII^e siècle, et une chaire à prêcher dont le dessous, en forme de poire renversée, est très finement ciselé de fleurs stylisées.

Ialysos. Une route, qui fait penser à celles des Alpes Maritimes, s'élève lentement sur les pentes du Mont Philermos, drapées entièrement de pins, de cyprès, et de feuillus, dans une pénombre forestière. On découvre peu à peu toute la plaine qui apparaît d'en haut comme une immense olivette plantée en quinconce sur un sol presque blanc. Cette butte isolée, dont les 270 mètres font grande impression, servait dans l'antiquité d'acropole à Ialysos, vaste plateforme de 600 mètres de long sur 150 de large, bien plus spacieuse que celle de Lindos, observatoire de premier ordre sur la côte et sur l'intérieur, dont la valeur a été mise en évidence, récemment encore, au cours des combats que se livrèrent dans l'île les Allemands et les Italiens.

Sur ce plateau d'herbes rousses parsemées de petits pins, il ne reste de l'époque antique que le soubassement du temple d'Athéna. Abandonnée après la fondation de Rhodes, la ville, édifiée sur une colline au pied du Philermos, n'était plus qu'un petit bourg au I^{er} siècle de notre ère. C'est là, au nord-est de Crémasti, que les fouilles ont mis à jour des nécropoles riches en vases et en mobilier funéraire.

A l'époque des Chevaliers, les derniers débris de la ville antique disparurent et l'acropole reçut de nouvelles constructions qui ont été restaurées, et le plus souvent refaites sous l'occupation italienne: le monastère et l'église consacrée à la Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de Philermos, objet de pèlerinages fréquentés pendant tout le XV^e siècle. Il en demeurait, au milieu du XIX^e siècle, trois salles voûtées et une partie de la chapelle, dont la sacristie servait d'étable à bœufs. Les bâtiments reconstruits semblent un peu trop nos contemporains, de même que les fresques d'une petite chapelle souterraine, en contre-bas du monastère, qui ont été repeintes à l'huile sur le des-

sin original. On y voit les grands-maîtres du XIV^e et du début du XV^e siècle agenouillés sur des coussins devant une apparition du Christ.

Le charme du lieu réside davantage dans le décor floral qui pare les cours et les murailles trop neuves: quelques cyprès dans la cour d'entrée du couvent autour du puits, çà et là quelques branches de bougainvillées qui retombent, constituent un premier plan de qualité sur le fond d'un vaste paysage de montagnes et de mer baigné dans une lumière étincelante, et l'on évoque une fois encore les plus charmantes visions de Sicile en descendant l'allée inclinée que bordent triomphalement les buissons pourpres et les cyprès alternés (pl. XLII, 75 et XLI, 73).

On ne quitte pas Ialysos sans une visite à la fontaine antique qui, accrochée à la paroi orientale du plateau, recueille les eaux infiltrées dans la carapace calcaire. Par un escalier vénérable aux marches usées, on descend entre une double haie de cyprès qui atténuent l'intolérable éclat des roches blanches, vers la fontaine à colonnes qu'un gros platane ombrage. Elle a été restaurée en 1926, avec les éléments trouvés sur place, qui ont permis de relever complètement deux des six colonnes doriques taillées, non dans le marbre, mais dans le plus fin calcaire de l'île. Intarissable, cette fontaine, que l'on date du IV^e siècle, apporte la preuve que l'acropole d'Ialysos ne fut pas délaissée après la fondation de Rhodes (pl. XL, 72).

Camiros. De Trianda jusqu'à Camiros, se succèdent les petites plaines littorales, semées de moulins à haute armature métallique, qui amènent aux cultures l'eau des nappes souterraines; plaines peuplées et cultivées où l'on traverse de gros villages dont certains remontent à l'époque des Chevaliers, tels Crémasti et Villanova¹. Le paysage ne varie guère: olivettes grises, chaumes dorés, mer bleu vif, Asie toute rose que prolonge, comme une presqu'île plus proche, le profil heurté de Symi.

Camiros laisse une tout autre impression que les sites précédents.

¹ Aujourd'hui, Paradisi.

Riche en ruines, dans un paysage d'argiles blanches et de pins, elle manque d'acropole. Les textes anciens d'ailleurs nous confirment qu'elle n'était pas une ville fortifiée. Abandonnée peu de temps sans doute après la fondation de Rhodes, bien que son nom fût demeuré vivant, toute trace en avait disparu, et malgré les indications précises de Strabon, les voyageurs en ont cherché le site fort loin de son emplacement, qui ne fut retrouvé, par Salzman et Biliotti, qu'en 1859. Des fouilles plus complètes, malheureusement trop hâtives, ont ressuscité après 1929 une ville entière, adossée, face à la mer, en amphithéâtre, au flanc de collines modestes. Au-dessus du rivage, sur une terrasse littorale, des bases d'autels alignées, des colonnades et des marches monumentales matérialisent le souvenir des places et des édifices publics. Les maisons, dont quelques-unes ont gardé les colonnes de leur cour intérieure, s'étagent en arrière, et, par la rue principale, on monte doucement vers une longue échine qui constituait la partie haute de la ville. Les terrasses de soutènement et une portion de colonnade restaurée permettent de supposer qu'un portique servant de promenade occupait ce lieu, assez élevé pour offrir une vue sur la côte d'Anatolie par-dessus la dégringolade des maisons. On y avait aménagé aussi tout un système d'adduction d'eau qu'un aqueduc souterrain amenait des collines voisines: une vaste citerne rectangulaire occupe le centre de la terrasse et, au-dessus, un alignement de puits fournissait l'eau à volonté (pl. XLII, 76, et XLIII). Du sommet de la colline où de grands pins ont poussé, éteignant un peu l'éclat de l'argile trop blanche, la vue s'envole, par-dessus les vallons verdoyants jusqu'à la cime de l'Atabyros, qui simule d'ici les formes lourdes d'un casque.

Castellos et Monolithos. Au-delà de Camiros, la montagne serre de plus près le rivage. De loin apparaît la tache claire de la forteresse de Castellós, dressée au-dessus de la mer, à la pointe d'une colline que la route gravit en lacets. Les abords sont déserts: sur un mamelon rocheux détaché des monts où croissent, parmi la rocaïlle, quelques pins et des buissons de lentisques, le château a belle apparence encore. Il ne possède ni fossé ni porte monumentale;

des touffes de verdure ont poussé dans le joint des pierres alternant avec les écussons sculptés¹, et l'on n'y pénètre plus que par une porte à demi condamnée par des amas de roches et de broussailles. L'intérieur très délabré permet une vue circulaire sur la mer peuplée d'îles couleur de chair, sur la côte sauvage et boisée et sur les pentes de l'Atabyros, semées de maquis très vert, où s'accrochent les blanches maisons du village de Castellós.

Une vingtaine de kilomètres plus au sud, dans un site désert qui fut jadis boisé, sur les derniers contreforts du Mont Acramytis, le château de Monolithos semble toujours surveiller l'horizon du sommet de sa butte parsemée de genévriers et de myrtes. On y voyait, vers 1850, sur les murs de la chapelle restés debout, des traces de fresques très dégradées, datant du XV^e siècle, comme celles de la chapelle souterraine d'Ialysos, et représentant aussi les Chevaliers, parmi les scènes classiques de la résurrection de Lazare et de Saint Georges terrassant le dragon. Le portail était, à l'extérieur, émaillé de plats de Lindos, qui ont échappé à la tentation du passant jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

On peut ainsi achever par le sud le périple de l'île en choisissant pour étapes les châteaux d'autrefois. Rhodes a vécu pendant des siècles sous la protection de leur ceinture de pierre. Les villages parfois ont pris leur nom, tel celui de Castellós. Plusieurs ont totalement disparu, la plupart se désagrègent lentement, mais tous ont laissé un souvenir vivace dans la mémoire des populations paysannes.

¹ Ces écussons portaient les armes de l'Ordre, d'Émery d'Amboise et de Carretto.

VII

LA VIE PAYSANNE ET LES ARTS POPULAIRES

Les influences étrangères ont fortement marqué l'architecture urbaine de Rhodes. C'est dans les campagnes qu'il faut chercher la permanence des éléments grecs, aussi bien dans le style des maisons que dans les manifestations diverses de la vie quotidienne, travaux et broderies domestiques, fêtes et coutumes villageoises.

Les villages. Les villages de Rhodes, par leur blancheur de neige, leur propreté, les fleurs dont on les pare, la tache bleue ou verte des portes et des volets pleins, sont particulièrement avenants. On s'étonne, dans une île qui fut si souvent envahie et pillée, qu'ils n'occupent pas plus souvent le sommet des collines, ramassés en forme de pain de sucre, comme il est très fréquent d'en rencontrer en Provence, dans l'Italie du Sud, en Sicile ou dans les Cyclades; ils ne semblent même pas se défilier aux vues des marins, qui se confondirent si souvent avec les pirates, ainsi que l'ont fait les villages de la côte d'Algérie, haut perchés et absolument invisibles de la mer.

La plupart des villages importants de Rhodes sont au contraire dans le fond des vallées et à proximité du littoral. Archangèlos groupe ses maisons au creux d'une cuvette. Malona et Aphantou s'étalent à plat dans des vallons qui s'ouvrent largement sur la mer. Trianda, Crèmastis, Paradisi s'égrènent le long des plaines basses de la côte occidentale. Sans doute Castellós, Embona, Monolithos sont situés entre 275 et 435 mètres, mais ce sont plutôt des villages d'altitude que de véritables villages perchés, le relief, dans cette partie de l'île, éliminant les plaines littorales aussi bien que les plaines intérieures. Dans le sud, Lakhania, sur une petite colline, est dominé de 300

mètres par les hauteurs voisines, et Cattavia n'occupe pas une position plus éminente.

On peut expliquer sans doute le manque de recherche systématique des sites défensifs par le fait que l'île fut, à l'époque byzantine déjà, mais surtout au temps des Chevaliers, pourvue de tours de guet et de châteaux forts qui assurèrent la protection aux familles paysannes sinon à leurs logis. Un certain nombre ont disparu faute d'entretien, ou bien ont servi de matériaux pour des constructions ultérieures, mais quelques pierres ou simplement le souvenir en demeure. Tous les villages cités plus haut possédaient leur kastro où les paysans venaient se réfugier en cas d'alerte, donnée par les nombreuses tours de guet établies sur tout le circuit du rivage.

La maison paysanne. La maison des villages rhodiens est strictement cubique et la chaux blanche dont elle est enduite accentue son allure orientale. Elle n'est pas, de ce chef, particulière à Rhodes. La maison cubique à terrasse est une marque de l'Orient méditerranéen. L'éclat de ces cubes immaculés, associé à l'aridité des îles, permet de considérer l'Égée comme une dépendance du Désert, qui prononce une vigoureuse poussée vers le nord, jusqu'à Skyros. La végétation de Rhodes est une exception dans le Dodécanèse, où certaines îles, comme Calymnos, sont une vision d'Arabie. La terrasse est liée en grande partie à la longue saison sèche d'été, qui s'affirme progressivement de Gibraltar en Syrie. La Provence, la Corse, l'Italie du Sud, la Sicile, ont encore des toits à tuiles rondes, et l'Algérie en possède dans les refuges montagneux où les Arabes ne se sont pas implantés: l'Arabe met les terrasses à la disposition de ses femmes qui prennent l'air en s'isolant de la rue; la terrasse est pour lui un élément de la vie sociale; l'Égéen profite des siennes pour dormir en plein air pendant les longs mois d'été. Cependant il faut noter dans l'Archipel la coexistence des terrasses et des toits: le Dodécanèse et les Cyclades, sauf Nicaria, utilisent la terrasse, tandis qu'à Samos et en Eubée le toit est de rigueur. Aucune étude précise n'ayant été faite à ce propos on ne peut que suggérer quelques hypothèses. La question climatique en tout cas n'est pas une explication suffisante;

la présence ou l'absence de forêts donnant du bois de charpente paraît plus en rapport avec le mode de couverture, bien que la correspondance entre ces divers éléments soit loin d'être absolue.

La maison rhodienne est à pièce unique, toujours, dans tous les villages. Ce trait non plus n'a rien d'original. Il correspond à un type qu'on retrouve dans l'Égée jusqu'au fond des temps historiques, et aussi dans la Grèce péninsulaire, en Épire, en Thrace, en Macédoine, en Asie-Mineure, mais alors le foyer était généralement au centre, tandis qu'il occupe à présent un angle de la pièce. La maison paysanne, qui est fonction de la vie familiale, n'a pas plus changé qu'elle après la chute de Byzance¹.

A Rhodes on note comme éléments caractéristiques la porte cintrée, la croix sculptée à l'extérieur, au-dessus de l'arc, et qui remplace l'inconostase, d'ordinaire accrochée au mur de la salle. Ce détail semble en rapport avec les habitations chrétiennes de Syrie du Ve et du VIe siècle, de même que l'exiguité des fenêtres hautes et les décors en spirales qui terminent, à 1 m 50 du sol environ, le canal d'écoulement des eaux de la terrasse² (pl. XLVI, 84). Mais tous les villages ne présentent pas cet ornement.

La maison rhodienne est donc une variante du type égéen, aussi bien dans son architecture que dans son aménagement intérieur. Presque toujours un arc maçonné divise l'unique pièce en deux parties; rarement, et dans les maisons les plus modestes et les plus anciennes, cet axe est remplacé par un pilier central supportant un gros madrier.

Ce dispositif, dans les deux cas, a pour objet de soutenir les solives d'un vaste plafond, la salle pouvant avoir jusqu'à 9 mètres de long sur 6 de large. La difficulté, dans les îles surtout, de trouver des pièces de bois de cette longueur, et dont le prix est par suite très élevé, a imposé la nécessité d'un support intermédiaire. Dans les maisons les plus anciennes, le madrier, soutenu à chaque extrémité par un pilier en maçonnerie, est placé dans le sens de la longueur: il suffit alors d'utiliser des solives n'atteignant pas 3 mètres. L'arc au

¹ Αγγελικῆς Χατζημιχάλη, *Ἑλληνικὴ Λαϊκὴ Τέχνη*, Ἀθῆναι, 1925.

² A. Orlandos. *La maison paysanne dans l'île de Rhodes*, dans *L'Hellénisme Contemporain* (Mai - Juin 1947).

contraire, épais de 30 à 40 centimètres, passé à la chaux comme le reste des murs, est construit dans le sens de la largeur. En plein cintre ou en ogive, il communique à la maison un caractère monumental (pl. LII, 96).

En même temps qu'ils permettent d'utiliser des solives plus courtes, l'arc ou le madrier médian les soulagent d'une partie du poids de la terrasse, épaisse de 30 centimètres environ, contribuant de la sorte à la solidité de la bâtisse. Les solives, grossièrement équarries et très rapprochées, supportent des lattes de bois mince où l'on étend un lit de roseaux et de feuilles de laurier. Ces feuilles retiennent une couche de mortier, simple mélange de terre et d'eau, et l'on couvre le tout d'une argile de bonne qualité qui se rencontre un peu partout, mais spécialement autour de Castellós et d'Archangelos. Chaque année, à la fin de l'été, l'argile extérieure, craquelée au soleil, est recouverte d'une couche fraîche, qui assurera pour l'hiver l'étanchéité désirable. Cette manière de bâtir se transmet de père en fils, et comme le paysan construit lui-même sa maison, on s'explique qu'elle conserve la simplicité des anciens temps et les formes ancestrales.

C'est dans la disposition intérieure qu'apparaissent les variantes d'une île à l'autre, encore qu'il faille remarquer que dans tous les cas la grande pièce unique présente deux parties; l'une est utilisée pour la cuisine et les besoins domestiques; l'autre sert à la fois de salle de réception et de chambre à coucher. Dans chacune de ces parties on retrouve, dans toute l'aire d'expansion de la maison égéenne, un certain nombre d'éléments de base dont seules varient les dimensions, la décoration et la mise en place. Ces éléments sont le «sophas», sorte d'estrade où dort la famille entière, le «krevatos» ou lit conjugal, le «pangos», long coffre de bois, placé en bordure du lit, l'«ambataros», estrade en bois bordée d'une balustrade, qui sert de dépôt à provisions.

Les maisons villageoises de Rhodes présentent généralement la disposition suivante: entre la porte et l'arcade centrale, à droite et à gauche, plaqués aux murs, l'«ambataros», haut de 1 m. 50, et en face, la cheminée à hotte circulaire, qui peut être garnie de rayons pour la vaisselle, et une plateforme maçonnée, où la paysanne se place pour

faire la cuisine : cette plateforme s'appelle «sophas de cheminée» et s'étend jusqu'à l'arcade. Entre l'arcade et le mur du fond, à gauche, le «krevatos», surélevé jusqu'à 1 m. 50 environ, porte à Rhodes le nom antique de «pastos», qui a été conservé également en Crète. Une cloison munie d'une porte transforme le dessous du lit en un compartiment où l'on conserve les vivres.

Le long de la cloison, le «pangos» sert de réserve à blé et d'accès au lit. Un escabeau et une marche permettent de l'atteindre lui-même, car il a souvent près d'un mètre de hauteur. Large d'autant, long de 2 m 50, il sert aussi aux femmes qui s'y installent pour travailler sur les pièces de la literie que l'on y entasse chaque matin, y compris les coussins durs servant à la fois de sièges et d'oreillers, dont le nombre traditionnel de vingt fait partie, avec les coffres, la literie, les ustensiles et les plats de faïence, de la dot des jeunes filles (pl. XLVI, 83). Face à l'entrée, le «sophas», orné d'une balustrade, occupe tout le fond de la pièce ; parfois il est remplacé par une table : on dort dans ce cas à même le sol de terre battue. De toute manière, le mur du fond est décoré de plats en faïence superposés sur des rayons. C'est le «sophas» qui fixe le type de la maison, car il varie d'une région à l'autre. Né d'un cube de maçonnerie nommé «ambari», où l'on conservait le grain, et que l'on voit encore dans les maisons primitives de Kythnos, on l'a construit en bois et orné d'une balustrade, à partir d'une époque impossible à préciser. Dans certaines îles, à Skyros notamment, il est beaucoup plus élevé qu'à Rhodes et parfois prend la valeur d'un entresol.

Avec l'aisance et l'accroissement des membres de la famille, l'aspect intérieur de la maison s'enrichit, les boiseries sont sculptées plus finement, mais surtout les broderies s'installent sur le lit nuptial, sur les balustrades et sur les coussins, en même temps que le mur du fond disparaît sous les plats en faïence polychrome.

Les plats de Lindos. Toutes les maisons paysannes possédaient autrefois des plats en faïence, dont la plupart se trouvent aujourd'hui chez les collectionneurs et dans les musées d'Europe, où ils sont catalogués comme plats de Rhodes ou de Lindos. Ils appar-

tiennent à deux séries de qualité très différente: les plus anciens, qui datent du XVI^e siècle, présentent une finesse de dessin remarquable, les couleurs n'ont pas bavé sur le fond et le rouge n'a ni craquelé ni bruni à la cuisson. Ils ont le plus souvent un décor floral stylisé, d'inspiration tout orientale (pl. XLVIII, 87). Les autres, du XVII^e et du XVIII^e siècle, sont d'une matière plus grossière, de tons moins purs: le beau rouge tomate des premiers fait place à un rouge brun et en même temps les couleurs se sont étalées, empâtant le trait. De nouveaux décors apparaissent, des personnages, des navires, certains même ont une inscription grecque (pl. LI, 93).

Il n'est pas douteux que les motifs sont d'inspiration persane, transmise par l'Asie-Mineure. Les plats de la première époque sont frères des plus beaux plats de Nicée et de Damas, et l'on incline aujourd'hui de plus en plus à penser qu'ils n'ont pas été fabriqués à Rhodes. Ces plats, d'ailleurs, n'ornaient pas seulement les maisons de Lindos et de Rhodes, mais toutes les maisons insulaires. Les Rhodiens, grands navigateurs, ont-ils rapporté de leurs voyages en Asie-Mineure ces beaux plats pour en orner leurs demeures? On est tenté de le croire, d'autant que ces plats, dans les maisons villageoises, étaient considérés comme des objets de prix: jamais on ne les utilisait à des usages domestiques; et depuis qu'ils les ont vendus aux amateurs de passage, les paysans les ont remplacés par des faïences de fabrication anglaise ou française, destinées à la clientèle grecque et orientale: faut-il voir là une persistance de ce goût pour les produits étrangers, qu'on rencontre si souvent chez les peuples marins, et qui nous expliquerait la vogue, pendant deux ou trois siècles, des faïences musulmanes, non seulement à Rhodes, mais dans toutes les îles de l'Égée? Ou bien simplement le plaisir du décor?

La seule fabrication locale tirée d'une matière première abondante est celle des briques et des tuiles. On sait par des textes de l'époque que des briques très légères fabriquées à Rhodes, entrèrent dans la construction de Sainte-Sophie à Constantinople. La production des briques a été intensifiée sous l'occupation italienne, à Archangèlos et au village de Gennadi, tandis qu'en ville la fabrique «Icaros» entreprit la fabrication de plats et d'objets divers dans les tons et le style des faïences anciennes.

Les broderies. Par contre, les broderies qui ornaient les maisons rhodiennes et qui sont devenues des pièces de musée, ne soulèvent pas d'objection quant à leur origine. Elles sont nées dans les villages mêmes et sont en rapport avec la vie quotidienne et l'ameublement: ce sont des broderies de caractère utilitaire autant qu'ornemental. Chaque village de la terre ferme, chaque île a ses décors, sa manière d'arranger les motifs et son choix de couleurs.

Les plus belles étaient réservées au lit nuptial, garnissaient la balustrade et cette sorte de tente qui le surmontait sous le nom de «*sperveri*» (pl. LII, 96). Le jour du mariage, on place sur le lit les broderies les plus précieuses, et des chansons, réservées pour cette circonstance, font des allusions précises à l'ornementation cérémoniale du «*pastos*». Les bandes de broderies qui ornent le «*sperveri*», les balustrades, les coussins, sont à gros point en relief sur une fine toile de lin. Les motifs, toujours géométriques, sans lignes courbes, n'ont aucun rapport avec les broderies turques ou persanes: ce sont des sortes de feuilles alternées, des croix, le motif stylisé du vase de fleurs ou «*glastra*»: ce dernier forme souvent un dessin très compact, qui, poussé à son extrême, finit par figurer une sorte de blason (pl. XLVIII, 88).

Il est impossible de dire exactement d'où proviennent ces motifs. Il est probable que les bandes ornées qui décorent les broderies religieuses byzantines ont servi d'inspiration. On retrouve aussi le paon byzantin et le souvenir de l'aigle impériale à deux têtes.

Les couleurs dominantes sont le vert et le rouge, presque toujours uniquement (pl. XLVIII, 88); parfois un peu de jaune doré, de bleu pâle et de noir s'y mêlent (pl. LI, 94). Ces belles broderies se faisaient jadis patiemment à domicile. Emmanuel Georgillas, auteur d'un poème sur la Peste de Rhodes, en 1500¹, énumère les travaux féminins: «*sperveri*», coussins, rideaux, châles, ornés de cognassiers, rosiers, vigne et raisins, roses et toutes sortes de fleurs, brodés en fils de soie, d'or et d'argent entremêlés sur un tissu de lin fin. P. Belon vit les femmes tisser et broder les «*sperveri*»: «On trouve à acheter de

¹ Έμ. Γεωργιλλᾶ, *Τὸ θανατικὸ τῆς Ῥόδου*, publié par E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. 1.

beaux ouvrages de soie faits à l'aiguille et principalement des pavillons de lits. Ils font leurs ouvrages de diverses couleurs en manière de points croisés»¹.

Ces broderies ne s'exécutent plus aujourd'hui. Autrefois, d'ailleurs, toutes les maisons ne possédaient pas l'assortiment complet des pièces brodées nécessaires aux fêtes familiales: le «sperveri» en particulier, pièce coûteuse et encombrante, se prêtait d'une maison à l'autre, que l'on fût ou non de la même famille, pour les deux ou trois semaines d'une très courte lune de miel.

Les costumes. Pareillement, les beaux costumes d'autrefois disparaissent. Les jours ordinaires, le paysan porte la culotte noire serrée au genou, et au large fond plissé, moins ample et moins longue que le pantalon turc; la paysanne, une jupe plissée sur un épais jupon blanc et des bottes beiges en peau souple (pl. L, 91 et 92).

Jadis, les dimanches et les jours de grandes fêtes, on arborait les costumes traditionnels, riches et variés surtout chez les femmes. Georgillas, dans son poème, décrit longuement les costumes brodés d'or et d'argent, les diadèmes ornés de pierreries, les beaux tissus de brocart de Pise, qui ne sont plus à présent qu'un souvenir. Mais au milieu du XIX^e siècle on en pouvait voir encore. V. Guérin est séduit à cette époque par le charmant costume de fête des femmes d'Archangèlos: jupe de soie rouge et petite veste de velours noir ornée de broderies en fils d'or, ceinture de soie rouge et voile blanc léger sur la tête. Vers 1880 déjà, les cotonnades anglaises remplaçaient les tissus domestiques, mais Biliotti vante encore le costume des femmes d'Embona, bottes blanches, jupe bleue à corsage ouvert laissant voir la chemise blanche brodée, jaquette bleue à bordures dorées, ceinture lâche en laine rouge et turban blanc. Le village d'Embona a gardé mieux que d'autres ses costumes, de même que les villages du sud de l'île (pl. XLIX, 90).

Le plus souvent, aujourd'hui, les femmes portent pour les fêtes des jupes de soie brochée, des brocarts anciens et la jaquette ou le

¹ P. Belon, *op. cit.* (1546-1549).

gilet court en velours noir, seul élément commun. Soieries et brocarts ne sont d'ailleurs pas de fabrication locale et leur variété frappe vivement devant l'unité du costume masculin: bottes noires, gilet noir à manches sur chemise blanche, la note décorative étant fournie par le brocart de soie enroulé autour de la tête et à la taille (pl. XLIX, 89).

Au cours de ces fêtes et notamment des «panigiria», on exécute au son de la «lyra», sorte de violon à trois cordes vibrant sous un archet à grelots, la danse rhodienne ou «rhoditicos» qui se rapproche beaucoup du «syrtos», et qui sans doute aussi vient des temps antiques: une danse de même sorte est figurée sur les vases de Camiros¹

La vie paysanne. Il serait peut-être exagéré de dire que la vie paysanne à Rhodes n'a pas évolué depuis l'époque turque. En tout cas l'occupation italienne ne l'a pas portée au niveau qu'on pourrait attendre. Les belles routes traversent des campagnes cultivées encore d'une manière très extensive avec les procédés et le matériel de jadis. L'effort a porté surtout sur l'installation de colons italiens, et les tentatives d'un corps d'agronomes pour intensifier les cultures ont échoué devant la méfiance du paysan rhodien, qui a considéré en bloc avec hostilité tout ce qui lui venait d'un occupant acharné à lui faire perdre le sens de sa nationalité. Des mesures, convenables en soi, pour diminuer les terres incultes et favoriser le reboisement, se sont heurtées à la résistance passive de la population des campagnes². En sorte qu'on peut reprendre aujourd'hui le tableau d'ensemble de la vie agricole de l'île, tracé par les voyageurs du milieu du XIX^e siècle, pour avoir une idée de son état actuel: cultures variées, céréales, légumes, olives et fruits de toute espèce, vigne qui donne d'excellents vins rouges et blancs, figues et tabac; mais rendements médiocres dûs à l'absence d'engrais, au morcellement des terres, aux méthodes surannées, à la routine paysanne qui existe partout, en dehors de toute question politique. Un seul élément s'est

¹ Biliotti, *op. cit.* III, ch 5.

² voir *L'Économie du Dodécanèse* dans *L'Hellénisme Contemporain*, (Mars - Avril 1948).

amélioré: le transport des produits agricoles jusqu'à la ville, long et coûteux avant la construction des routes.

Les mesures prises en faveur du reboisement ont gêné les habitudes ancestrales et provoqué une diminution sensible de l'élevage des moutons et des chèvres. Par contre, celui des abeilles et du ver à soie a marqué un progrès notable. Les populations de Rhodes commencent à retirer le bénéfice d'une libération que, pendant un tiers de siècle, elles n'ont cessé d'espérer: il faut signaler que déjà des aménagements hydrauliques importants ont été effectués dans la plaine de Trianda.

CONCLUSION

Rhodes et le Dodécanèse furent libérés de l'occupation allemande, qui avait succédé à l'occupation italienne, par l'armistice du 8 mai 1945. Les troupes anglaises y prirent garnison en attendant que fût conclu le traité de paix entre l'Italie et la Grèce, et les îles ne rentrèrent dans l'unité hellénique que le 28 octobre 1947. Mais déjà depuis le 31 mars un gouvernement militaire y avait été installé et l'enthousiasme s'était réparti d'une rive à l'autre de l'Égée entre les Grecs du continent et ceux du Dodécanèse, chez qui quatre siècles d'épreuves, sur six de domination étrangère, n'avaient pas réussi à affaiblir l'hellénisme, fidèlement transmis d'une génération à l'autre, non plus que l'espoir du retour à la patrie: exemple remarquable par sa durée, mais non pas unique, de la persistance du sentiment national au cours des plus étonnantes vicissitudes.

Certains ont trouvé durs l'article du traité de paix et la loi du 3/9 janvier 1948 qui fixent la nationalité des habitants du Dodécanèse: les sujets italiens arrivés après le 10 juin 1940 ont dû quitter les îles; les autres ont eu la possibilité d'opter pour la nationalité grecque, ou bien de retourner dans un délai d'un an, à partir du 28 octobre 1948, dans leur pays d'origine. Précaution fort sage au contraire, qui exclut pour l'avenir des Douze Îles toute question minoritaire: les manœuvres criminelles dont les minorités de l'Europe Centrale ont été le prétexte à partir de 1938 justifient amplement la défiance du temps présent.

La guerre s'est soldée à Rhodes comme partout, par des ruines et la désorganisation de la vie économique, dont le rétablissement exige un gros effort. Les îles cependant, et Rhodes en particulier, ont été moins touchées que la Grèce continentale, dont l'existence continue d'être bouleversée par la prolongation de la guerre civile. L'agriculture, l'élevage, la pêche surtout et la navigation ont besoin d'être ranimés, mais rien d'essentiel n'a été atteint. Les bombarde-

ments aériens ont créé quelques vides çà et là dans la ville historique ; la tour septentrionale de la Porte de la Marine a été décapitée ; l'Auberge de France sérieusement endommagée, ainsi que la Tour Saint-Paul ; l'Hôpital des Chevaliers a perdu la charmante salle aux deux arcs ; mais pour qui n'a pas connu Rhodes avant la guerre, les dégâts apparaissent peu, et déjà la ville et l'île retrouvent pendant quatre mois d'été leur animation d'autrefois.

Au tourisme italien et international s'est substitué depuis 1948 un fort mouvement de tourisme hellénique. L'attrait d'une île que les Grecs de Grèce fréquentaient peu avant la guerre, la modicité du coût de la vie, deux fois inférieur au moins au niveau qu'il atteint à Athènes, le nombre et la tenue des hôtels valent à Rhodes depuis sa rentrée dans la vie nationale, un déferlement ininterrompu de visiteurs. Sous l'impulsion d'un gouverneur éclairé soutenu par le gouvernement les grands hôtels, délabrés par l'occupation militaire, ont été remis en état, et la réouverture de ceux du Mont Saint-Élie est prévue pour la saison d'été de 1949 ; les routes sont entretenues, les jardins taillés et arrosés avec soin. Avec des moyens infiniment plus faibles qu'au temps de l'occupation italienne, où se dépensaient à Rhodes des sommes énormes pour soutenir une politique de prestige, le gouvernement grec s'efforce de maintenir ce qui existe dans son intégrité, de conserver à la ville sa coûteuse parure de fleurs : politique bien entendue, qu'on aimerait voir appliquer à toute la Grèce de demain, pays pauvre par son sol mais riche de la lumière de son climat, du rayonnement de ses paysages, de l'hospitalité de ses habitants, toutes conditions réunies qu'il suffirait de compléter par un équipement matériel approprié, pour en faire le grand centre touristique de la Méditerranée orientale. Telle est la leçon ou, si l'on préfère, l'exemple, qu'en don de joyeux retour propose l'île de Rhodes à la patrie retrouvée.

TABLE ET COMMENTAIRE DES PLANCHES

SCHÉMA DES DÉFENSES DE RHODES¹

PLAN DE RHODES¹

VESTIGES ANTIQUES.

- x.— Temple de Dionysos. y.— Temple d'Aphrodite.

ÉDIFICES CIVILS DU MOYEN-AGE.

- 1.— Palais des grands-mâîtres. 6.— Auberge d'Italie.
2.— Auberge d'Espagne. 7.— L'Hôpital.
3.— Auberge de Provence. 8.— Auberge d'Angleterre.
4.— Auberge de France. 9.— Auberge d'Auvergne.
5.— Maison dépendant proba- 10.— Ancienne Infirmerie.
blement de l'Auberge d'Es- 11.— Casernes des Chevaliers.
pagne.

ÉGLISES GRECQUES ET LATINES DU MOYEN-AGE.

- I.— Loge de Saint-Jean. IX.— Abdul Djelil Mesdjid (Saint-
Bernardin).
I'.— Ecole turque, sur l'emplace- X.— Chapelle Saint-Athanase.
ment de l'église Saint-Jean. XI.— Peial ad Din Mesdjid (fres-
ques).
II.— Chapelle de France. XII.— Borouzan Mesdjidi.
III.— Cathédrale Sainte-Marie. XIII.— Dolaply Mesdjidi.
IV.— Chapelle Saint-Démétrios. XIV.— Ilk Mihrab Djami.
V.— Khourmaly Médressé (Saint- XV.— Sainte-Marie du Bourg.
Marc). XVI.— Sainte-Marie de la Victoire.
VI.— Takkedji Djami. XVII.— Saint Pantaléon.
VII.— Kavakly Mesdjid.
VIII.— Demirli Djami (cathédrale grecque).

ÉPOQUE TURQUE: MOSQUÉES.

- a.— Suleimanié Djami. e.— Mustapha Djami.
b.— Agha Djami. f.— Ibrahim Pacha Djami.
c.— Chadrevan Djami. g.— Redjeb Pacha Djami.
d.— Hamza Bey Djami (Église Saint-Sauveur).

ÉPOQUE MODERNE.

- A.— Porte de la Liberté.

¹ A la fin du texte.

PLANCHES HORS TEXTE

- COUVERTURE (recto) *RHODES EN 1483*. A g., le Port, entre le Môle des Moulins et la Tour de Naillac; au centre, le Môle et la Tour Saint-Nicolas; à dr., le Mandraki avec un navire en réparation et l'oratoire Saint-Antoine entouré du cimetière des Chevaliers (Dessin de Breydenbach).
- PLANCHE I 1. *RHODES EN 1480*. Une des vingt miniatures du manuscrit de Caoursin (B. Nat., Paris, Ms. lat. 6067). L'armée turque forme un demi-cercle de tentes autour de la ville. Au premier plan, de g. à dr., la baie d'Acandia, le Port entre le Môle des Moulins et la Tour de Naillac, fermé par une chaîne, le fond du Mandraki avec le Môle et la Tour Saint-Nicolas. La ville apparaît nettement divisée en deux parties: à dr. le «Château», à g. le «Bourg».
- II - III *QUATRE PANORAMAS DE BERG*. Vue prise du chemin de ronde à l'est du Palais des grand-maîtres:
2. On voit à g. le mur nord du Palais (cf. pl. XIII, 22) et son boulevard de défense.
3. De g. à dr.: le cap Ammou avec ses moulins, la mosquée de Mourad Reis, la pointe du Lazaret et le Mandraki.
4. Fait suite au précédent. Le Mandraki et la Tour Saint-Nicolas. Au premier plan le Konak et la courtine descendant de la Tour Saint-Pierre jusqu'au fond du port (cf. pl. I).
5. De g. à dr.: la Tour Saint-Pierre, le sommet de la Tour Saint-Paul, la Tour de Naillac et les deux tours carrées de la Porte de l'Arsenal. Au second plan, fermant le Port, le Môle et la Tour des Moulins. A l'arrière plan des panoramas, la côte d'Asie-Mineure.
- IV 6. *VUE AÉRIENNE PRISE VERS LE NORD*¹. En bas et à dr., la partie nord-ouest de la ville des Chevaliers avec le Palais des grands-maîtres. Densité des maisons. Largeur des fossés: au centre, la Tour Saint-Georges et son boulevard polygonal. Au-delà, la ville neuve: à dr., la ville officielle le long du Mandraki; à g. et en haut, plus serré, l'ancien village de Néo-Maras.
- V 7. *VUE AÉRIENNE PRISE VERS LE SUD*: de g. à dr.: la baie d'Acandia, le Port, le Mandraki.

¹ Nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements à M. le Professeur Lambadarios, Directeur au Ministère des Travaux Publics, chef du service topographique, et à M. Sokos, chef du service photographique, qui ont bien voulu nous autoriser à consulter les archives photographiques du Ministère des Travaux Publics et à reproduire les photographies aériennes Nos 6, 7, 8 et 14.

8. *VUE AÉRIENNE PRISE VÈRS LE SUD-OUEST*: au premier plan, le Port avec le Môle des Moulins considérablement élargi et à dr., le Môle Saint-Nicolas. A l'arrière plan, la baie de Trianda, dominée par l'Acropole d'Ialysos. Entre la cité et la baie, la plateforme du Mont Saint-Étienne.

VI

9. *LE PALAIS DES GRANDS-MAITRES ET SA DÉFENSE*: de g. à dr.: premier fossé, pont d'accès à la ville et Porte d'Amboise, deux terre-pleins séparés par le second fossé. Le second terre-plein donne accès, en bas, à la ville par la Porte Saint-Antoine, en haut au Palais, par un troisième pont sur le troisième fossé. Au-dessus de ce pont, le boulevard du Palais avec son jardin.

10. *LA PORTE DE KOSKINOÛ*. De bas en haut: premier fossé avec pont de pierre et pont-levis, porte extérieure avec statue de Saint Jean. En haut, accolée au rempart, une barbacane. Premier boulevard polygonal muni d'une plateforme pour l'artillerie avec embrasures. Second fossé et second pont (cheminement en partie couvert depuis le premier). Second boulevard en éperon, tour carrée que contourne par la droite le chemin d'accès à la porte intérieure. A dr. seconde barbacane. Des écussons divers signalent les remaniements continuels de cet ouvrage, l'un des plus soignés de la défense: sur la tour, armes de Fluvian (1421-1437); sur la porte du pont intérieur, armes de Zacosta (1461-1467); sur le rempart du boulevard extérieur, armes de d'Aubusson avant qu'il ne fût cardinal (1488). La porte extérieure, dans un cadre en forme de mitre, présentait une statue de Saint Jean, aujourd'hui détruite, et les armes de d'Aubusson.

VII

11. *VUE DES REMPARTS ET DE LA PORTE D'AMBOISE*, au pied du Palais, prise des jardins qui ont succédé aux cimetières sur le glacis extérieur. L'arc central du pont a été malencontreusement muré pendant la guerre.

12. *LA TOUR D'ITALIE* et son boulevard circulaire avec embrasure pour l'artillerie à g.; au-dessous, armes de Carretto avec la date de 1515; à la base, ouvertures des canonniers basses. Les boulets fichés dans les murailles à l'époque turque (sans doute après le siège) ont été remis en place après les restaurations modernes.

VIII - IX

13. *RECONSTITUTION DE LA VILLE DES CHEVALIERS* au début du XVI^e siècle. De g. à dr.: Tour et Môle des Moulins (au nombre de 13), Port du Commerce, fermé par une chaîne. Tour de Naillac, Môle et Tour Saint-Nicolas (emplacement vraisemblable du Colosse), le Mandraki

avec sa grève où l'on réparait les bateaux. Dans le grand port, la mer bat le pied des remparts. Une grève de sable s'allonge entre les Portes de la Marine et de l'Arsenal.

En face de l'entrée un boulevard demi-circulaire muni d'artillerie interdit l'accès du port.

14. *RHODES EN 1947*. Vue aérienne correspondant à la précédente. Les grandes transformations commencent au pied du Palais, le long du Mandraki, avec la ville officielle : marché, palais de justice, poste, église Saint-Jean et palais du gouverneur.

X 15. *LES REMPARTS A L'OUEST DE LA PORTE DE KOSKINOÛ* : la muraille avec son parapet à embrasures; au pied, la fausse braie avec ses tours, le premier fossé, le terre-plein avec son escalier d'accès, le second fossé et la contrescarpe (cf. la coupe à la fin du texte).

16. *LA TOUR SAINTE-MARIE* et son boulevard. Porte d'accès à la ville avec pont de pierre et pont-levis. Au-dessus, dans un arc en accolade, écu de d'Aubusson (1476-1503) supporté par un lion et un griffon.

XI 17. *VUE SUR LE PALAIS*, prise des cimetières turcs, sur le glacis, en face de la Porte d'Amboise. A g., la Tour de Naillac; à dr., l'église Saint-Jean avec son clocher coiffé d'un minaret (Dessin de Rottiers, pl. XIII).

18. *ENTRÉE DU PALAIS*, façade sud. Au-dessus de la porte d'entrée, dans le cadre, armes d'Hélion de Villeneuve (1319-1346), (dessin de Flandin, pl. XXII).

XII 19. *LE PALAIS EN 1947*, façade ouest, vu du glacis. Dans le cadre rectangulaire, armes de Carrretto et date de 1514.

20. *LE PALAIS*, façade ouest, vu par Flandin (pl. XXIV) du terre-plein intérieur, avec le minaret de Saint-Jean et les deux tournelles citées dans l'ordonnance de 1465.

XIII 21. *COUR DU PALAIS RECONSTITUÉE*.

22. *COUR DU PALAIS EN 1862*, d'après un dessin de Berg (pl. XXIX). Cette partie de la façade nord du Palais est visible, de profil, sur le panorama de la pl. II, 2.

XIV 23. *LA LOGE DE SAINT-JEAN*, vue par Rottiers (pl. XXXVIII). A dr., l'arcade de l'entrée où s'achève la rue des Chevaliers. Au fond, entre les petites arcades, les ruines du Palais.

24. *LA LOGE RECONSTITUÉE*. Vue prise perpendiculairement au dessin précédent dans l'axe de la rue des Che-

- valiers. A dr., le mur de l'école turque, et au pied, dans l'ombre, la base d'un mur de l'église Saint-Jean.
- XV 25. *FAÇADE ET CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN*, vus par Rottiers (pl. XI). La décoration très sobre, de bandeaux moulurés à la base et au sommet des fenêtres, correspond à celle des remparts et des tours.
26. *LA «CASERNE DES CHEVALIERS»*, d'après Flandin (pl. XXVIII), dominée par une des tours de la muraille séparant le «Château» de la ville basse.
- XVI 27. *LA RUE DES CHEVALIERS*, d'après Flandin (pl. XV). A dr., l'Auberge de France; à g., porte latérale de l'Hôpital, avec ses piliers polygonaux et son cadre rectangulaire; au fond, arcade bâtie appartenant à l'Auberge d'Espagne.
28. *LA RUE DES CHEVALIERS* restaurée. A dr., l'Auberge d'Italie; plus haut, l'Auberge de France étagée. Les gradins dans la rue et sur les trottoirs ont disparu.
- XVII 29. *AUBERGE DE PROVENCE*. Dans un cadre en croix, écu de France aux trois fleurs de lys, couronné, armes de l'Ordre et de Carretto au milieu. L'inscription de 1518 indique la restauration du monument, ruiné en 1481.
30. *AUBERGE DE FRANCE*. Le motif central des armoiries est encastré entre la troisième et la quatrième fenêtre à partir de la droite. Il renferme l'écu de France, aux trois fleurs de lys, couronné du diadème royal et les armes de d'Aubusson avec le chapeau de cardinal. Toute la partie gauche du bâtiment a été détruite en 1944.
- XVIII 31. *ENTRÉE DE L'HOPITAL*. Au-dessus de la porte, le bas-relief de marbre figure deux anges soutenant l'écu de l'Ordre, au-dessus d'une inscription datée du 15 Juin 1440. Les mutilations de la pierre, à droite, proviennent des bombardements de 1944.
32. *LA GRANDE SALLE DE L'HOPITAL*. 51 m de long sur 12 m 25. Piliers octogonaux à chapiteaux ornés de la croix de l'Ordre et de la croix ancrée de d'Aubusson. Le mur de gauche, avec la chapelle, correspond à la façade. Toit à deux versants très peu inclinés.
- XIX 33. *VUE SUR LE MANDRAKI*, prise des jardins du Palais vers la Tour Saint-Pierre (à dr.), le marché (à g.) et le Mandraki, fermé par le Môle Saint-Nicolas. Le point de vue est à peu près celui du panorama de Berg (pl. II, 4).
- XX 34. *L'ANCIENNE INFIRMERIE*. Sur le mur de droite une plaque de marbre porte les armes d'un des premiers

grands-maîtres, Roger de Pins (1355-1365). La fontaine du milieu de la place est un baptistère byzantin en forme de croix amené ici, d'un village de l'île, vers 1924.

35. *L'ARCHEVÊCHÉ*. La rue mène au fond du quartier juif. Elle paraît fermée par l'abside coupée de Sainte-Marie du Bourg.

XXI

36. *LE TRIBUNAL DE COMMERCE*. Au rez-de-chaussée, loge à voûte d'ogives. A l'étage, sur la rue, à dr., deux fenêtres couronnées d'une corniche sculptée, au-dessus, trois porte-bannières et trois gargouilles à têtes de crocodile. Sur la place, escalier extérieur et ensemble décoratif à l'étage : à g., porte à linteau de marbre ; de face, motif décoratif et fenêtre à croix de marbre (voir 37 et 38).

37. *FENÊTRE ET MOTIF DÉCORATIF DU TRIBUNAL*. Le motif comporte une plaque de marbre avec la date de 1507. Deux sauvages soutiennent l'écusson où les armes de d'Aubusson sont écartelées avec celles de l'Ordre (la croix à branches égales). Au-dessus, tympan orné de rameaux. A la base, corniche avec feuilles de vigne et raisins. Le cadre en accolade surmonté de la fleur de lys est flanqué de deux pinacles. A hauteur du pinacle de droite, le culot d'un porte-bannière. La fenêtre est celle de tous les édifices de l'époque : moulures, corniche sculptée (torsade et feuillages). Celle-ci présente en plus une très belle croisée en marbre blanc, décorée de fleurs de lys.

XXII

38. *PORTE DU TRIBUNAL*. Un ange ailé au centre du linteau soutient deux écus de style italien portant à g., la croix de l'Ordre, à dr., les armes d'Émery d'Amboise (bandes verticales). Linteau et piédroits, tout en marbre, sont parsemés de flammes.

39. *RUE DANS LA VILLE MURÉE*, montrant les arcs de protection contre les tremblements de terre, décrite dans le texte p. 71 La vue est prise près du moulin de la porte de Koskinou.

XXIII

40. *LE MOULIN DE LA PORTE DE KOSKINO* et la fontaine turque.

41. *LA RUE PRINCIPALE DU BAZAR* et la Mosquée de Soliman.

XXIV-XXV

42. *PANORAMA DU PORT MURÉ*, pris du Môle des Moulins, face à la Porte de la Marine.

43. *PANORAMA DU MANDRAKI* (correspond au dessin No 49. Vue prise de la pointe du Lazaret. A g., la Tour Saint-Nicolas. Au centre, le bassin du Mandraki et le

profil de la ville murée ; à dr. le marché de la ville neuve et le Palais des grands-maitres. La Tour Saint Nicolas fut élevée par Raimondo Zacosta, à partir de 1464, sur l'emplacement d'une petite chapelle dédiée à Saint Nicolas (elle existait à la fin du XIVE siècle), aux frais du duc Philippe de Bourgogne. Après le siège de 1480, d'Aubusson l'entoura d'un énorme boulevard aux murs en talus et en fit une véritable forteresse indépendante.

XXVI

44. *PORTE DE LA MARINE* (extérieur). La vue, antérieure aux restaurations italiennes, est empruntée à l'ouvrage de M. Gabriel. Les bâtiments du premier plan n'existent plus et la tour de droite a été décapitée par les bombardements anglais de 1944 (cf. No 47). Au-dessus de la porte cintrée le bas-relief en marbre blanc surmonté d'un dais présente, au centre, la Vierge et l'Enfant ; à dr., Saint Jean-Baptiste ; à g., Saint Pierre tenant l'Évangile. Au-dessus, l'écu de France couronné s'intercale entre celui de l'Ordre* et celui de d'Aubusson. Une inscription porte la date de 1478.

45. *LA TOUR DE NAILLAC*, achevée au début du XVE siècle, avait 46 m. de haut. La plateforme aux canons dominait la mer de 20 m. Les bandeaux moulurés rompent ici, comme partout, l'uniformité des murs. Sur chaque face, les armes de Philibert de Naillac (1396-1421). (Dessin de Newton, pl. XI).

XXVII

46. *RHODES VUE DE LA TOUR DES MOULINS* : à g., le port muré avec la Porte de l'Arsenal (arc muré entre les deux tours carrées) ; au centre, Tour de Naillac ; à dr., Môle et Tour Saint-Nicolas (Dessin de Rottiers, pl. V).

47. *AU FOND DU PORT MURÉ*. La vue est prise de la Porte Sainte-Catherine. Au premier plan, reste du chemin de ronde des Turcs et chaussée moderne faisant le tour du port. Au fond, à dr. la Porte de la Marine.

XXVIII

48. *PETIT BASSIN DU PORT MURÉ*. De g. à dr. : Porte de la Marine, Mosquée de Chadrevan, fontaine turque et boutiques en plein air, église Sainte-Marie (Kantouri Djami), avec son minaret, Porte de l'Arsenal (Dessin de Flandin, pl. II).

49. *LE MANDRAKI*. Dessin correspondant à la photographie No 43. Les différents monuments sont resserrés sur le centre (Tour de Naillac), le Palais des grands-maitres est exagérément surélevé (Dessin de Flandin, pl. V).

XXIX

50. *LE PETIT BASSIN*. Vue actuelle correspondant au No 48 : disparition des turqueries, élargissement du quai,

tours arasées au niveau des murailles à la fin de la domination turque.

51. *LA TOUR DE NAILLAC AU XVIII^e SIÈCLE*. Le dessin montre le pont-levis qui reliait la Tour de Naillac à la plateforme aux canons (dessin de Choiseul-Gouffier, pl. LXII).
- XXX 52. *PANORAMA DE LA VILLE DES CHEVALIERS*, pris des remparts, près de la Porte de Koskinou. Aspect très oriental. De dr. à g, minaret de Boroustan Djami, de Redjeb Pacha; Palais des grands-maitres.
53. *KHOURMALY MÉDRESSÉ*, ancienne église byzantine, peut-être Saint-Marc, à plan quadrilobé. Le tambour de la coupole a 21 faces encadrées de faisceaux de colonnettes et la coupole possède encore ses tuiles anciennes.
- XXXI 54. *FONTAINE* aux ablutions devant la mosquée de Soliman.
55. *MOSQUÉE DE SOLIMAN*.
- XXXII 56. *TOMBE RUPESTRE* à longue façade ornée de colonnes taillées dans le roc.
57. *LE STADE ANTIQUE*, sur l'acropole supérieure de Rhodes. Le théâtre fait suite, à gauche.
- XXXIII 58. *LE TURBÉ DE MOURAD REIS* et l'ancien cimetière turc dont on aperçoit les stèles sous les arbres.
59. *RUINES DU TEMPLE D'APOLLON*, sur la terrasse la plus élevée de l'acropole supérieure, dominant au fond le vallon plein d'arbres où sont creusés le stade et le théâtre.
- XXXIV 60. *LE QUAI DU MANDRAKI*, vu du clocher de Saint-Jean.
61. *ÉGLISE SAINT-JEAN DES CHEVALIERS*, reconstituée en 1925 (cf. XV, 25).
- XXXV 62. *PALAIS DU GOUVERNEUR*, façade opposée à la mer.
63. *POINTE NORD DE RHODES*, prise des pentes du Mont Saint-Étienne.
- XXXVI 64. *LINDOS*, éclairage du soir. La plus grande partie de la ville est masquée par le promontoire rocheux de droite. Le tombeau de Cléobule est sur le promontoire de gauche.
65. *ARCHANGÉLOS*. Les ruines du château fort sont au sommet de la colline de gauche dont on ne voit que les premières pentes.
- XXXVII 66. *MAISON DU XV^e SIÈCLE* à Lindos. Ornaments byzantins entre les deux cadres moulurés de la porte. L'élément décoratif est plus riche et plus varié que dans les maisons de Rhodes.
- XXXVIII 67. *LINDOS*. Le château des Chevaliers.

68. *LE NAVIRE SCULPTÉ*, au pied de l'escalier du château. En arrière, exèdre et base de statue.
- XXXIX 69. *ACROPOLE DE LINDOS*. Le portique restauré et la chapelle byzantine. Le château est à g., le temple d'Athéna, à dr. Le portique monumental avait 88 m. de long ; colonnes doriques de 6 m. 20 de haut.
70. *LINDOS*. Vue de l'Acropole. Les tombes rupestres sont à droite de l'image, creusées dans la falaise qui domine immédiatement la ville.
- XL 71. *ACROPOLE DE LINDOS*. Aile orientale du grand portique, vue du Temple d'Athéna.
72. *IALYSOS*. La fontaine antique.
- XLI 73. *IALYSOS*. Montée à l'acropole. Paysage typique de la côte occidentale.
74. *LINDOS*. Les falaises désertes du cap Lardos, le petit port de Saint Paul.
- XLII 75. *IALYSOS*. Les jardins devant le monastère.
76. *CAMIROS*. Partie basse de la ville : places, portiques, escaliers monumentaux. Les quartiers d'habitation s'élevaient sur la colline du fond et à droite de la photographie.
- XLIII 77. *CAMIROS*. Colonnade du portique de la ville haute.
78. *CAMIROS*. La même, vue de profil avec les aménagements hydrauliques : à gauche, citerne rectangulaire, coupée par le mur de soutènement du portique ; au centre et à droite, orifices des puits. Les nécropoles étaient creusées dans les collines voisines : les plus beaux vases proviennent de celles de Fichellura.
- XLIV 79. *LE CHATEAU DE MONOLITHOS* et le cap Arménistis.
80. *LE CHATEAU DE CASTELLOS*.
- XLV 81. *PICHET A VIN* à bouche trilobée. Décor brun rosâtre sur fond rose clair. Registre inférieur, fleurs de lotus et boutons ; central, course de daims ; supérieur, canard, griffon, lion et taureau combattant. Hauteur 0 m. 30. Provient de Camiros. Date du début du VIIe siècle av. J.-C.
82. *AMPHORE* du type dit de Fichellura à décor brun sur fond rosé : course de levriers. Hauteur 0 m. 28. Date du début du VIe siècle.
- XLVI 83 et 84. *INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR DE MAISON PAYSANNE*. Coussins empilés, broderies, faïences, plafond à solives apparentes.
- XLVII 85. *RUE DANS LE VILLAGE DE KOSKINOÛ*, l'un des mieux bâtis, la plupart des hommes étant charpentiers et maçons.

86. *RUE A LINDOS*. Le passage voûté, surmonté d'une belle fenêtre, correspond à l'entrée de la maison dont la cour est reproduite au No 66.
- XLVIII 87. *PLAT DIT DE LINDOS*, de la belle époque, finesse du trait et de la faïence.
88. *BRODERIE RHODIENNE*. Motif de la «glastra» au centre (vase et fleurs stylisés). En haut, bordure de croix peut-être inspirées de motifs byzantins. Tons verts et rouges (Musée Bénaki, Athènes).
- XLIX 89. *COSTUMES DE FÊTE* du village de Koskinou.
90. *DIMANCHE A EMBONA*.
- L 91. *PAYSANNE PORTANT SON ENFANT*. Bottes noires, jupe noire à bandes vert clair, jupon blanc épais à bordure brodée. Le porte-bébé est fait en coton tissé à domicile; il sert en même temps de berceuse.
92. *PAYSANNE* sur la route de Castellós.
- LI 93. *PLAT DIT DE LINDOS* du XVIII^e siècle. Matière, décor et coloris sans finesse.
94. *PORTE DU «SPERVERI»*, s'ouvrant comme une porte de tente. En haut, motif du paon byzantin; sur la porte, motif des feuilles opposées, très courant. Noter l'impression de relief donnée par le point. Tons verts et rouges dominants, un peu de noir, de bleu pâle et de jaune doré.
- LII 95. *PLAFOND PEINT A LINDOS*.
96. *LINDOS*. Intérieur de maison bourgeoise reconstitué. A gauche, l'«ambataros», l'arcade centrale soutenant le plafond aux solives peintes et reposant sur des corniches sculptées. Au fond, le «sophas» avec sa balustrade et ses tapis, à gauche, le «Krevatos», surmonté du «sperveri», pile de coussins, plats de faïence anciens.
- COUVERTURE (verso) *LA PORTE D'AMBOISE*. Les tours ont 12 m. de diamètre, la porte, reliée au pont de pierre par un pont-levis est décorée des armes de l'Ordre et de d'Aubusson, que soutient un ange ailé dans un cadre en accolade (Cl. Matton).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- LACROIX, *les Iles de la Grèce*, Paris, 1853.
- V. GUÉRIN, *Voyage dans l'île de Rhodes*, Paris, 1856.
- BERG, *Die Insel Rhodus*, Braunschweig, 1862.
- E. BILIOTTI ET COTTRET, *l'île de Rhodes*, Paris, 1881.
- FR. GUY SOMMI PICENARDI, *Itinéraire d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes*, Lille, 1900.
Corrige avec véhémence les erreurs du Colonel Rottiers.
- DR. SKÉVOS ZERVOS, *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920.
Intéressant par l'abondance de son illustration (notamment vases et plats de Rhodes).
- M. VOLONAKIS, *The Island of Roses and her eleven sisters*, London, 1922.
Surtout historique.
- C. D. BOOTH, *Italy's Aegean possessions*, London, 1928.
- GUIDE DU TOURING CLUB ITALIEN : *Possedimenti dell' Egeo e colonie italiane*, Roma, 1929.
- G. JACOPI, *Rodi*, Bergamo, 1933.
Monographie illustrée de l'Istituto italiano d'arti grafiche.
- ENCICLOPEDIA ITALIANA, ART. *Rodi*, t, XXIX, Roma, 1936.
Avec nombreuses cartes et illustrations.
- A. ΤΑΡΕΟΥΑΗ, *Δωδεκάνησα*, t. I, 'Αθήναι, 1947.
Abondamment illustré. S'intéresse surtout aux arts populaires. Sans prétention scientifique.
- Δωδεκάνησος*, t. I, 'Αθήναι 1947.
Ouvrage publié par le Ministère de la Reconstruction, à la fois historique et statistique.
- X. ΚΑΡΟΥΖΟΥ, *Ρόδος*, 'Αθήναι.
Actuellement en cours d'impression.

VOYAGEURS

- J. LE SAIGE, *Voyage à Rome... Jérusalem et autres lieux saints*, (fin XVe s.),
Édité à Douai, 1851.
- BREYDENBACH, *Sanctarum peregrinationum in montem Syon... opusculum*,
Mayence, 1486.

- G. LENGHERAND, *Le voyage de Georges Lengherand*, (1485), publié à Mons, 1861.
 P. BELON, *Les observations de plusieurs singularités... trouvées en Grèce, Asie et autres pays étrangers*, Paris, 1553, t. II.
 DES HAYES DE COURMENIN, *Voyage au Levant*, Paris, 1626.
 THÉVENOT, *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1665.
 STOCHOVE, FERMANEL... *Le voyage d'Italie et du Levant*, Rouen, 1670.
 DAPPER, *Description exacte des îles de l'Archipel*, Amsterdam, 1703.
 CORNEILLE LE BRUYN, *Voyage au Levant*, Rouen, 1725, t. I.
 CHOISEUL-GOUFFIER, *Voyage pittoresque dans l'Empire Othoman*, t. I et Atlas avec cartes et dessins, Paris, 1782.
 Les dessins sont fidèles. Le plan de Rhodes renferme des erreurs (Néo - Khorî).
 SAVARY, *Lettres sur la Grèce*, Paris, 1782.
 C. S. SONNINI, *Voyage en Grèce et en Turquie*, t. I, Paris, 1801.
 CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, 1811.
 COLONEL ROTTIERS, *Description des monuments de Rhodes*, avec album de dessins, Bruxelles 1828.
 Demeure utile malgré beaucoup d'imprécisions et d'erreurs.
 MICHAUD ET POUJOLAT, *Correspondance d'Orient*, t. IV, Paris, 1833.
 LAMARTINE, *Voyage en Orient*, Paris, 1835.
 DE MARCELLUS, *Souvenirs de l'Orient*, Paris, 1839.
 ROSS, *Reisen auf den griechischen Inseln*, Stuttgart, 1840.
 J. D'ESTOURMEL, *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1844.
 CH. COTTU, *L'île de Rhodes, Revue des Deux-Mondes*, Paris, 1844.
 E. FLANDIN, *L'Orient*, t. II, Paris 1858. Un des quatre albums est consacré à Rhodes. Les dessins, tout en présentant une valeur documentaire certaine, sacrifient parfois les proportions au souci de l'effet pittoresque.
 C. T. NEWTON, *Travels and discoveries in the Levant*, Paris, 1865.

ANTIQUITÉ

- PERROT ET CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VII, Paris, 1898.
 «CLARA RHODOS», Publication de l' *Istituto storico-archeologico di Rodi*, 9 vol. parus entre 1929 et 1938, plus particulièrement sur Rhodes et Cos.
 «MEMORIE», Publication de même origine, 3 vol. parus de 1933 à 1938.
 C. TORR, *Rhodes in ancient times*, Cambridge, 1885.
 K.F. KINCH ET CHR. BLINKENBERG, *Exploration archéologique de Rhodes*, Extrait du Bulletin de l'Académie royale de Danemark (1904-1909).
 A. MAIURI, *La Topografia monumentale di Rodi, Clara Rhodos*, t. I, 1928.
 L. LAURENZI, *I monumenti dell'antica Rodi, Memorie*, t. II, 1938.
 A. MAIURI ET G. JACOPI, *Jaliso e Pagro jaliso, Clara Rhodos*, t. I, 1928.
 G. JACOPI, *Esplorazione archeologica di Camiro, Clara Rhodos*, t. IV, 1931 et t. VI-VII, 1933.

MOYEN-AGE

- G. CAOURSIN, *Obsidionis Rhodiæ urbis descriptio*, Manuscrit latin No 6067 de la B. N., Paris. Contient vingt miniatures «d'un intérêt documentaire exceptionnel». Il s'agit du siège de 1480.
- MERRI DUPUI, *Relation du Siège de Rhodes de 1480*, dans *l'Histoire de l'Abbé de Vertot* (1726).
- FR. JACQUES DE BOURBON, *La grande et merveilleuse et très cruelle oppugnation de la noble Cité de Rhodes...*, Paris, 1525, publié dans Vertot en 1726.
- J. BOSIO, *Dell'Istoria della sacra Religione et illustrissima Militia di S. Giovanni Gierosolimitana*, Roma, 1629.
- ABBÉ DE VERTOT, *Histoire des Chevaliers Hospitaliers...*, Paris, 1726.
- DE VILLENEUVE-BARGEMONT, *Monuments des Grands-Maitres de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1829.
- W. HEYD, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Age*, trad. française, Leipzig, 1885.
- C. TORR, *Rhodes in modern times*, Cambridge, 1887.
- F. DE BELABRE, *Rhodes of the Knights*, Oxford, 1908.
- J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310-1421)*, Paris 1913.
- A. GABRIEL, *La Cité de Rhodes*, 2 vol., Paris, 1921-1923. Nombreux plans, reconstitutions et photographies. Ouvrage définitif sur la ville des chevaliers.
- A. MAIURI ET G. JACOPI, *Monumenti di Arte Cavalleresca, Clara Rhodos*, t. I, 1928. De nombreuses photographies montrent l'état des monuments avant et après leur restauration.
- P. LOJACONO, *La Chiesa conventuale di S. Giovanni dei Cavalieri in Rodi*.
- P. LOJACONO, *Il Palazzo del Gran Maestro in Rodi*. Les deux études, avec plans et reproductions de gravures anciennes, ont paru dans *Clara Rhodos*, t. VIII, 1936.
- A. ΟΡΑΑΝΔΟΥ, *Ἀρχαῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. V, Ἀθήναι, en cours d'impression.

ARTS POPULAIRES ET VIE MODERNE

- ΑΓΓΕΛΙΚΗΣ ΧΑΤΖΗΜΙΧΑΛΗ, *Ἑλληνική Λαϊκή Τέχνη*, Ἀθήναι, 1925. Il existe de cet ouvrage sur les arts populaires grecs une édition en français.
- G. JACOPI, *Imagine scelte di ceramiche rodie dello stile detto di Lindo, Clara Rhodos*, t. VI - VII, 1932 - 1933. Reproductions abondantes de plats et vases, sans commentaires.

- A. J. B. WACE, *Mediterranean and near eastern embroideries*, London, 1935, 1 vol. et 1 album de planches. Parfois inexact en ce qui concerne l'origine des broderies grecques.
- BAUD-BOVY SAMUEL, *La Chanson populaire grecque du Dodécanèse, I. Les textes*. Paris, Les Belles-Lettres, 1936. Remarquable travail sur la poésie populaire chantée, le romancéro dodécanésien, et l'improvisation dans la chanson populaire grecque.
- BAUD-BOVY SAMUEL, *Chansons populaires du Dodécanèse*, 2 vol. (Collection des Archives Musicales de Folklore) Athènes, 1935-1937. Texte musical et texte poétique en grec, avec trad. française des vers notés sous la musique. 72 chansons de Rhodes dans le 1er volume.
- A. G. TSOPANAKIS, *Essai sur la phonétique des parlers de Rhodes* (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie. Nr. 40), Athen, 1940.
- A. ORLANDOS, *La maison paysanne dans l'île de Rhodes*, publié dans *l'Hellénisme contemporain* (Mai-Juin), Athènes, 1947.
- G. A. MÉGAS, *Le Dodécanèse libre*, id., Mars-Avril, Athènes, 1948.
- » » *L'Économie du Dodécanèse*, id., (Mars-Avril), Athènes, 1948.

MONOGRAPHIE

MARICA MONTE SANTO, *La città sacra* (Lindo), Roma, 1930.

ERRATA

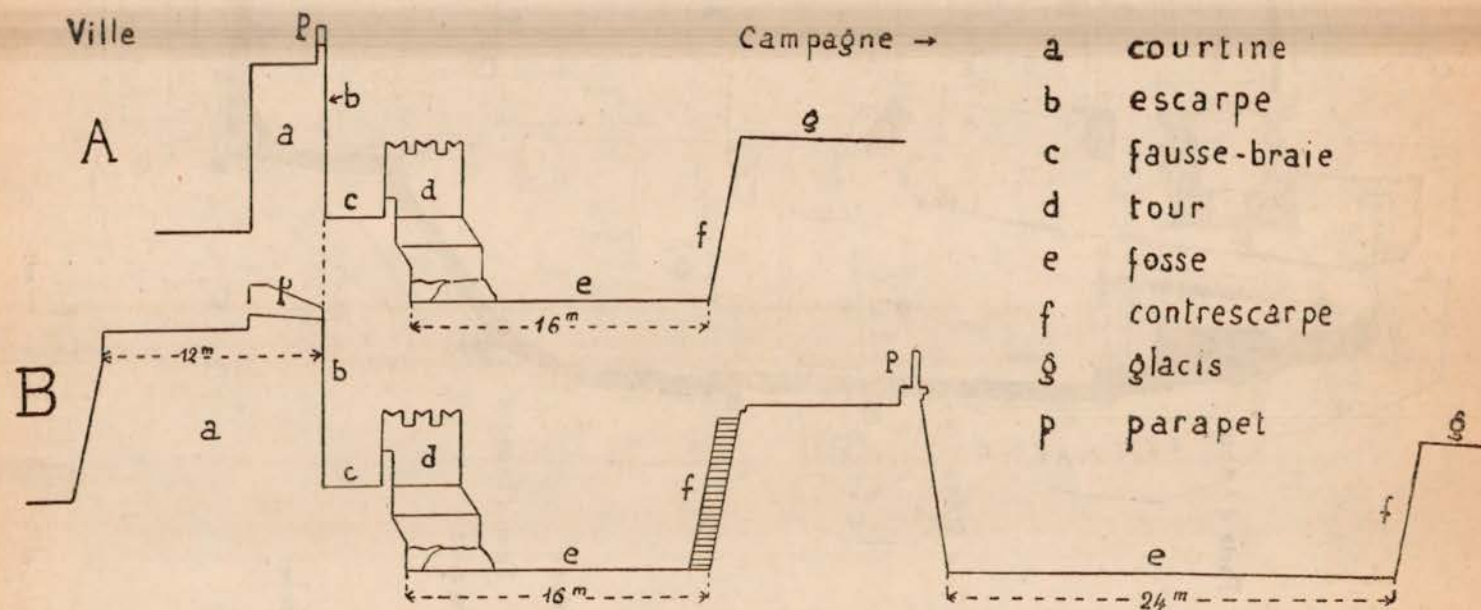
- p. 17, l. 2. Au lieu de : pl. XLIII, lire : XLV.
- p. 37, l. 16. Au lieu de : XVIe siècle, lire : XVe siècle.
- p. 44, l. 23. Au lieu de : pl. XVI, 26, 27, lire : 27, 28.
- p. 85, l. 14. Au lieu de : pl. XLVI, 84, lire : LII, 95, 96.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. PHYSIONOMIE GÉNÉRALE	7
Arrivée, 7. Attrait de l'île aux différentes époques, 8. Position et peuplement, 9. Relief et Structure, 9. Climat, 11. Végétation, 12.	
II. RHODES ANTIQUE	14
ÉPOQUE ARCHAÏQUE. Influences mycéniennes, 14. Fondation de Lindos, Ialysos et Camiros, 15. La céramique, 16.	
LE V ^e ET LE IV ^e SIÈCLE. Fondation de la ville de Rhodes, 17. Siège de Démétrios Poliorcète, 18. Destruction de la ville en 225, 19.	
ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE (III ^e — I ^{er} siècle). Splendeur de la ville, 20. La sculpture, 20. La vie intellectuelle, 21.	
RUINES DE LA VILLE ANTIQUE. Sculptures du Musée, 21. Le Colosse, 22. Ruines dans la ville, 22. Les monuments du Mont Saint-Étienne, 24. Les tombes rupestres, 25.	
III. LA CITÉ DES CHEVALIERS (1309-1522)	26
RHODES BYZANTINE (V ^e - XIV ^e siècle). Révolte de Léon Gabalas, 27.	
LES CHEVALIERS A RHODES. Leur organisation, 28. Histoire légendaire de Gozon, 29. Aspect de la ville en 1480, 30. Le siège de 1480, 31. Dégâts occasionnés au Palais, à la Tour Saint-Nicolas, 32. L'Ordre et Bajazet, 33. Le siège de 1522, 33.	
L'ARCHITECTURE DES CHEVALIERS. REMPARTS ET PORTES, 35. Identifications, du XIV ^e au XVI ^e siècle, 37. Éléments de défense des remparts (Tours et Portes), 38.	
PORTS ET TOURS, 40.	
INFLUENCES extérieures sur l'architecture militaire des Chevaliers, 41.	
LE CHATEAU OU COLLACHIUM. Le Palais des grands-maitres, 43. La Loge de Saint-Jean, 43. L'église Saint-Jean, 44. La rue des Chevaliers et les Auberges, 44. La Chapelle de France, 45. L'Hôpital, 45. L'église Sainte-Marie, 47. L'Arsenal, 47. L'auberge d'Auvergne, 47. L'Ancienne Infirmerie, 47.	
LA VILLE. Casernes des Chevaliers, 48. La Châtellenie, 48. Le Tribunal de Commerce, 48. L'archevêché, 48. L'Hospice Sainte-Catherine, 48. Décoration et influences, 49.	
LES ÉGLISES. Églises paléo-chrétiennes, 49. Églises byzantines, 50. Églises latines, 51.	
LES FAUBOURGS. Oratoire de Saint-Antoine, 51.	

	Pages
IV. L'ÉPOQUE TURQUE (1523-1912)	52
LE RÉGIME. Vie maritime, 52. Administration, 53. Décadence économique, 53. Les Rhodiens et l'Indépendance, 54. La population, 54.	
LA VILLE. Conservation des monuments, 56. L'artillerie des Chevaliers, 57. Remparts et ports, 57. Le Palais des grands-maitres, 58. La Loge et l'église Saint-Jean, 59. Les Auberges et la rue des Chevaliers, 59. L'Hôpital, 60. Les Casernes et la Châtellenie, 60. Le Bazar et le Tribunal de Commerce, 61. L'Archevêché et l'Hospice Sainte-Catherine, 61. Sainte-Marie du Bourg, 61. Les Mosquées, 61. Atmosphère générale, 61.	
LES CIMETIÈRES ET LES FAUBOURGS, 62.	
V. RHODES MODERNE (1912-1944)	65
L'OCCUPATION ITALIENNE. Ses origines et son caractère, 65.	
LA VILLE MURÉE. Restaurations, 67. La place de l'Arsenal, 68. La Cathédrale Sainte-Marie, 69. L'Hôpital, 69. Le Palais des grands-maitres, 70. Promenade dans la ville, 71.	
LES REMPARTS, 73. La porte de Koskinou, 75. La Porte d'Amboise, 75.	
LA VILLE NEUVE, 76.	
VI. DANS LA CAMPAGNE RHODIENNE	79
LINDOS ET LA COTE ORIENTALE. Paysages, 79. Aphandou, 80. Archangèlos, 80. L'Acropole de Lindos, 81. Lindos au cours de l'histoire, 81. Les monuments antiques, 83. La ville, 84.	
LA COTE OCCIDENTALE. La plaine de Trianda, 86. Ialysos, 87. Camiros, 88. Castellos, 89. Monolithos, 90.	
VII. LA VIE PAYSANNE ET LES ARTS POPULAIRES	91
Les villages, 91. La maison paysanne, 92. Les plats de Lindos, 95. Les broderies, 97. Les costumes, 98. La vie paysanne, 99.	
CONCLUSION Retour du Dodécanèse à la Grèce, 101. Perspectives d'avenir, 102.	
COMMENTAIRE DES PLANCHES,	103
BIBLIOGRAPHIE	113

CE VOLUME PREMIER DE LA SÉRIE
VILLES ET PAYSAGES DE GRÈCE
DANS LA COLLECTION DE L'INSTITUT
FRANÇAIS D'ATHÈNES DIRIGÉE PAR
OCTAVE MERLIER A ÉTÉ COMPOSÉ
DANS L'ATELIER DE L'INSTITUT SOUS
LA DIRECTION DE NÉOCLÈS COUTOUZIS
DU PREMIER AU SEIZE JUIN 1949
(LES CLICHÉS SONT DE J. MANGOUZOS)



Fortifications de Rhodes : A, avant ; B, après 1480

(d'après A. Gabriel)

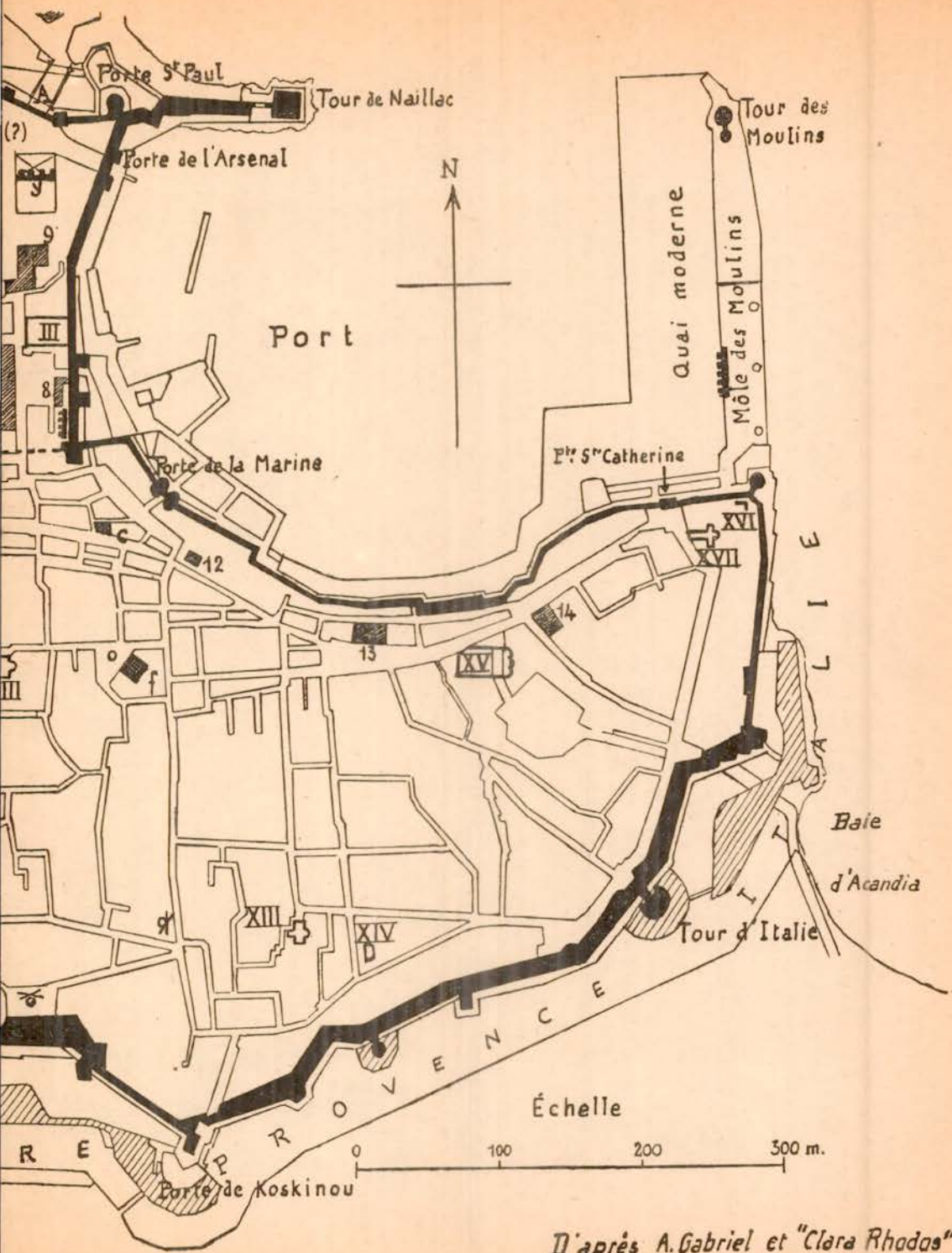


LÉGENDE

-  Murs antiques
-  Temples antiques
-  Remparts et tours
-  Boulevards et terre-pleins
-  1 Monuments civils
-  V Églises latines et grecques
-  B Mosquées
-  Moulins

*Les chiffres et lettres renvoient
au commentaire des planches*

MONUMENTS DE RHODES



D'après A. Gabriel et "Clara Rhodos"



Miniature de Caoursin.

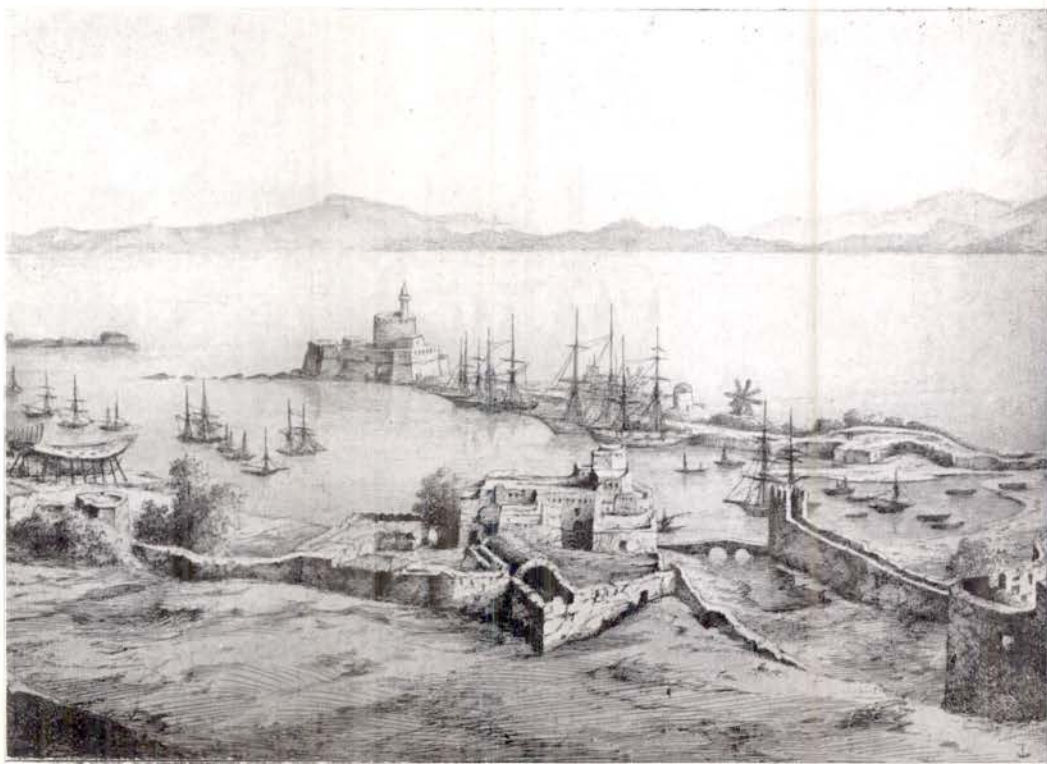
1. RHODES EN 1480.



2. LE BOULEVARD DU PALAIS

RHODES EN 1862. QUATRE

4. LE MANDRAKI



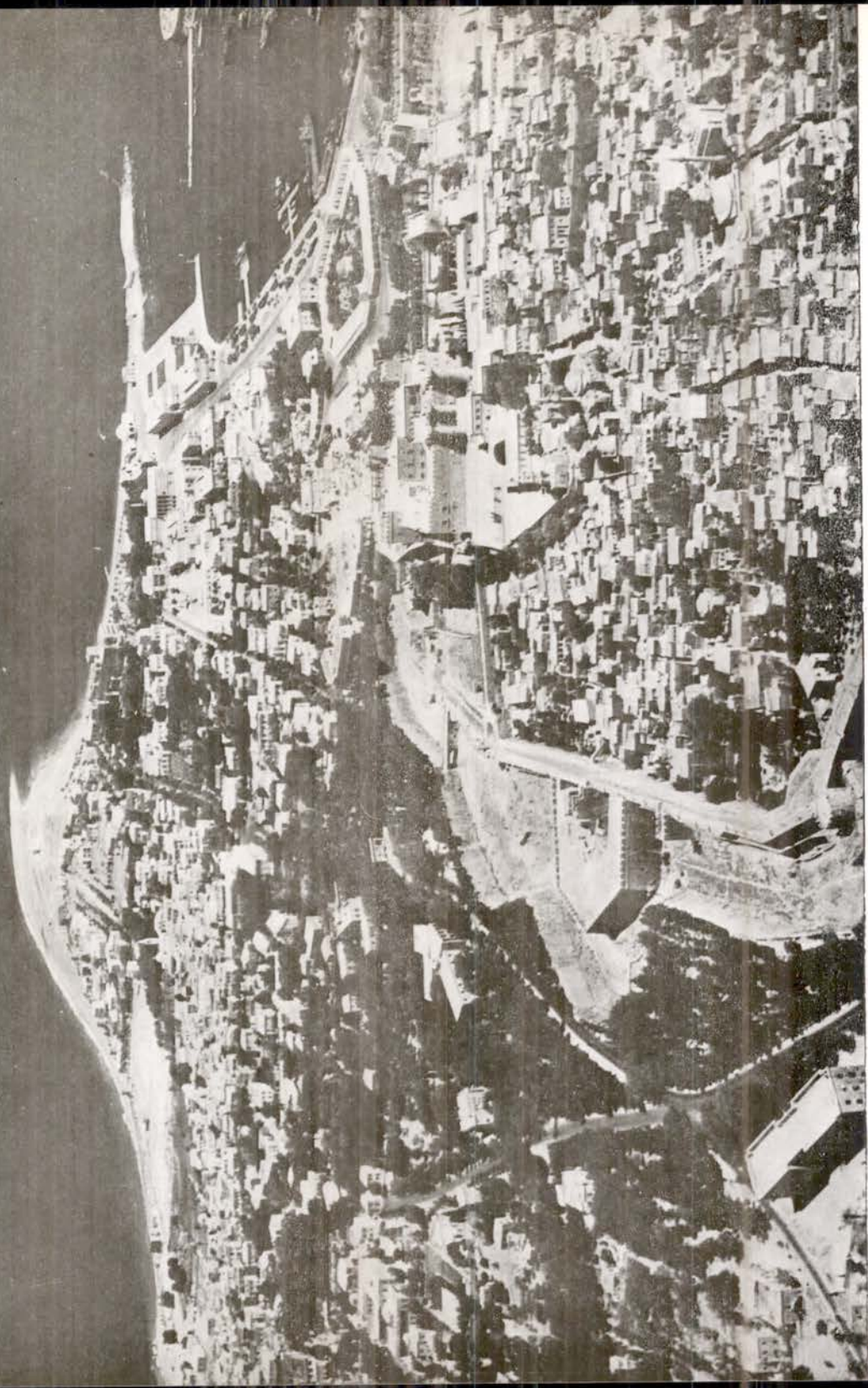


PANORAMAS DE BERG

3. LE CAP AMMOU ET LE MANDRAKI

5. DU MANDRAKI AU PORT MURÉ





Cl. Min. Trav. Publici

6. LA CITÉ DES CHEVALIERS ET LA VILLE NEUVE.



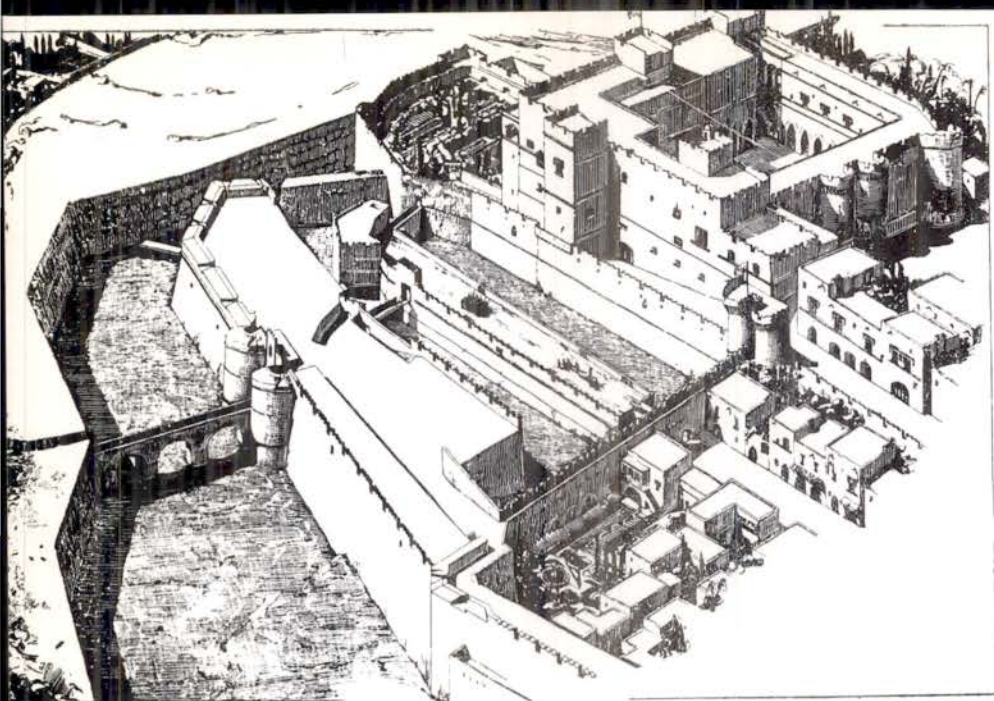
7. LES PORTS DE RHODES.

Cl. Min. Trav. Publics

8. LA CITÉ DES CHEVALIERS ET LA BAIE DE TRIANDA.

Cl. Min. Trav. Publics

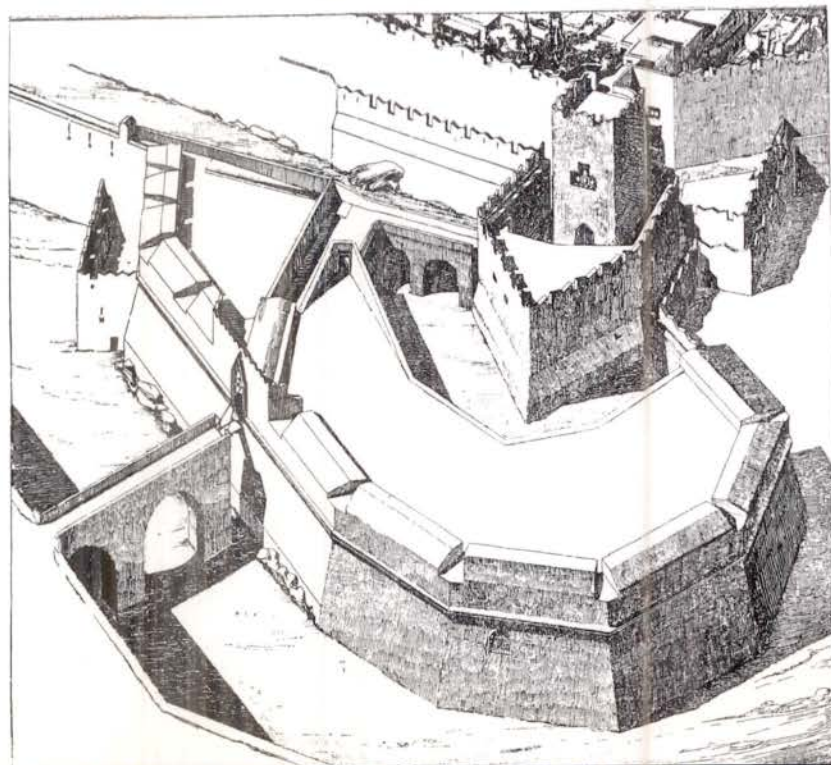




9. LE PALAIS DES GRANDS-MAITRES

10. LA PORTE DE KOSKINOÛ

DEUX RECONSTITUTIONS
DE M. A. GABRIEL





11. LES REMPARTS ET LA PORTE D'AMBOISE

Cl. Matton

Cl. Matton

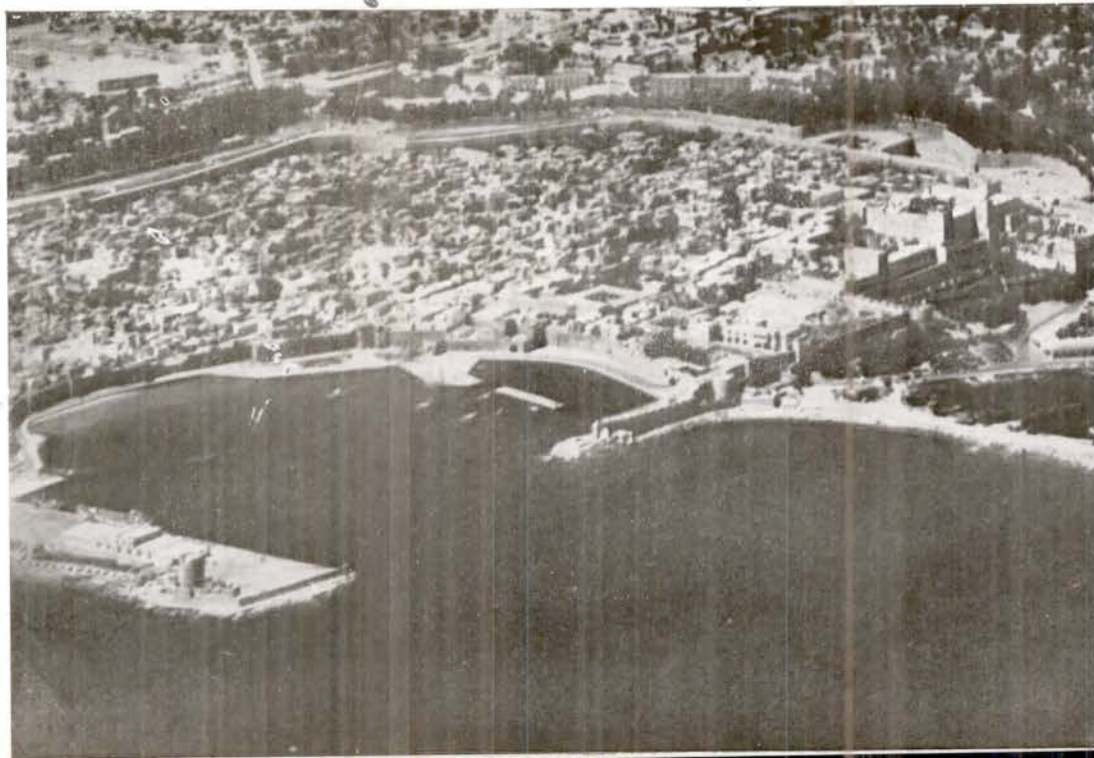
12. LA TOUR ET LE BOULEVARD D'ITALIE





13. LA VILLE DES CHEVALIERS

14. RHODES





AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE.

Reconstitution de M. A. Gabriel

N 1947.

Cl. Min. Trav. Publics





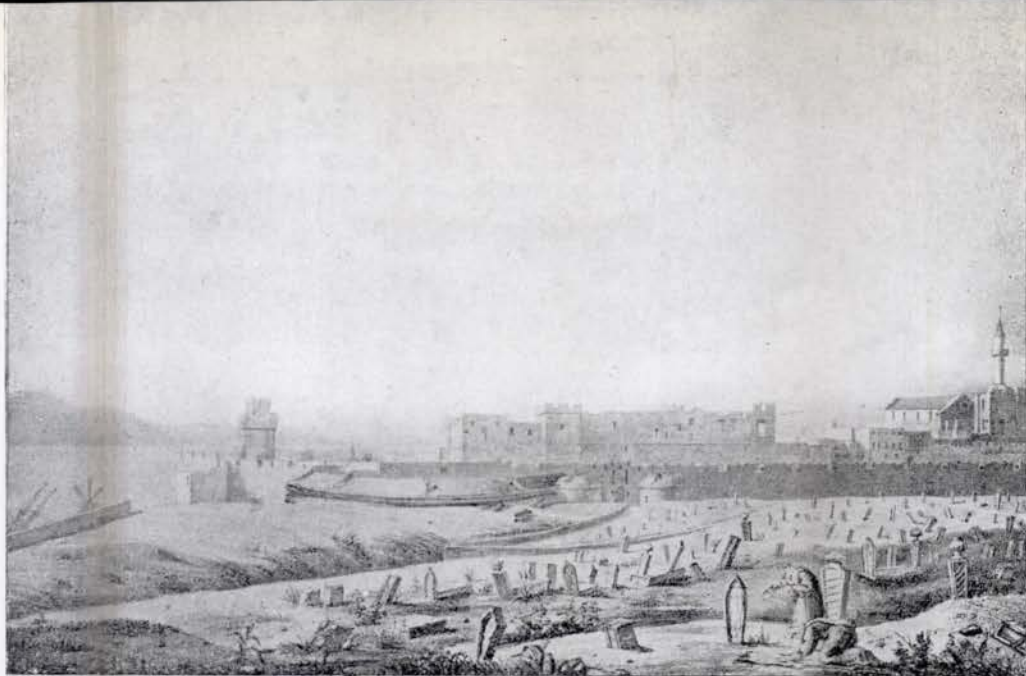
Cl. Amandry

15. DE LA PORTE DE SAINTE-MARIE
A LA PORTE DE KOSKINOU

16. TOUR ET PORTE SAINTE-MARIE

Cl. Amandry



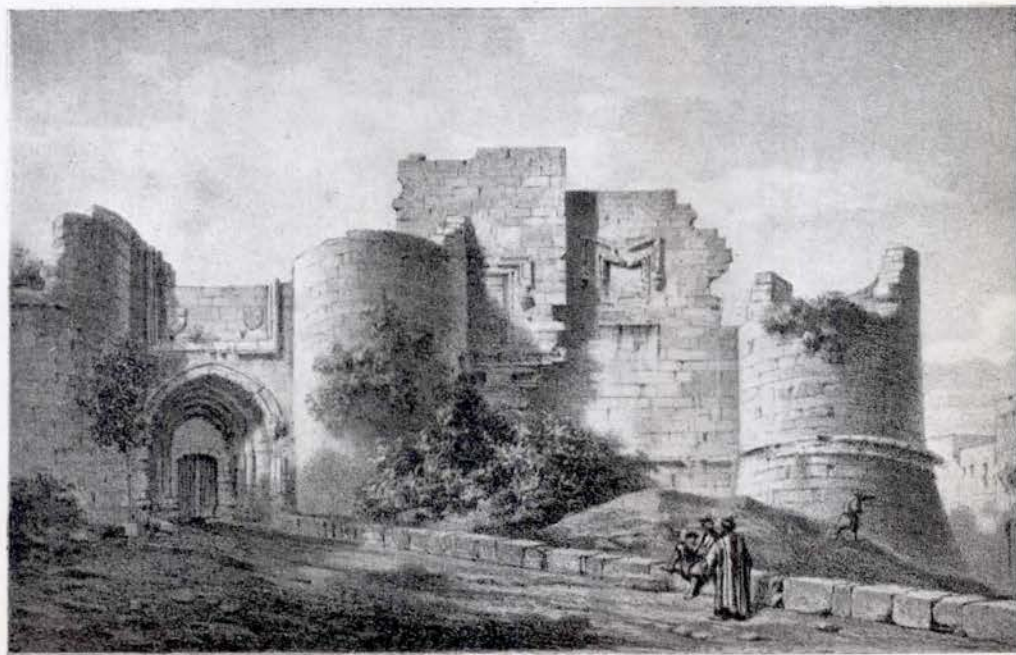


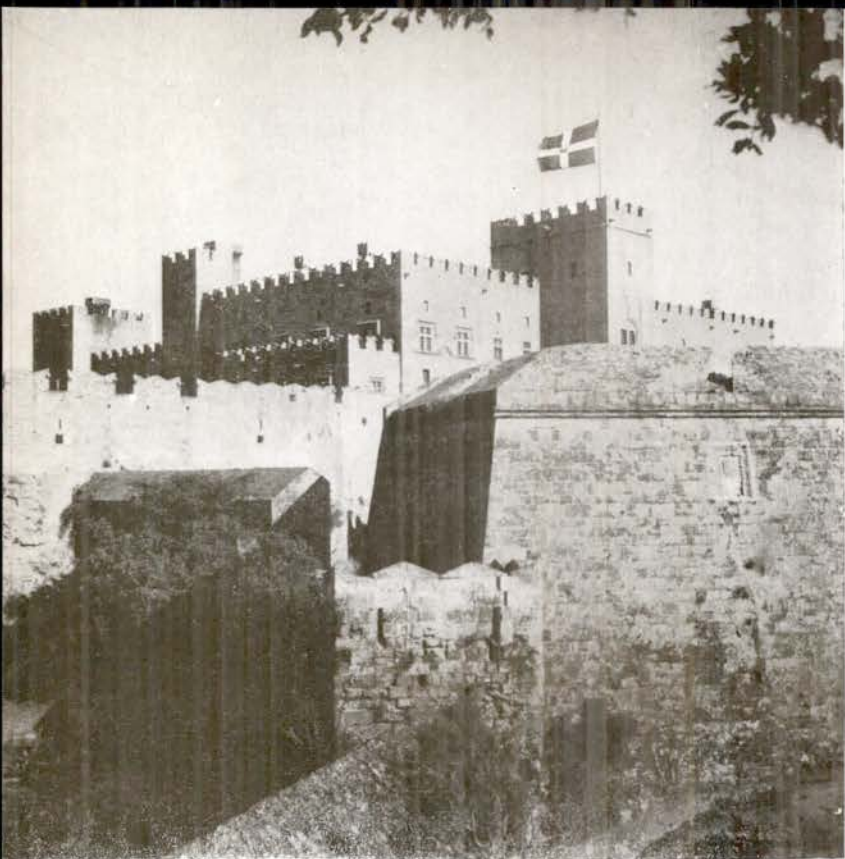
Dessin de Rottiers

17. LE PALAIS ET L'ÉGLISE SAINT-JEAN EN 1826

18. ENTRÉE DU PALAIS EN 1844

Dessin de Flandin





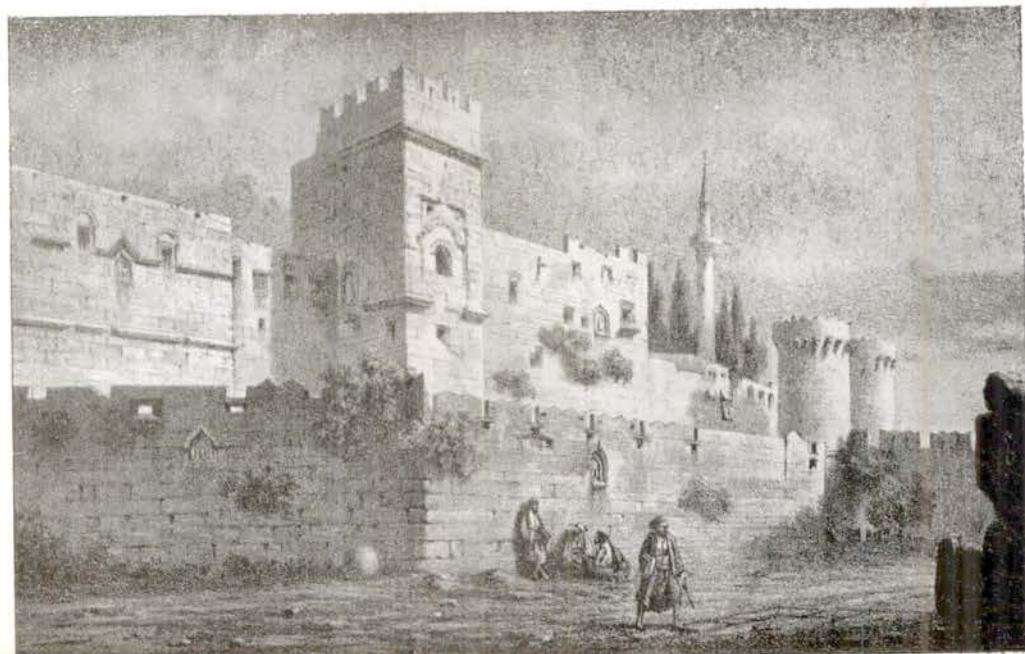
19. LA FAÇADE OCCIDENTALE EN 1918.

Cl. Amandry

LE PALAIS DES

20. LA FAÇADE OCCIDENTALE EN 1325.

Dessin de Rolliers





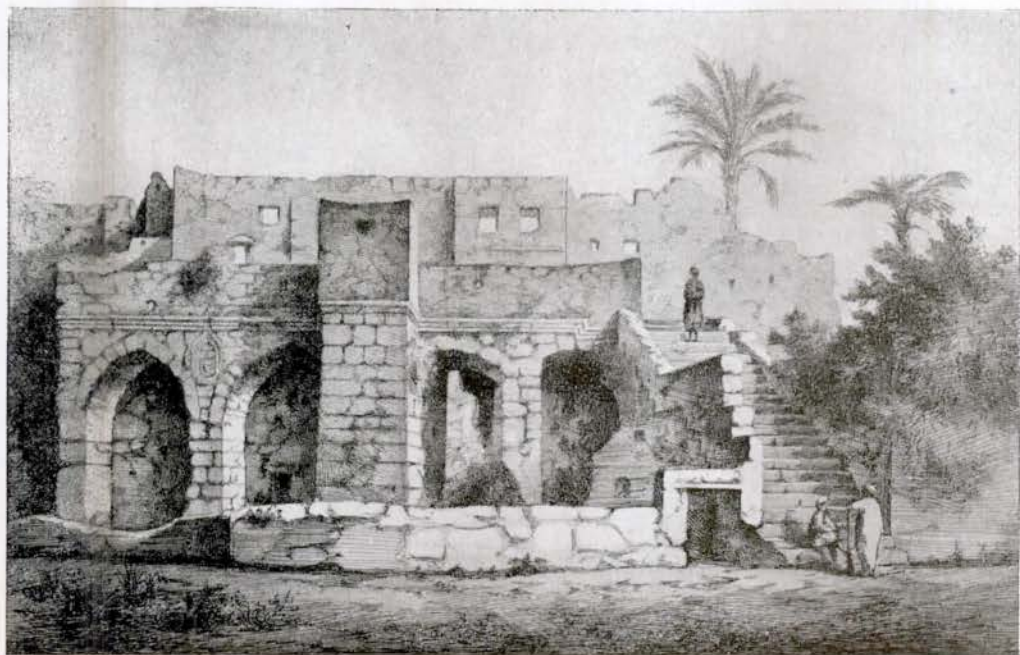
GRANDS - MAITRES

21. LA COUR EN 1948.

Cl. Gallet de Santerre

22. LA COUR EN 1862.

Dessin de Berg



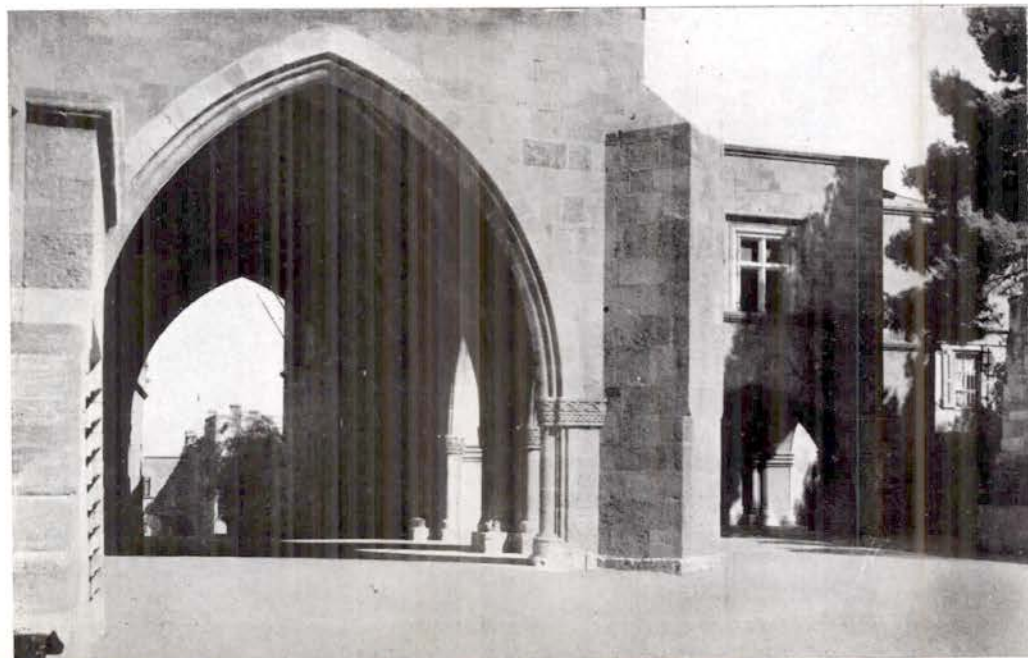


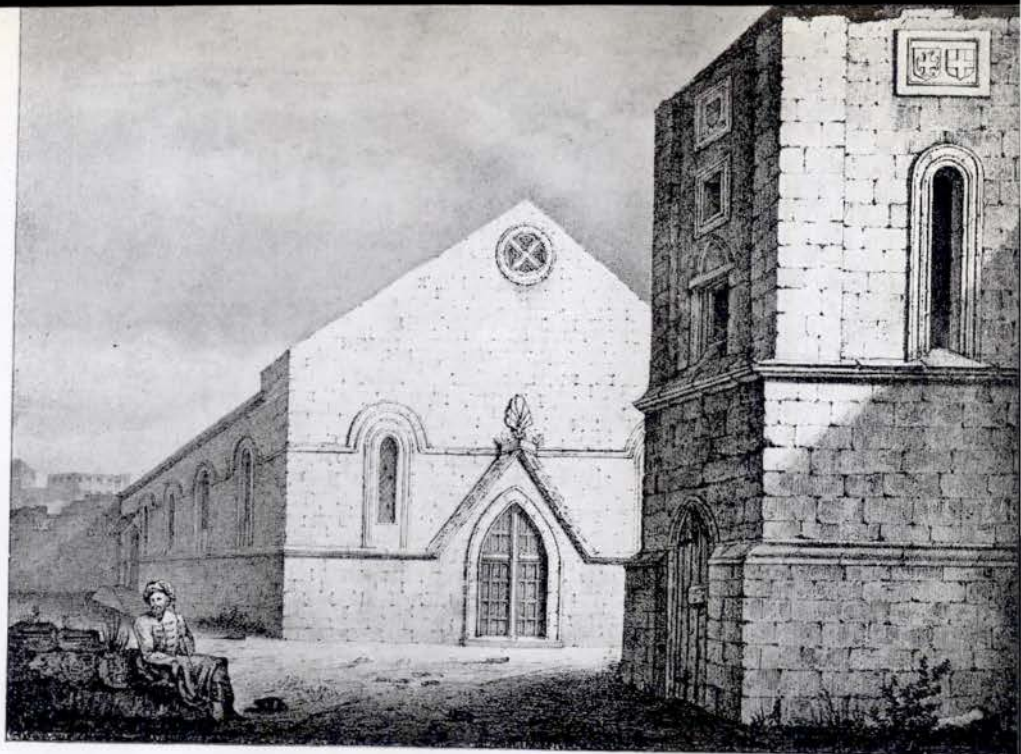
23. LA LOGE DE SAINT-JEAN EN 1826

Dessin de Rottiers

24. LA LOGE DE SAINT-JEAN EN 1948

Cl. Matton





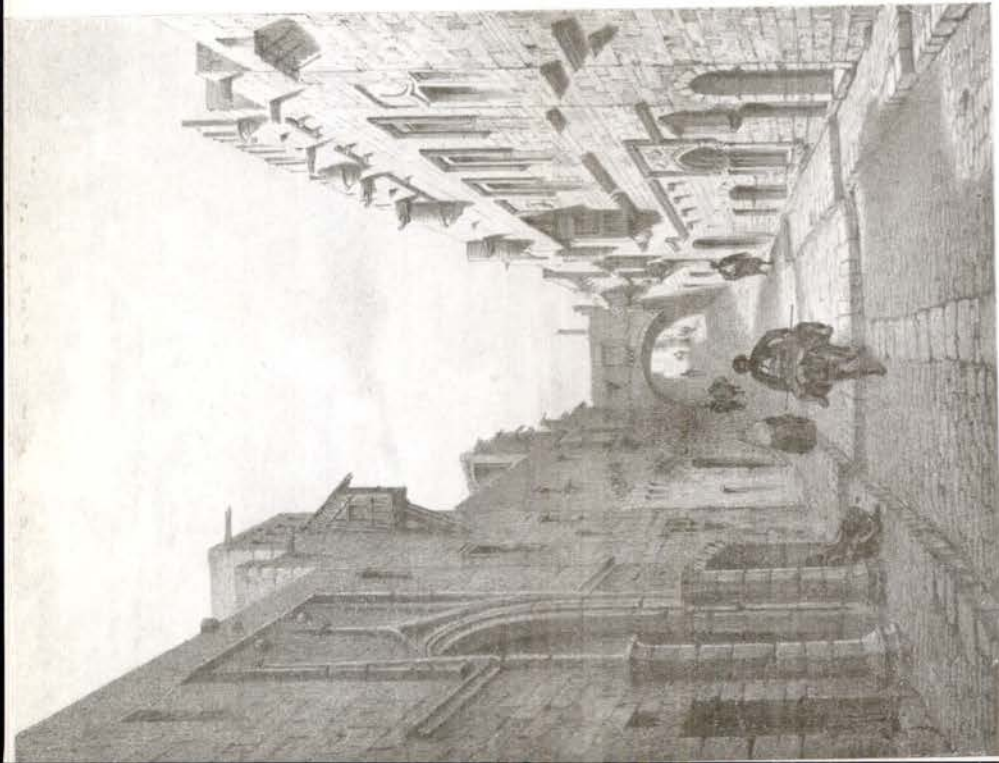
25. ÉGLISE SAINT - JEAN EN 1826

Dessin de Rottiers

26. LES CASERNES DES CHEVALIERS EN 1844

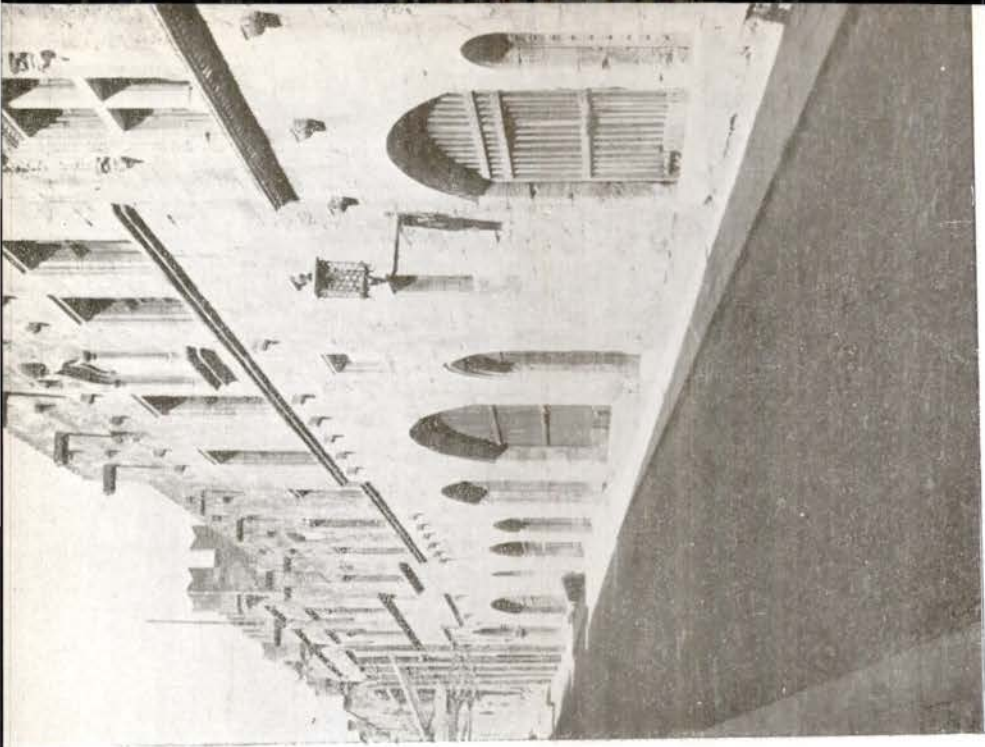
Dessin de Flandin





Dessin de Flandrin

27. RUE DES CHEVALIERS EN 1844.

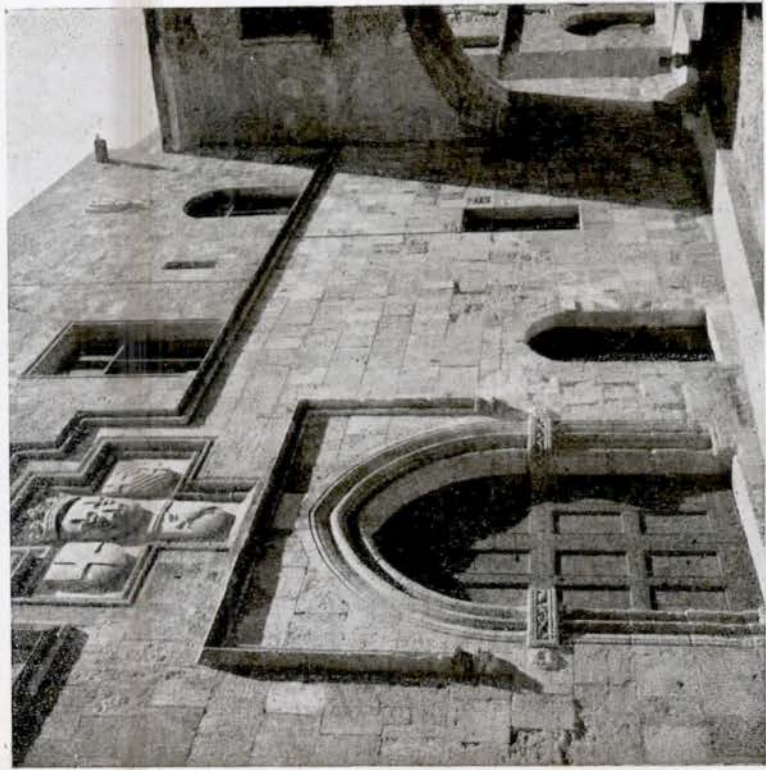
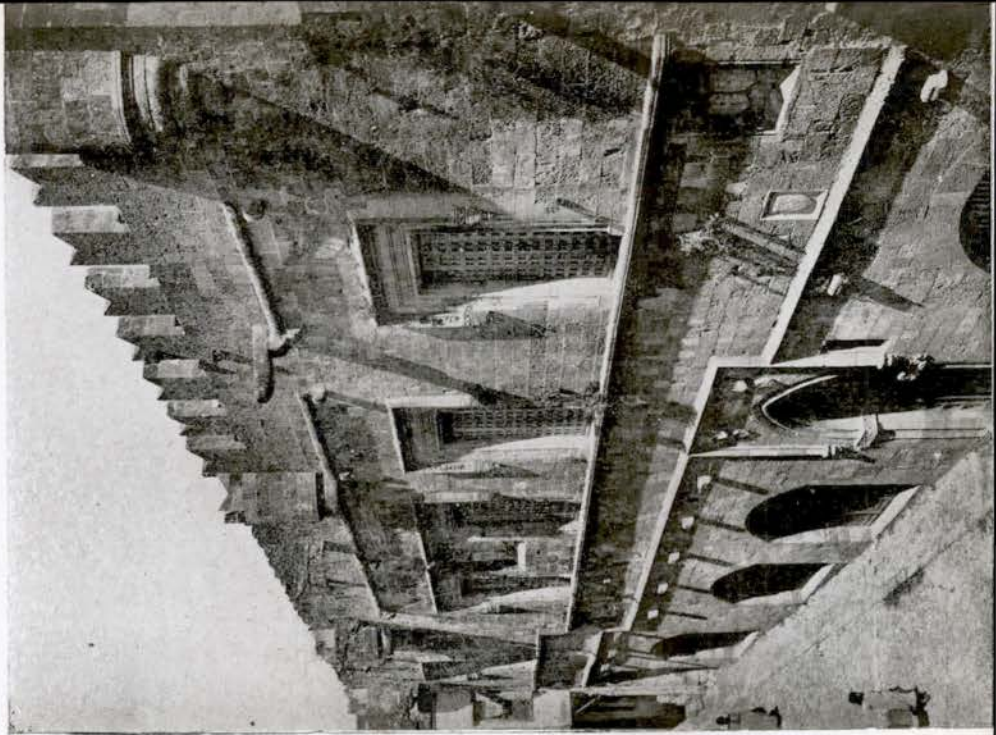


Cl. Matton

28. RUE DES CHEVALIERS EN 1948.

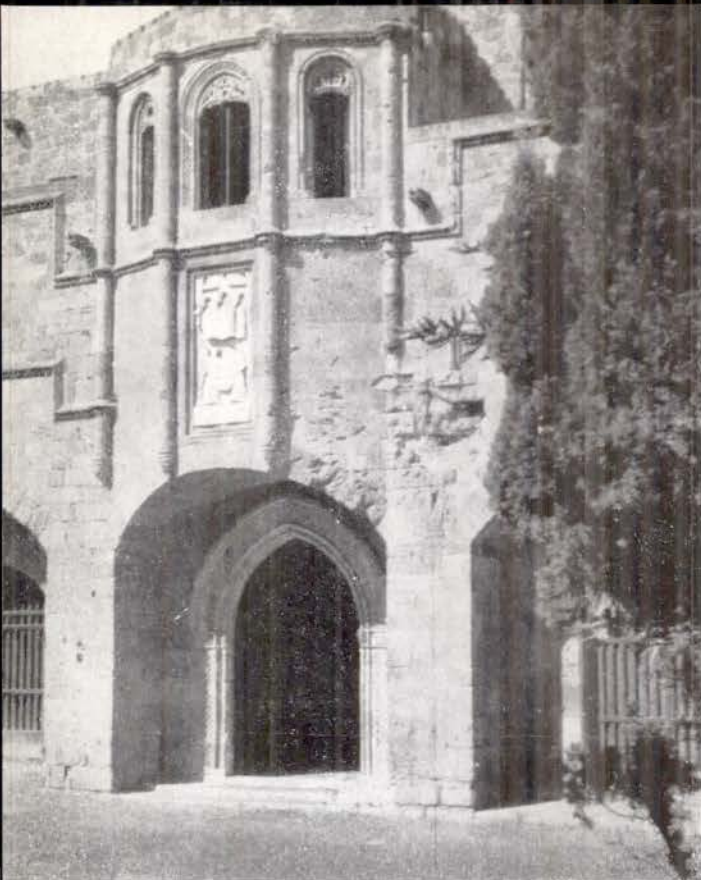
30. AUBERGE DE FRANCE

Cl. Gabriel



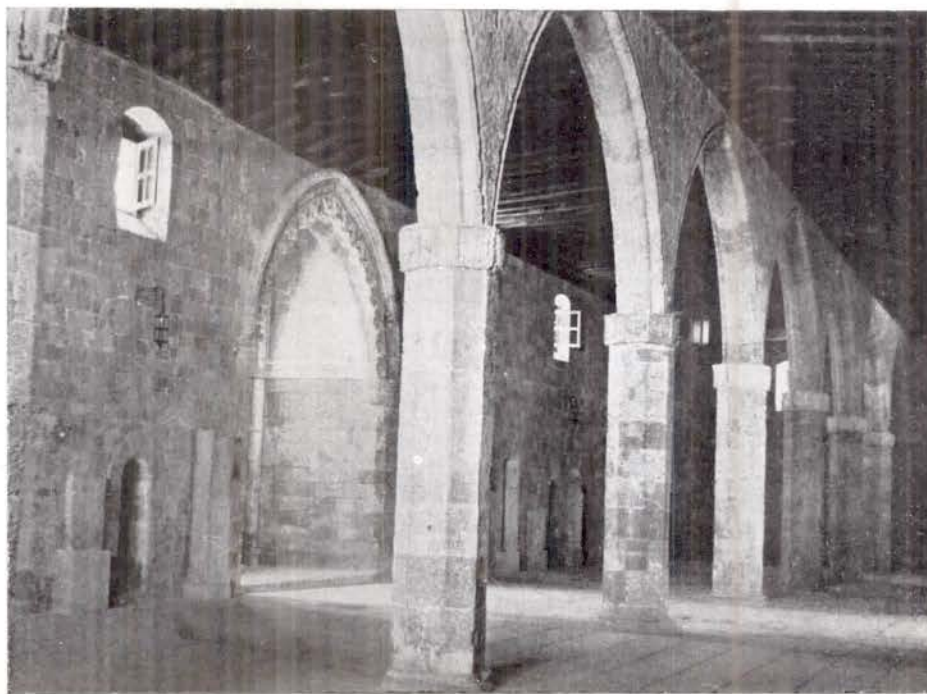
29. AUBERGE DE PROVENCE

Cl. Amundry



Cl. Matton

31. LA FAÇADE



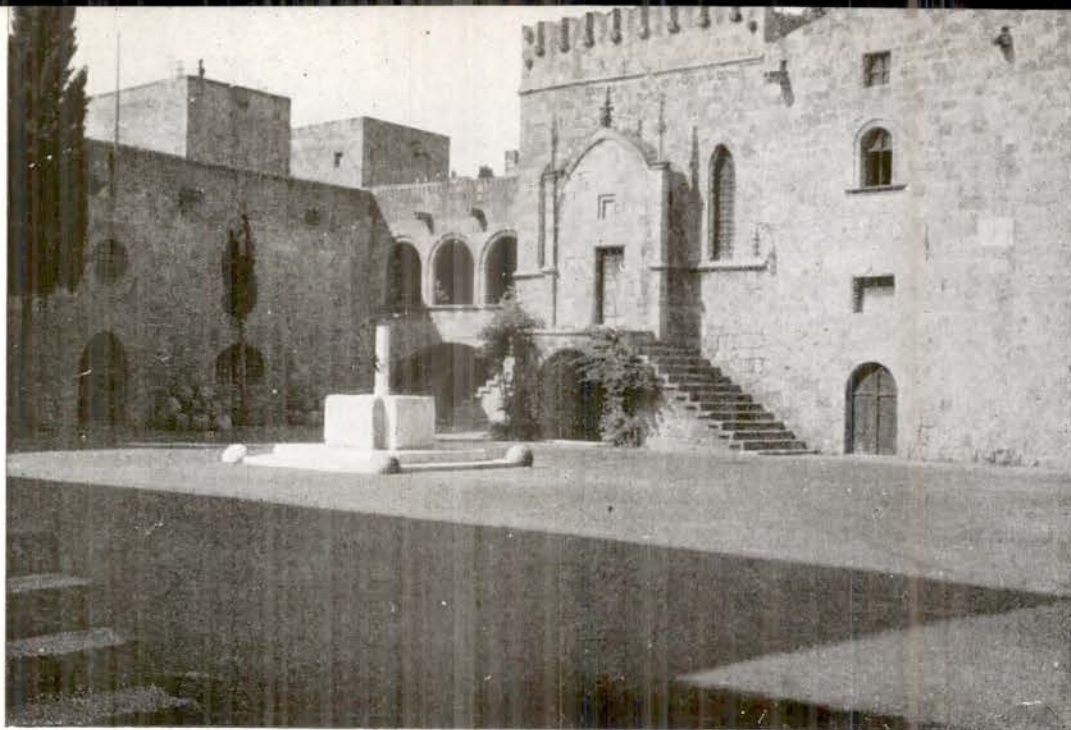
Cl. Matton

L'HOPITAL DES CHEVALIERS
32. LA GRANDE SALLE



33. VUE SUR LE MANDRAKI

Cl. Amandry



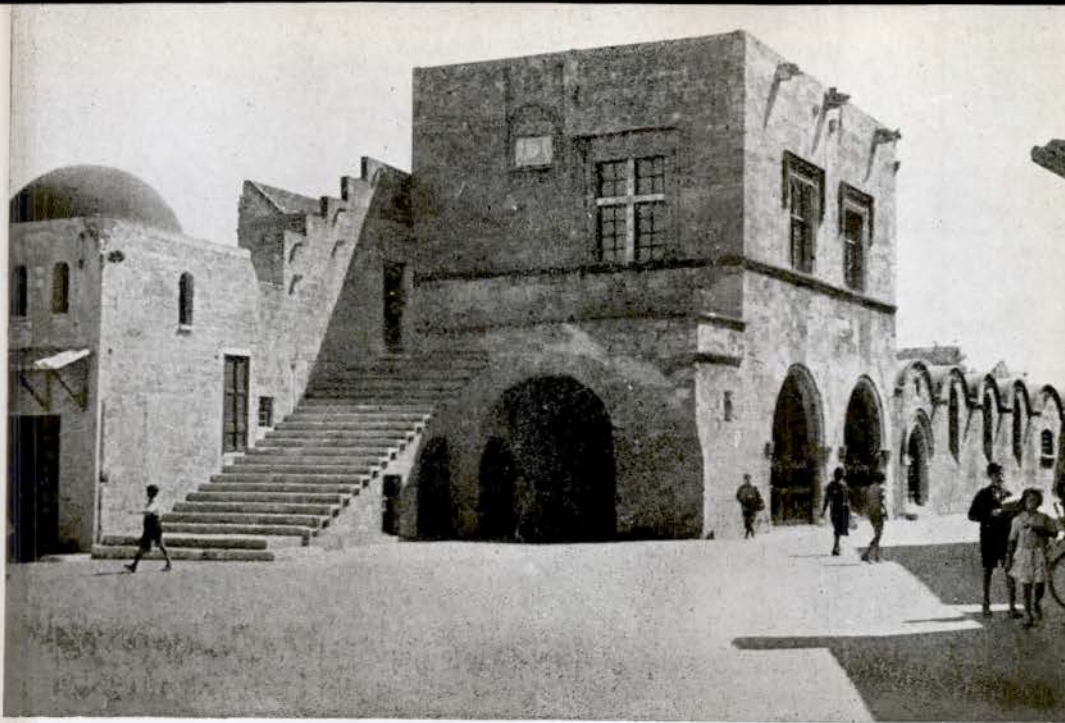
34. L'ANCIENNE INFIRMERIE

Cl. Matton

35. L'ARCHEVÊCHÉ

Cl. Matton



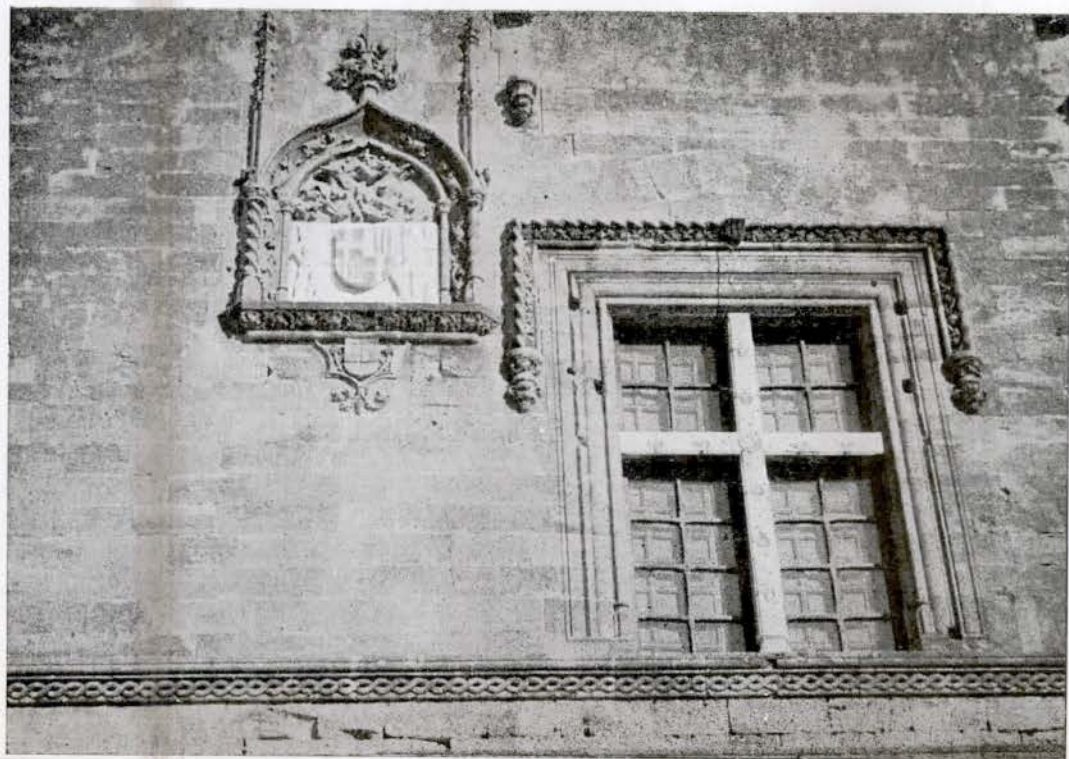


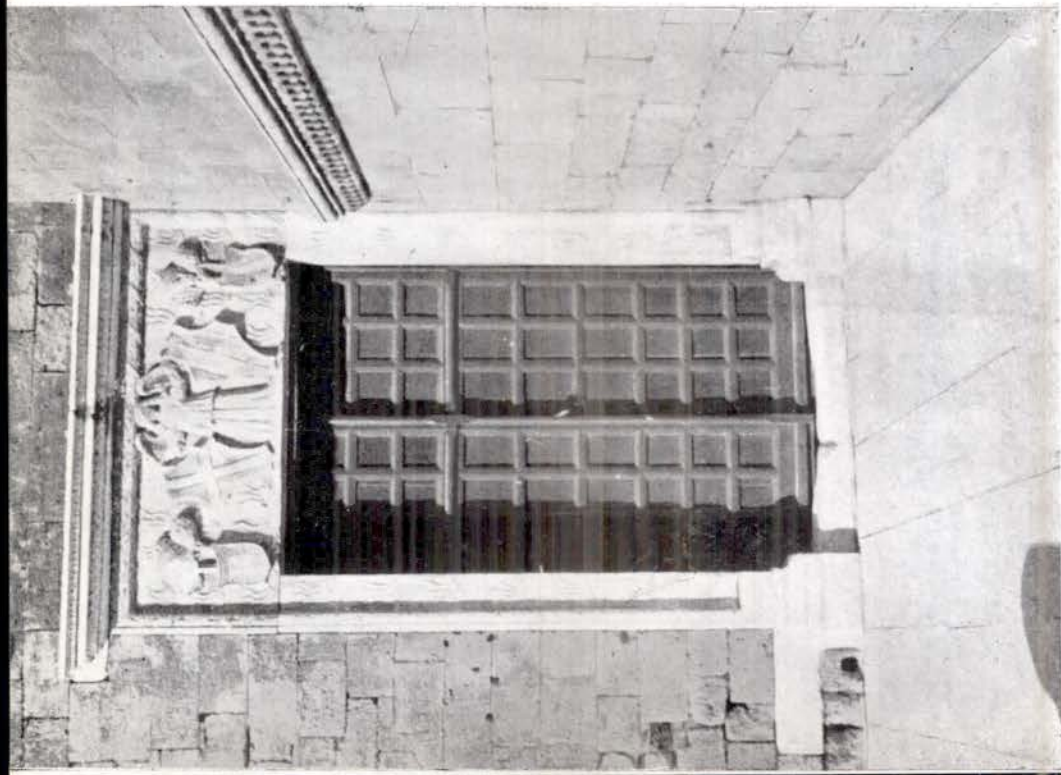
36. LE TRIBUNAL DE COMMERCE

Cl. Matton

37. ÉLÉMENTS DÉCORATIFS DU TRIBUNAL

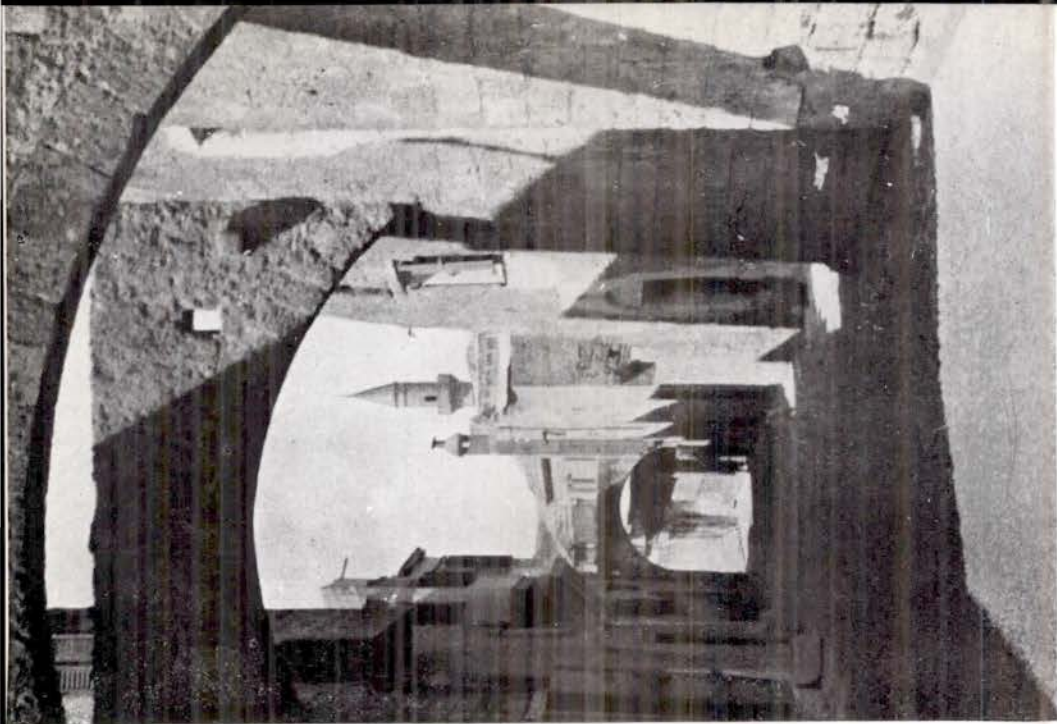
Cl. Matton





Cl. Matton

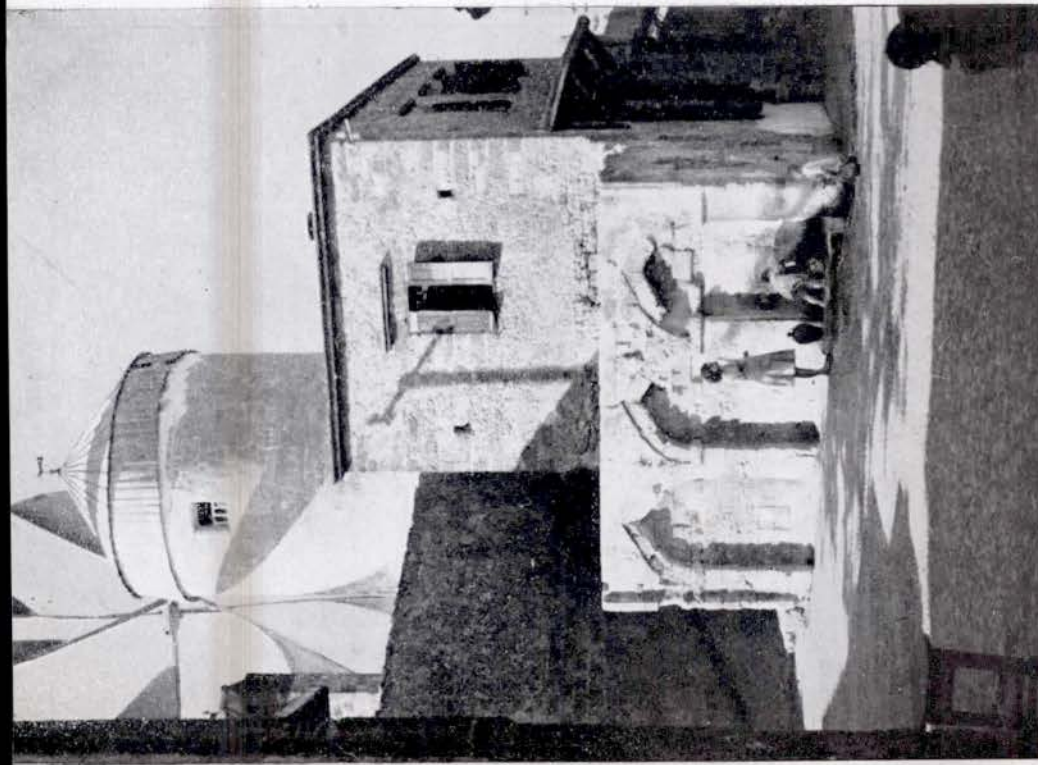
38. PORTE DU TRIBUNAL.



Cl. Matton

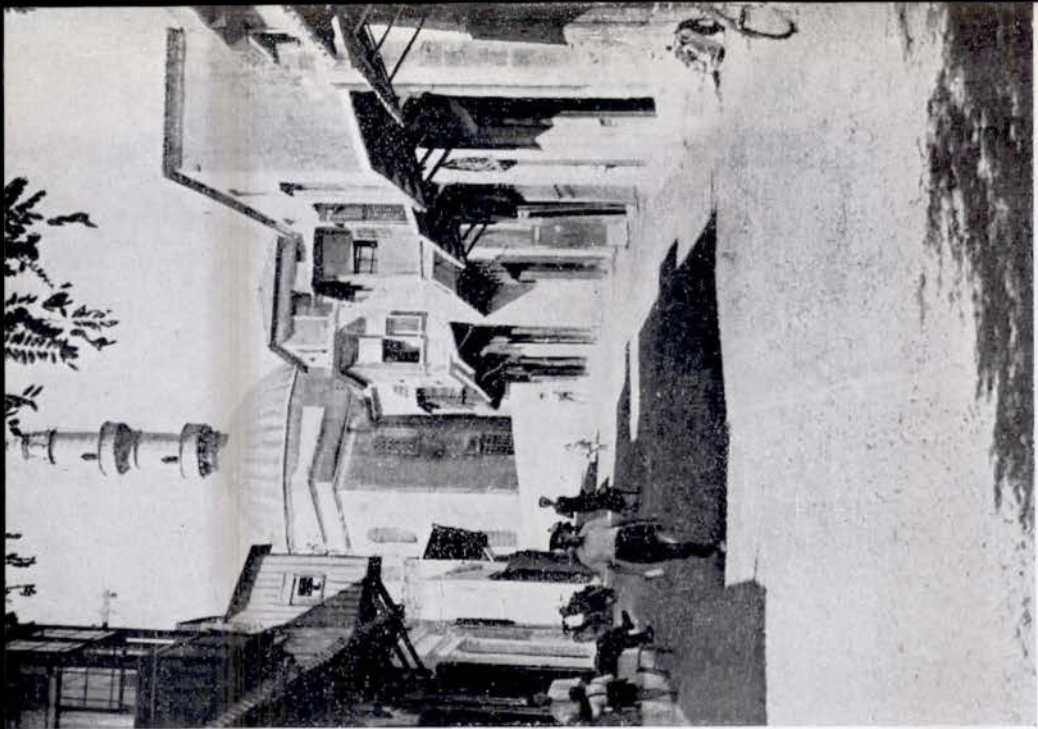
39. UNE RUE DANS LA VILLE MURÉE

XXII



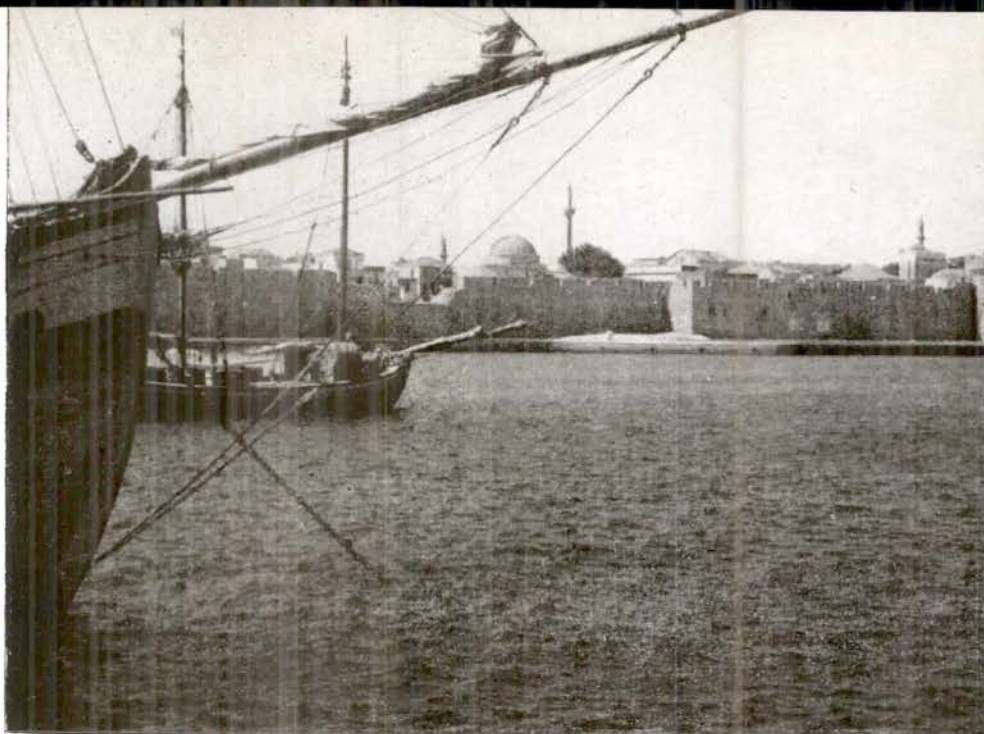
Cl. Matton

40. MOULIN ET FONTAINE TURQUE



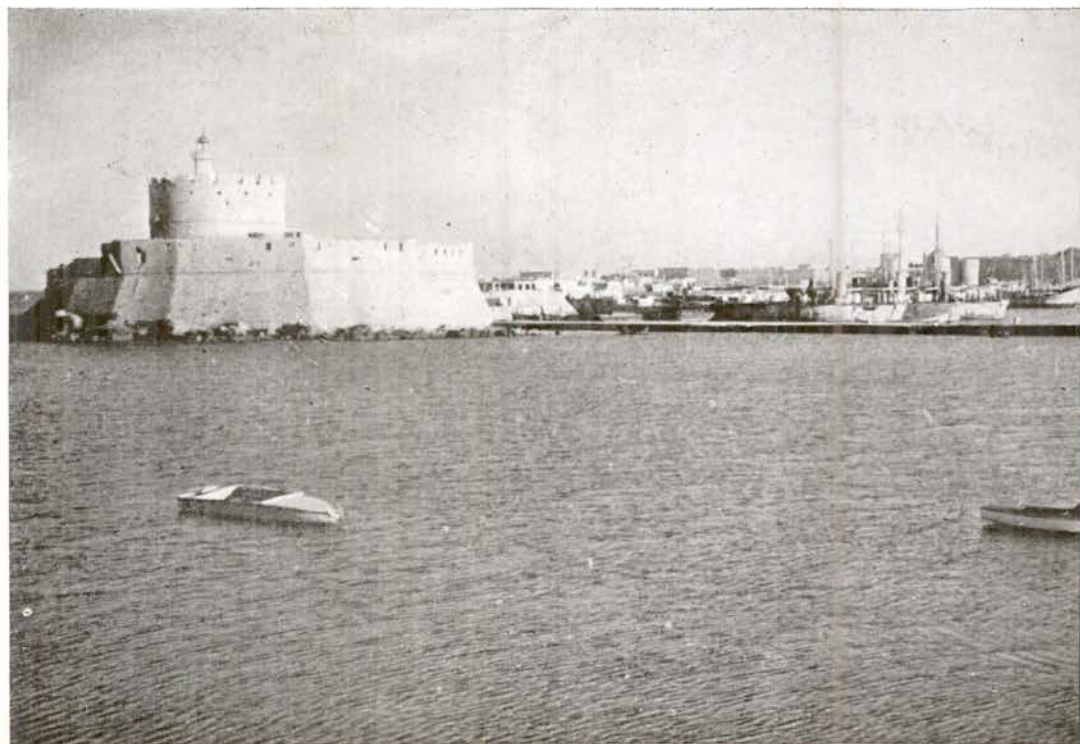
Cl. Matton

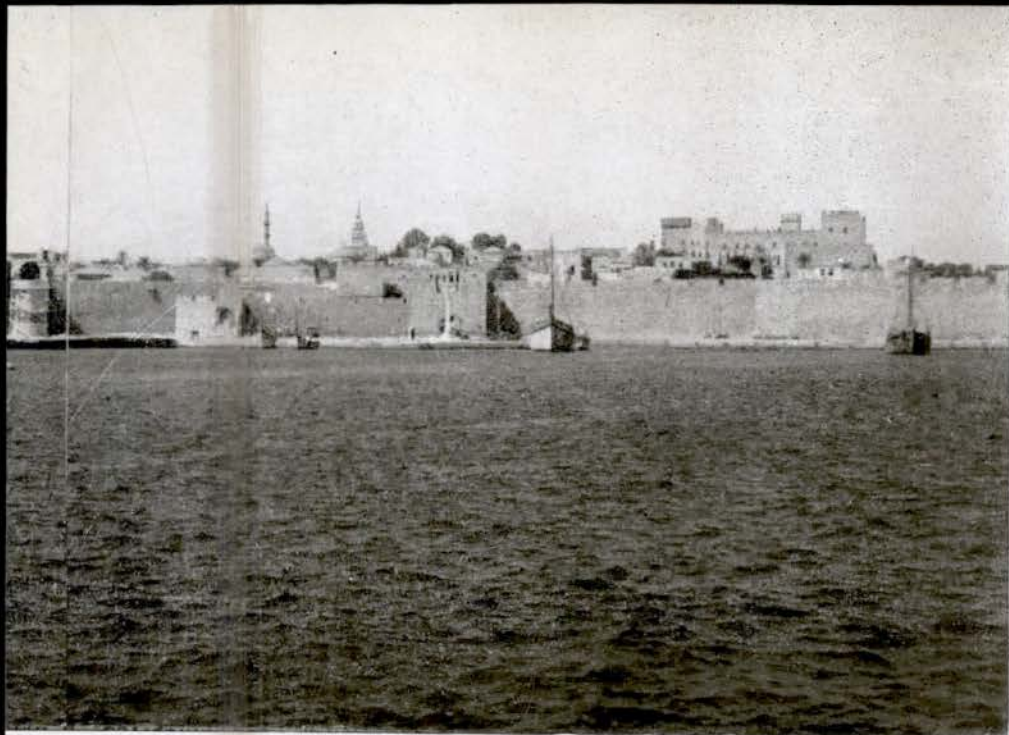
41. LA GRAND^e RUE DU BAZAR



42. LE PORT MURÉ

43. LE MANDRAKI VU

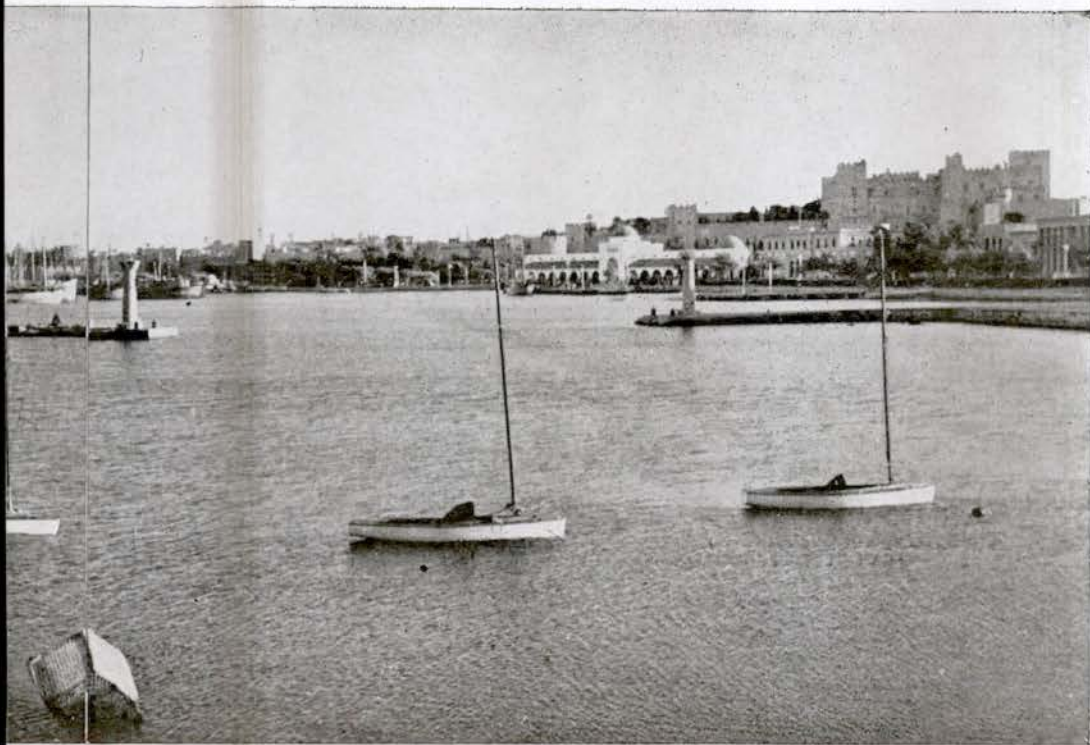


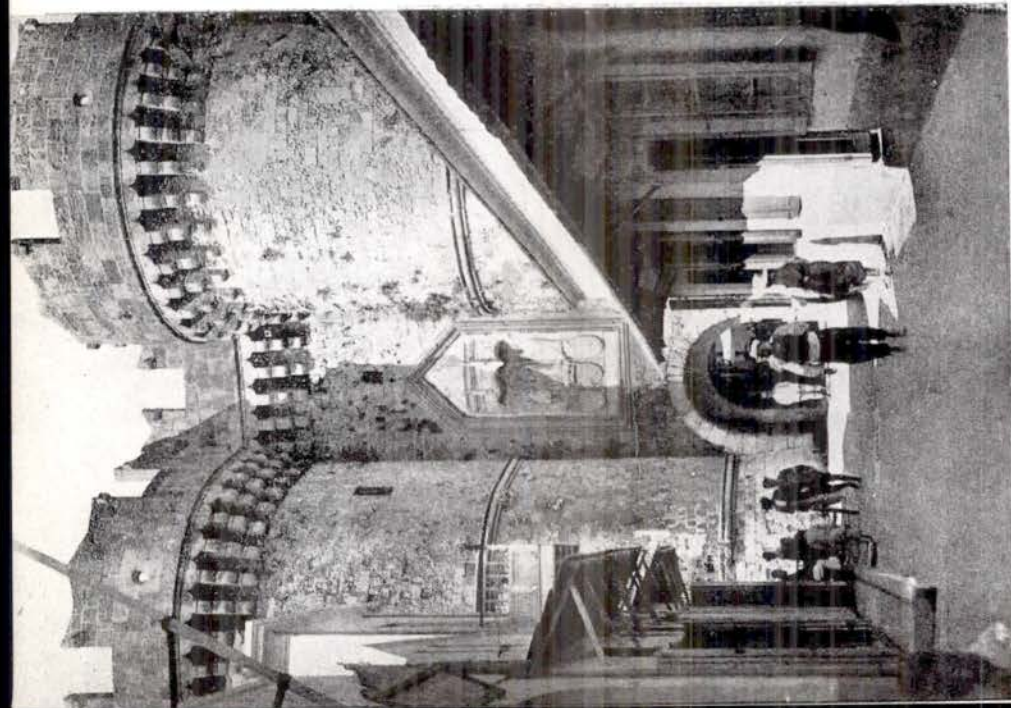


DU MOLE DES MOULINS

Cl. Matton

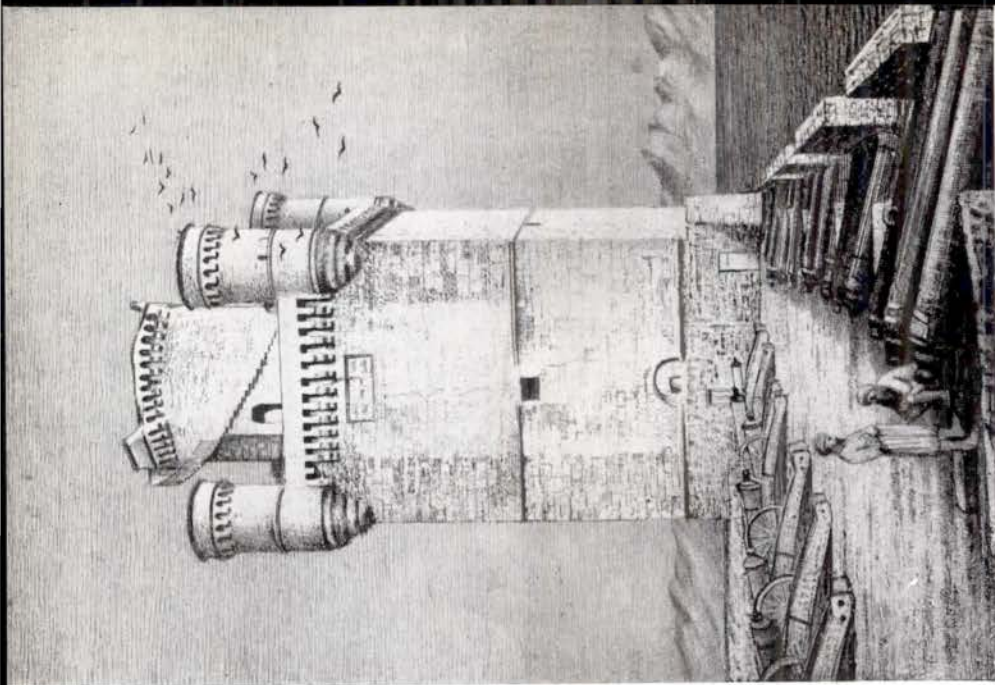
LA POINTE DU LAZARET

Cl. Matton



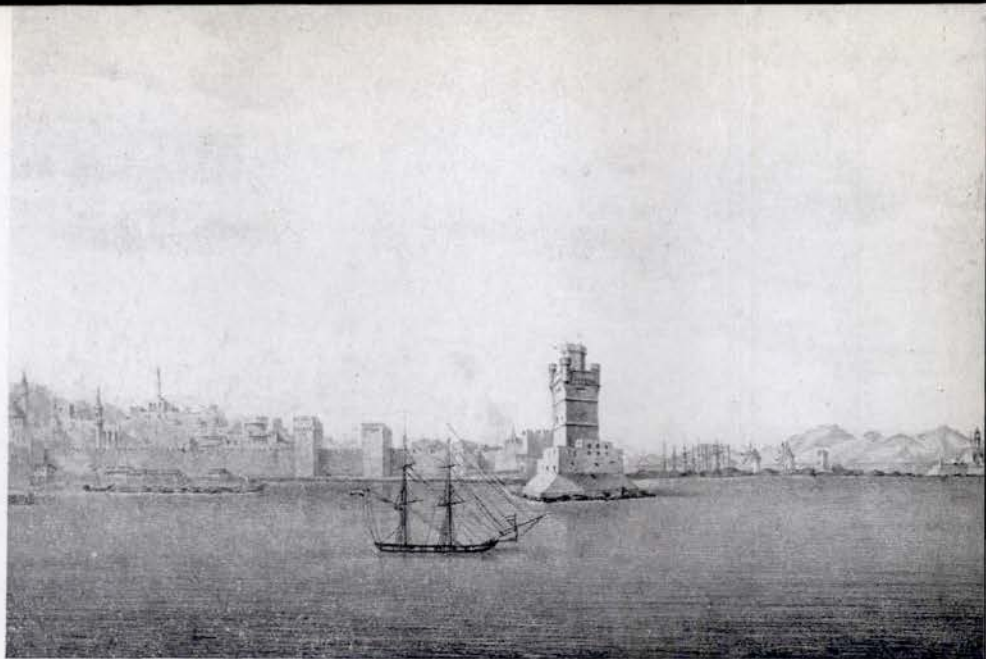
Cl. Gabriel

44. LA PORTE DE LA MARINE EN 1921



Dessin de Newton

45. LA TOUR DE NAILLAC EN 1853

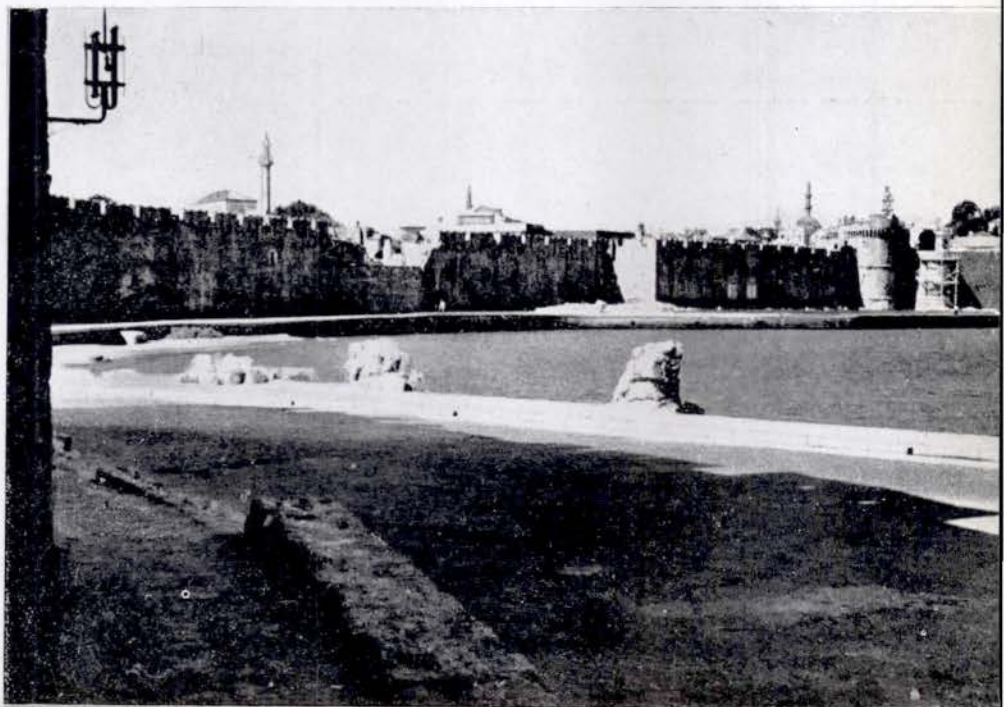


Dessin de Rottiers

46. RHODES VUE DE LA TOUR DES MOULINS EN 1826

47. AU FOND DU PORT MURÉ

Cl. Matton



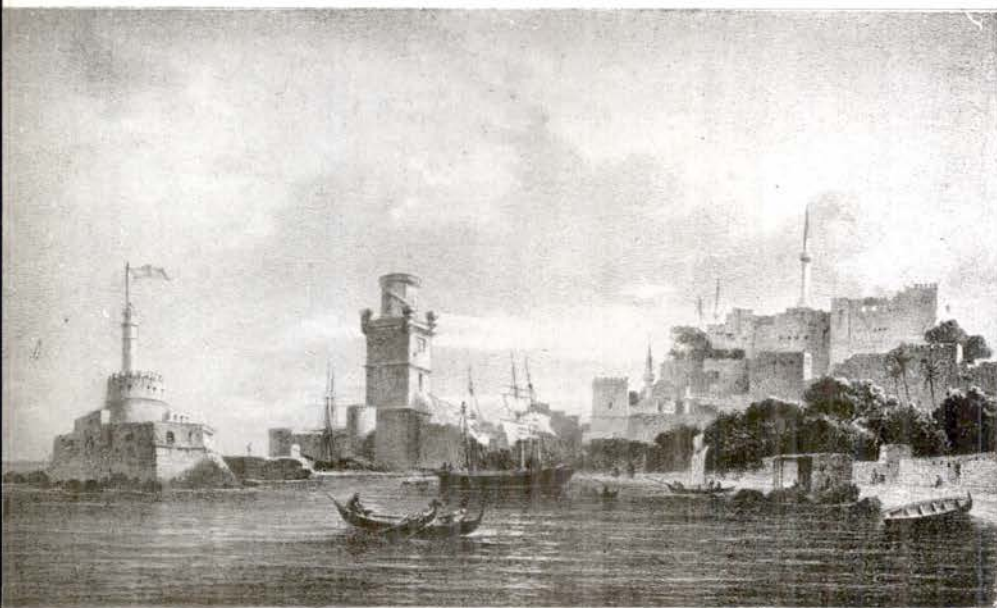


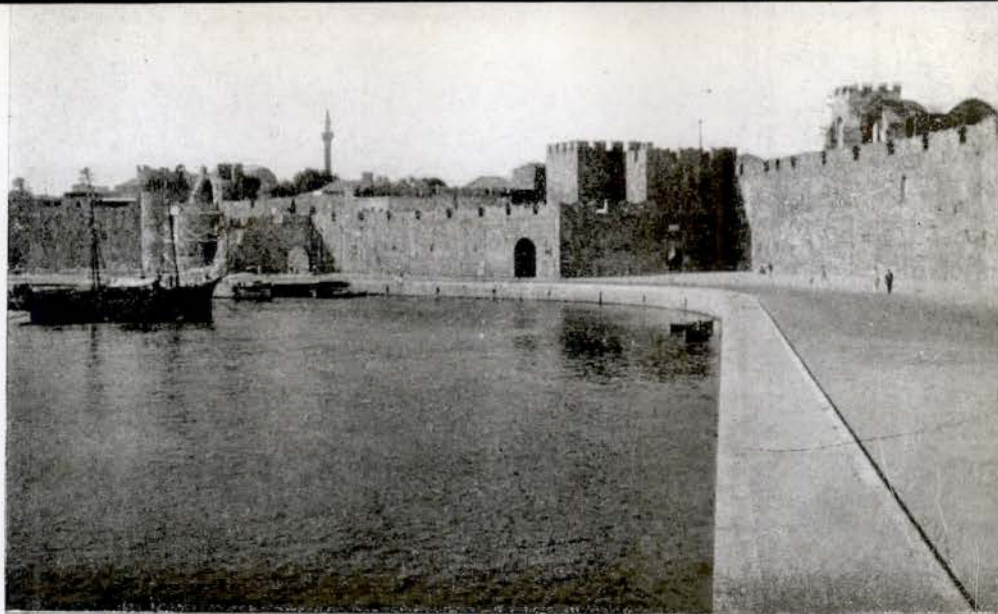
48. PETIT BASSIN DU PORT MURÉ EN 1844

Dessin de Flandin

49. LE MANDRAKI EN 1844

Dessin de Flandin



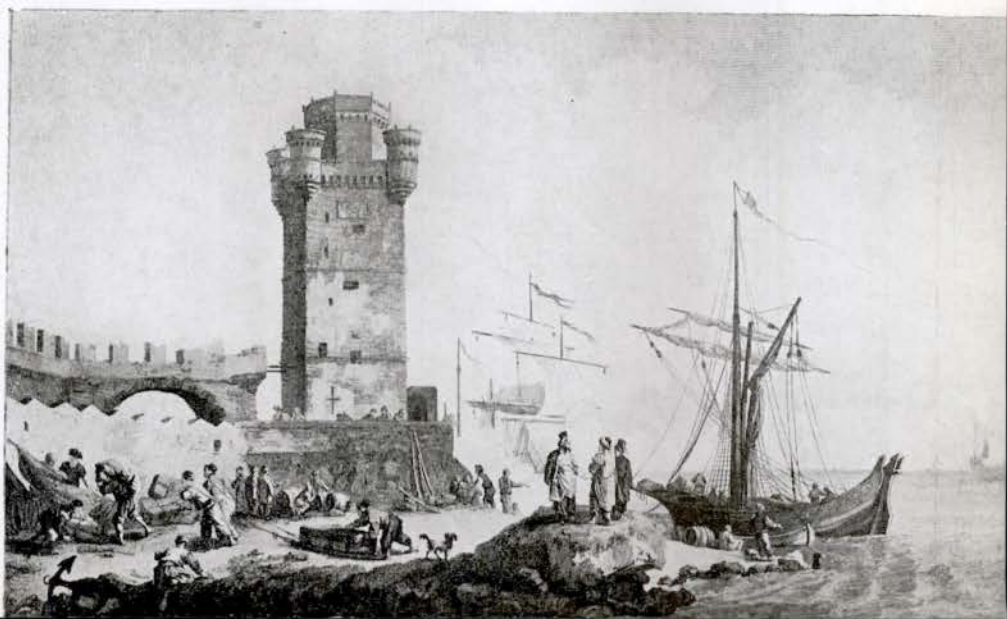


50. LE PETIT BASSIN EN 1948

Cl. Matton

51. LA TOUR DE NAILLAC EN 1776

Dessin de Choiseul-Gouffier





52. PANORAMA DE LA VILLE DES CHEVALIERS

Cl. Malton

53. KHOURMALY MÉDRESSÉ

Cl. Gallet de Santerre





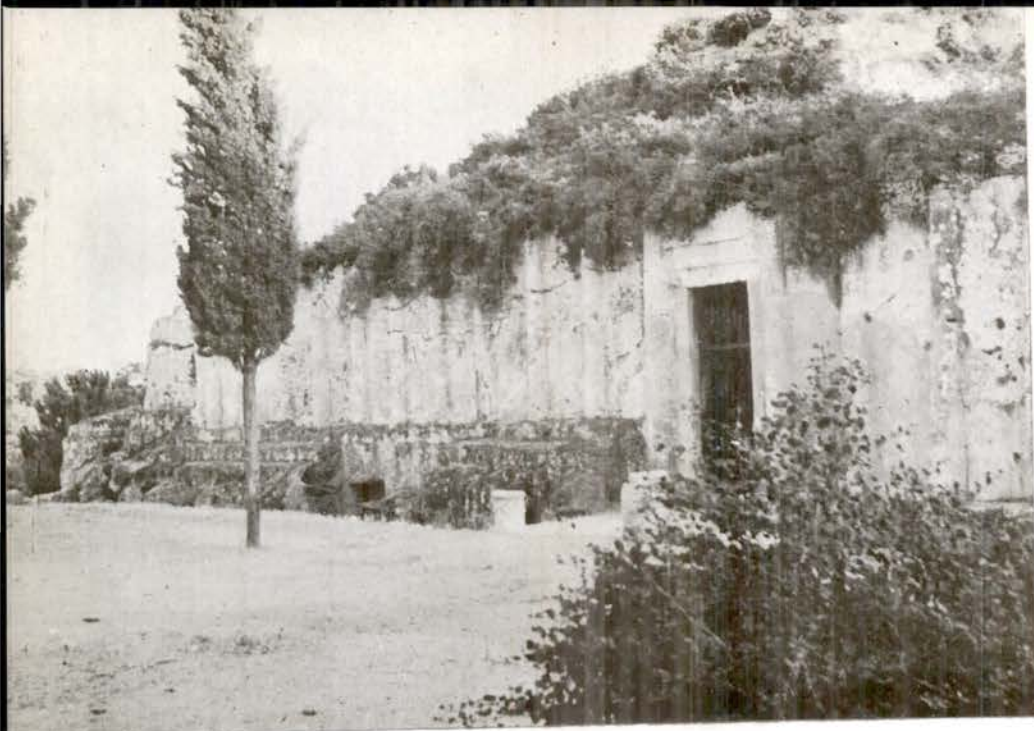
54. FONTAINE AUX ABLUTIONS

Cl. Gallet de Santerre

55. MOSQUÉE DE SOLIMAN

Cl. Gallet de Santerre





56. TOMBEAU DES PTOLÉMÉES

Cl. Matton

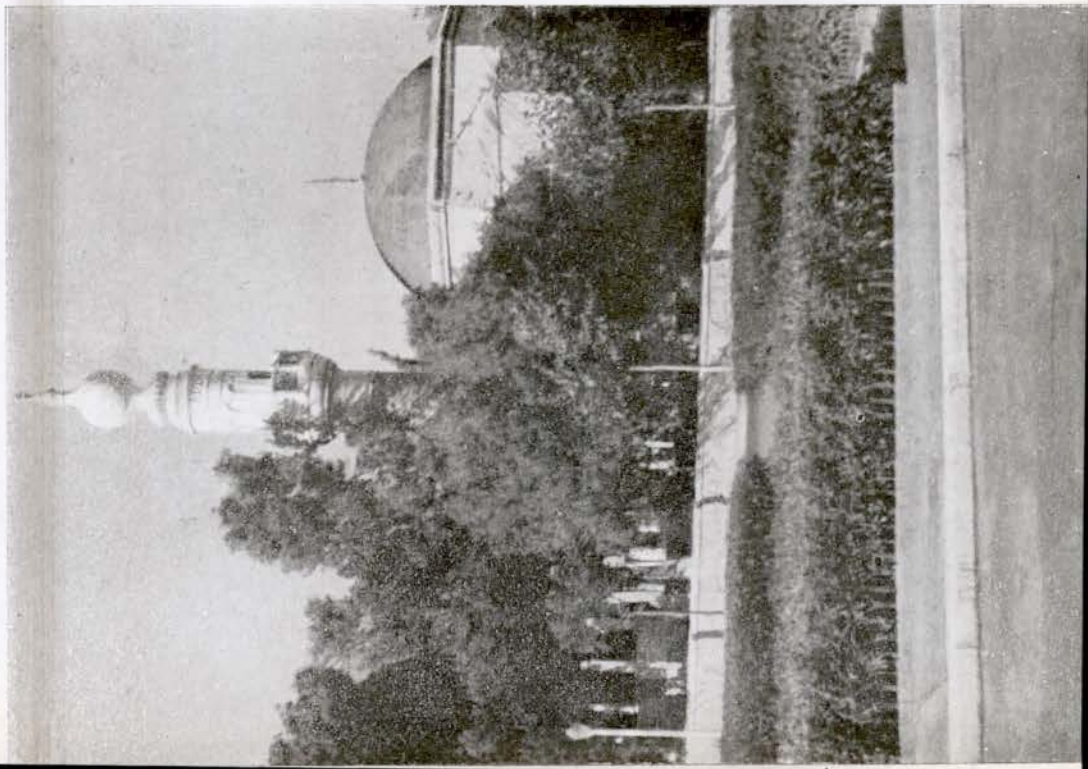
57. LE STADE ANTIQUE

Cl. Matton



58. TURBÉ DE MOURAD REIS

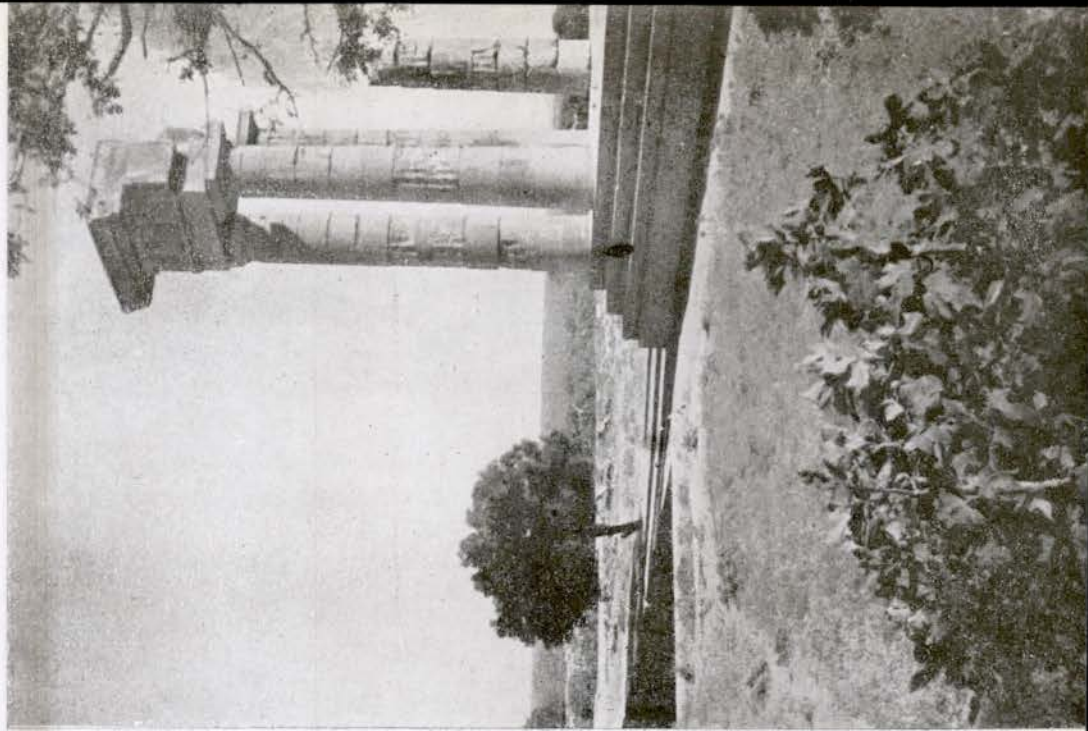
Cl. Matton



XXXIII

59. TEMPLE D'APOLLON

Cl. Matton



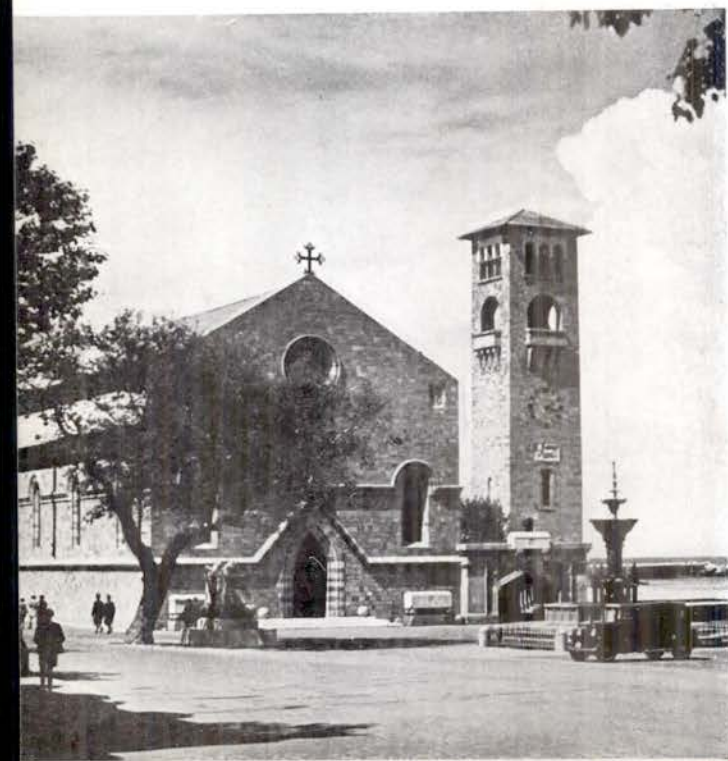


60. LE QUAI DU MANDRAKI

Cl. Dragonetti

61. SAINT-JEAN DES CHEVALIERS

Cl. Dragonetti





62. PALAIS DU GOUVERNEUR

Cl. Maria Chroussaki

63. POINTE NORD DE RHODES

Cl. Maria Chroussaki





64. LINDOS

Cl. Amandry

65. ARCHANGÉLOS

Cl. Matton

XXXVI

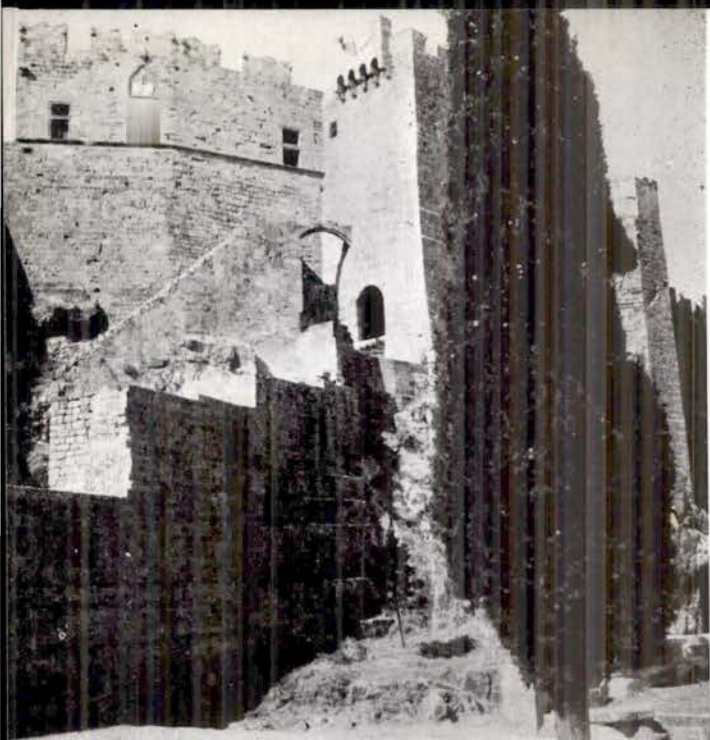




66. MAISON DU XV^e SIÈCLE A LINDOS

Cl. Matton

XXXVII

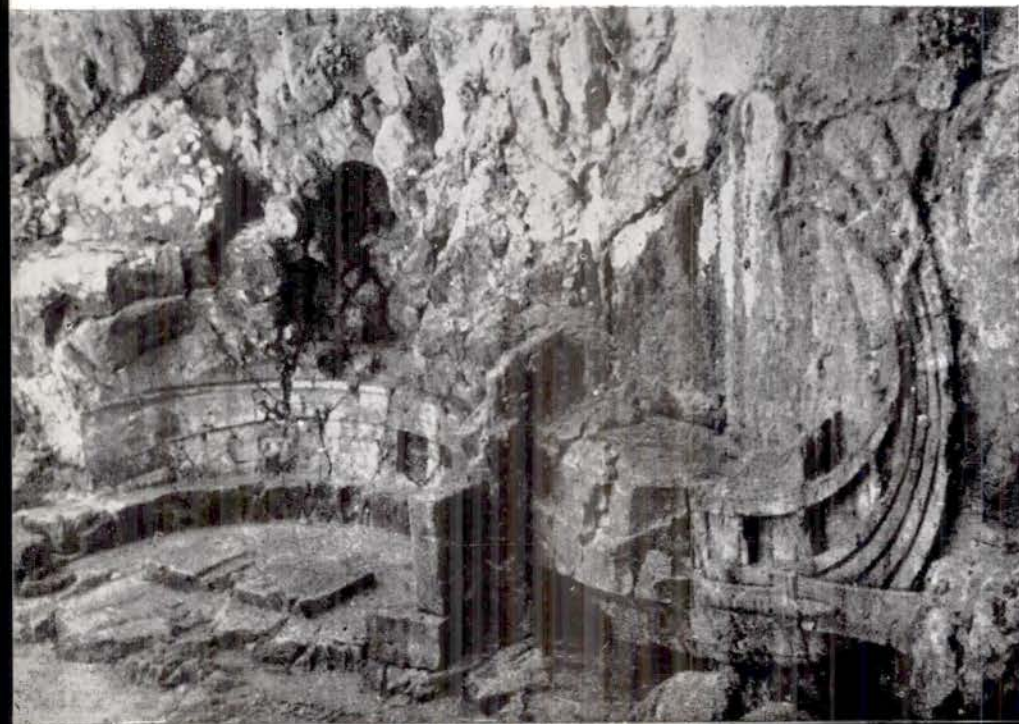


67. LINDOS. LE CHATEAU

Cl. Amandry

68. LINDOS. NAVIRE ANTIQUE

Cl. Matton





69. SUR L'ACROPOLE DE LINDOS

Cl. Matton

70. LES TERRASSES DE LINDOS

Cl. Amandry

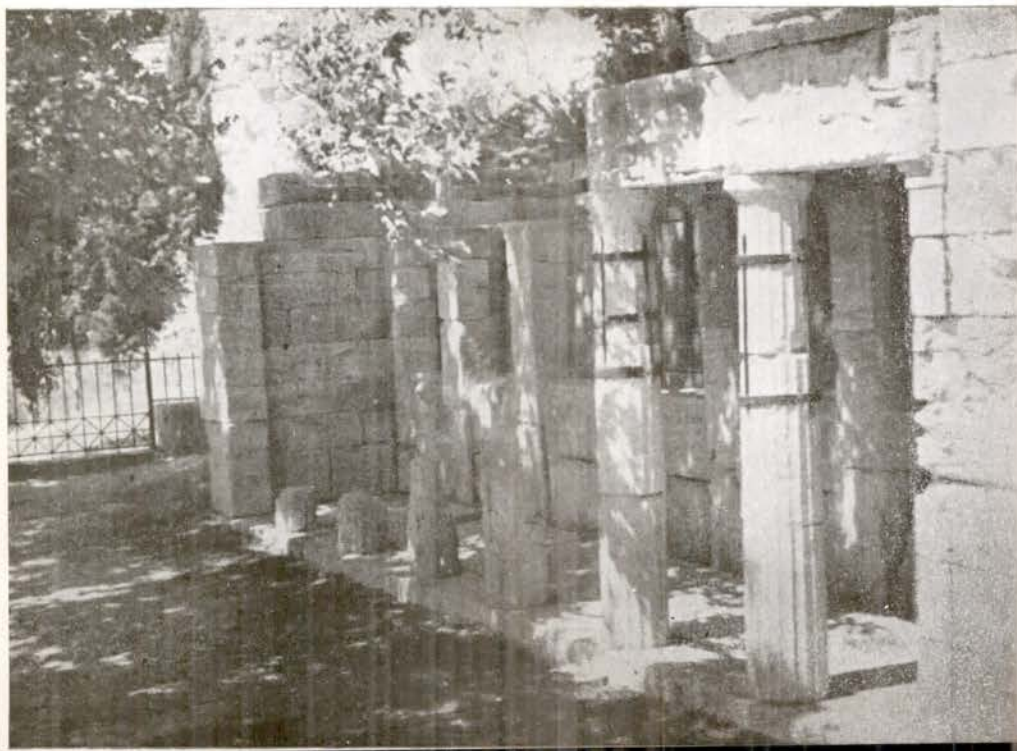


71. LINDOS. COLONNADE SUR L'ACROPOLE

Cl. Matton

72. IALYSOS. LA FONTAINE ANTIQUE

Cl. Matton





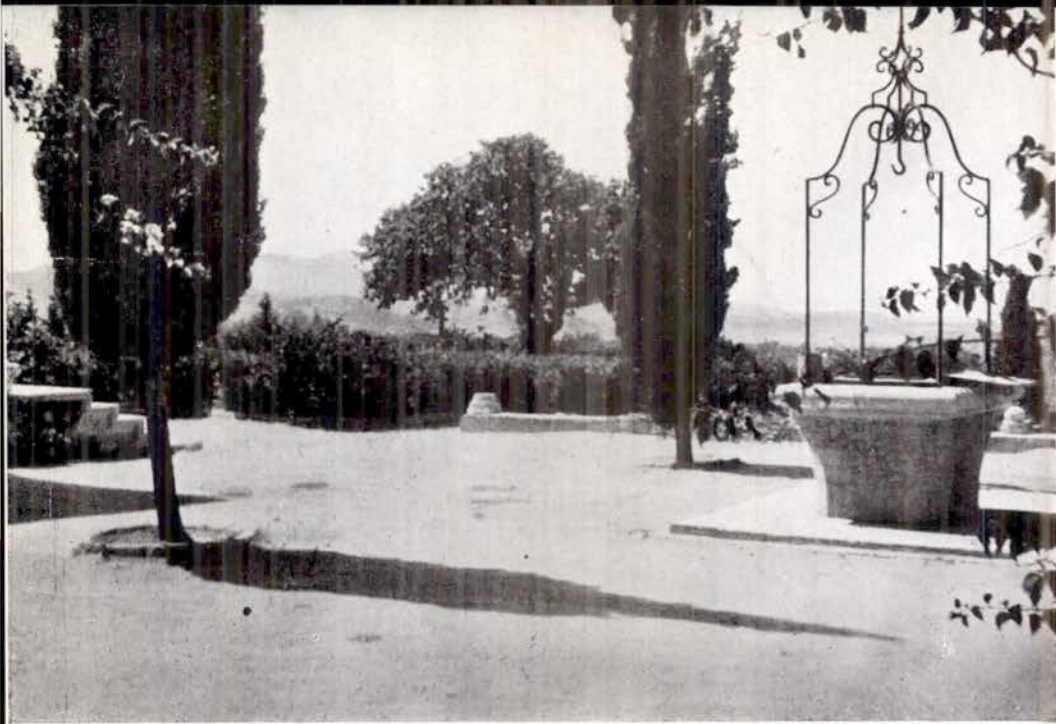
73. IALYSOS. MONTÉE A L'ACROPOLE

Cl. Matton

74. LINDOS. LE PORT DE SAINT PAUL

Cl. Amandry





75. IALYSOS. LA TERRASSE DU MONASTÈRE

Cl. Matton

76. CAMIROS. LA VILLE BASSE

Cl. Matton





77. CAMIROS. PORTIQUE DE LA VILLE HAUTE

Cl. Algette de Vaux Saint - Cyr

78. CAMIROS. CITERNE ET PUIS

Cl. Matton



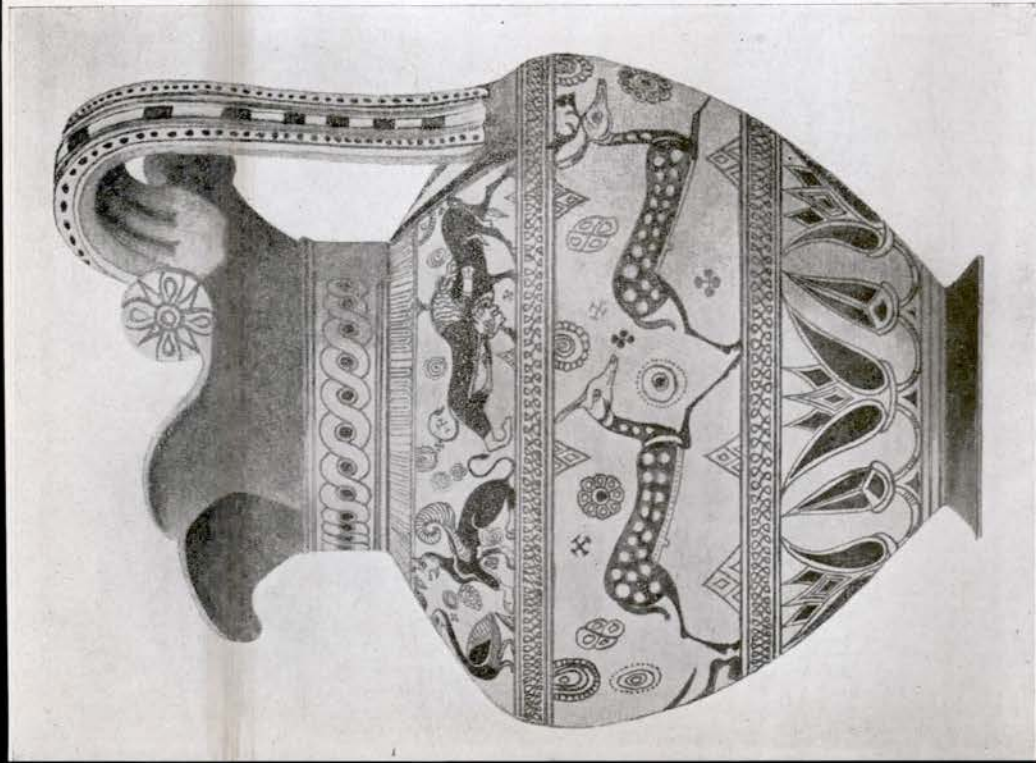
79. LE CHATEAU DE MONOLITHOS

Cl. Amandry

80. LE CHATEAU DE CASTELLOS

Cl. Matton





81. PICHET A VIN (VI^e SIÈCLE AV. J.-C)
Extr. de Clara Rhodos



82. AMPHORE DE FICHELLURA (VI^e SIÈCLE AV. J.-C)
Extr. de Clara Rhodos

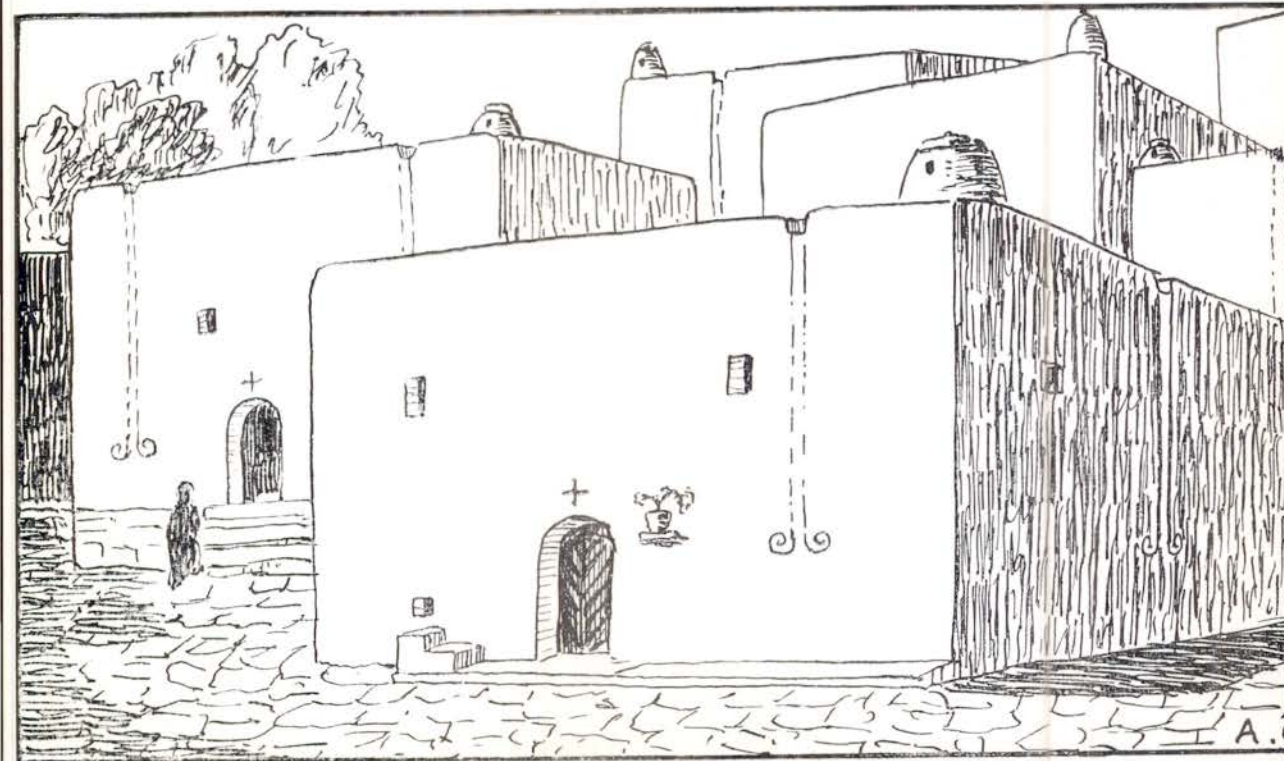


83. INTÉRIEUR PAYSAN A KOSKINOU

Cl. Maria Chroussaki

84. TYPE DE MAISONS PAYSANNES

Dessin de M. Orlandos

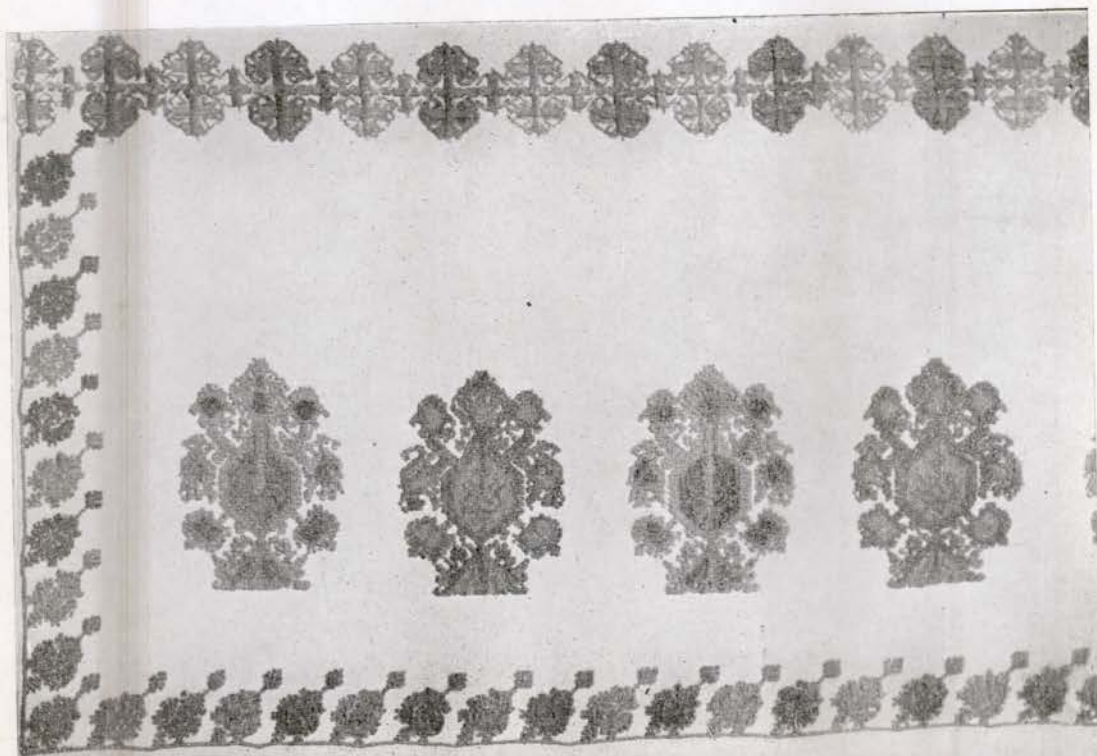




87. PLAT DIT DE LINDOS (XVI^e SIÈCLE) *Extr. de Glara Rhodos*

88. BRODERIE RHODIENNE DU MUSÉE BÉNAKI

Cl. Matton





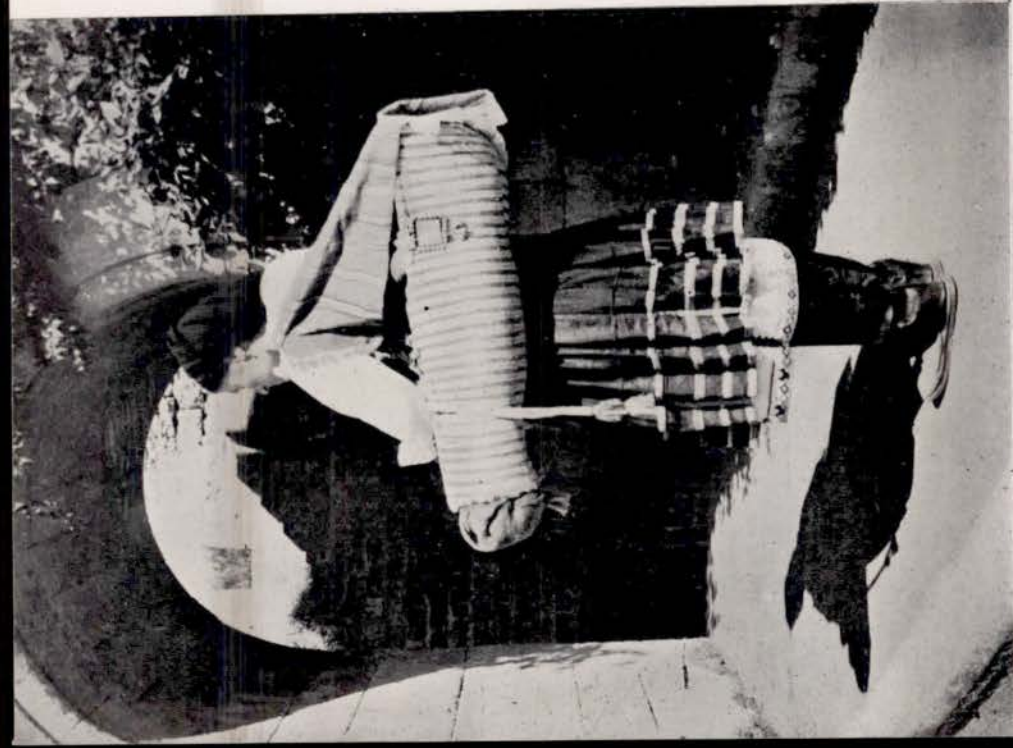
85. DANS LE VILLAGE DE KOSKINOÛ

Cl. Maria Chroussaki

86. UNE RUE A LINDOS

Cl. Maria Chroussaki





Cl. Maria Chrotssaki
91. PAYSANNE PORTANT SON ENFANT



Cl. Gallet de Santerre
92. PAYSANNE SUR LA ROUTE DE CASTELLOS



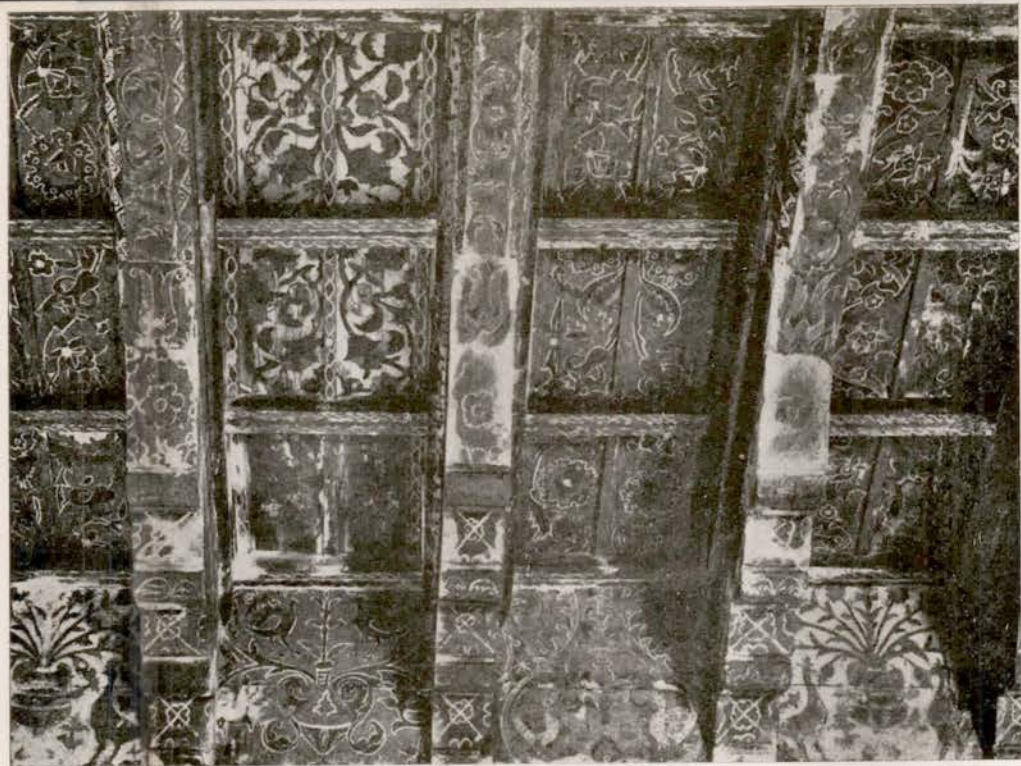
89. COSTUMES DE FÊTE A KOSKINOÛ

Cl. Maria Chroussaki

90. DIMANCHE A EMBON!

Cl. Gallet de Santerre

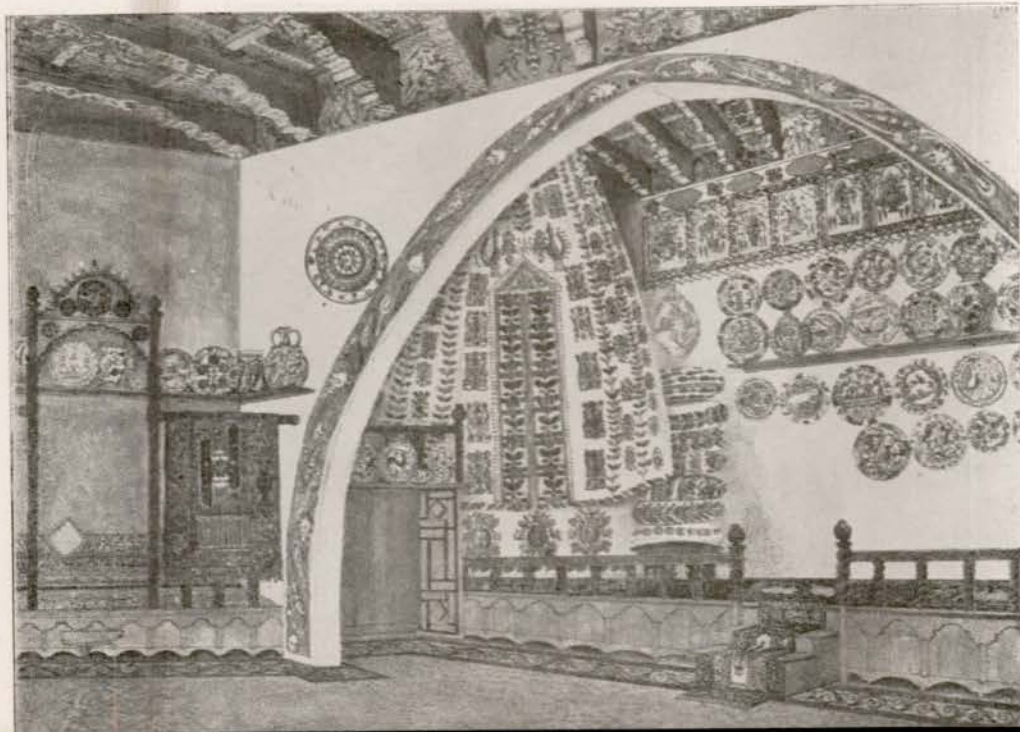




Extr. de Marica Monte Santo

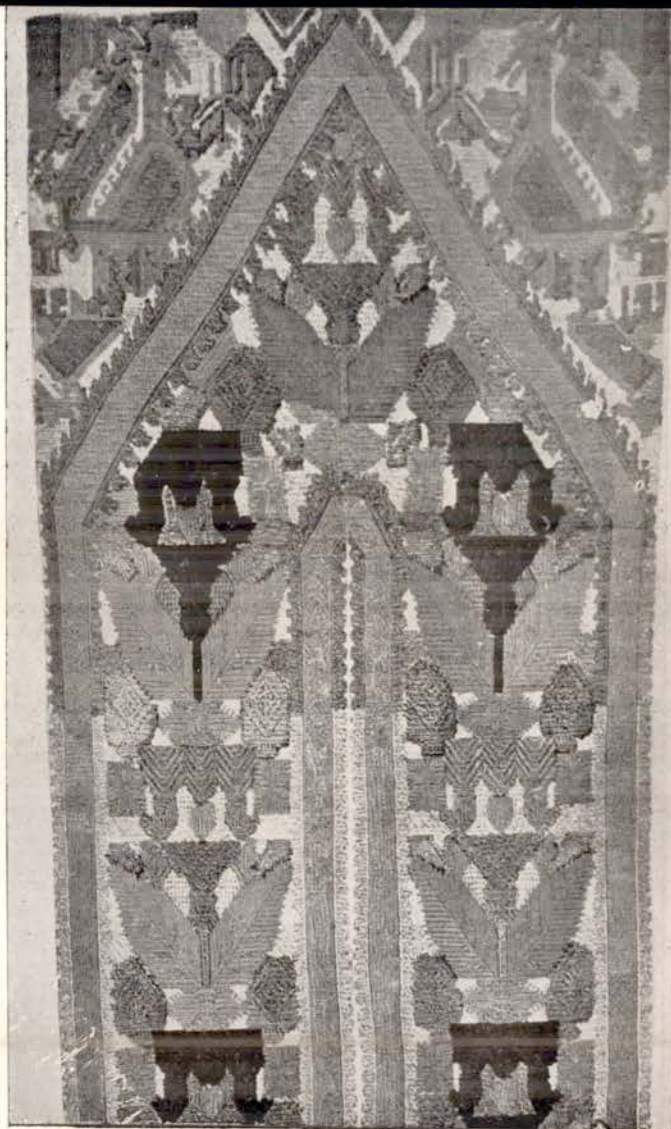
95 et 96. MAISON BOURGEOISE DE LINDOS : SALLE ET PLAFOND

Extr. de Marica Monte Santo

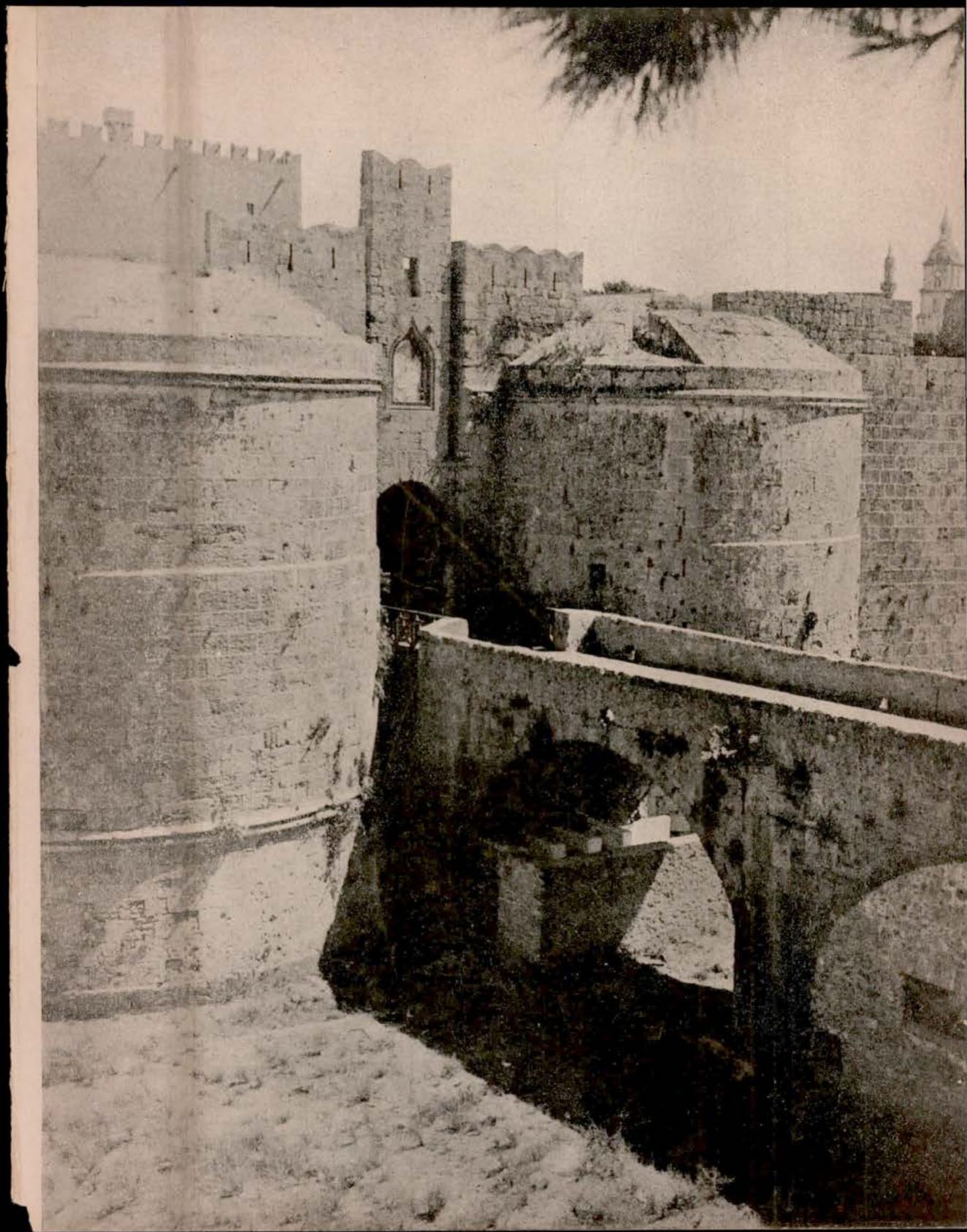










Extr. de Clara Rhodos
93. PLAT DIT DE LINDOS (XVIII^e SIÈCLE)

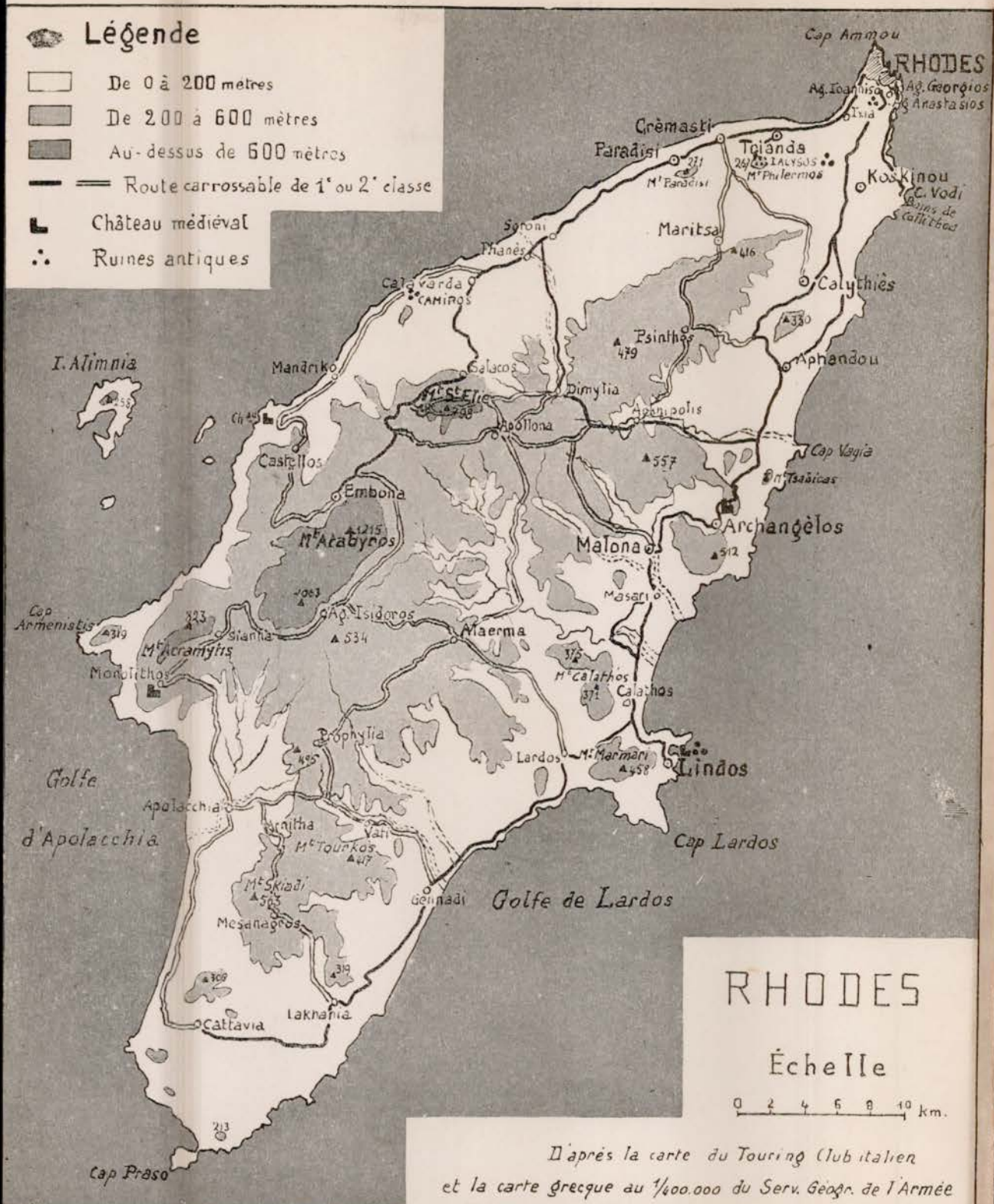


Extr. de Wace, Méd. Emb.
94. PORTE DE «SPERVERI»



Légende

-  De 0 à 200 mètres
-  De 200 à 600 mètres
-  Au-dessus de 600 mètres
-  Route carrossable de 1^e ou 2^e classe
-  Château médiéval
-  Ruines antiques



RHODES

Échelle

0 2 4 6 8 10 km.

D'après la carte du Touring Club italien
et la carte grecque au 1/400.000 du Serv. Géogr. de l'Armée